

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro double contient des textes de trente-neuf auteurs suisses qui ont abordé, chacun à sa manière, l'expression "On s'offre Paris"; cet exemplaire est gratuit.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

La Maison des écrivains et de la littérature (Mel) est heureuse, soutenue en cela par **Pro Helvetia**, fondation suisse pour la culture, d'accueillir des écrivains suisses qui ont, par leurs textes, accepté de «**s'offrir Paris**». Cette idée est le fait de **Marius Daniel Popescu**, qui rêve en français, et qui, invité par la Mel à Paris l'année dernière pour dialoguer avec l'écrivain Kossi Efoui, a eu envie de cette aventure. *Le Persil*, son journal, était le meilleur vecteur pour porter ces textes d'auteurs jusqu'ici, à Paris, où certains d'entre eux les liront, à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration... Cette rencontre importante aura lieu le **29 mai**, dans le cadre de la manifestation nationale *A vous de lire!*, créée par le Ministère de la culture.

Sylvie Gouttebaron

Directrice
Maison des écrivains et de la littérature
67, Boulevard de Montmorency
Paris 16



On s'offre Paris



©Peter Friedli

Hanna Johansen

«On s'offre Paris»

Le mot le plus important et le plus difficile de l'histoire humaine est le petit mot «on». Qui s'offre Paris? Nous?

Au petit matin du 25 juin 1940, Adolf Hitler se fait photographier devant la tour Eiffel lors d'une tournée dans la ville endormie. Puis il visite la tombe de Napoléon aux Invalides et repart. Le 14 juin, Paris a été occupée par des troupes allemandes sans avoir été défendue, et le 22, un cessez-le-feu avec le gouvernement de Pétain a été signé à Compiègne, dans le même wagon-salon où «la honte de Versailles» avait été paraphée. On peut le visiter encore aujourd'hui. Le ministre soviétique des affaires étrangères avait exprimé «les très chaleureuses félicitations du gouvernement soviétique pour les brillantes victoires de l'armée allemande». J'avais tout juste un an, et je n'ai rien vu des drapeaux qui ont flotté dix jours durant sur le territoire du Reich.

Dans les papiers militaires de mon père, je lis qu'il était à l'école de recrues à ce moment-là. Avec le grade de simple fusilier, il a commencé son service en août comme secrétaire en France. Des rares journées passées avec lui plus tard, je sais combien il était fasciné par Paris, avec ses quelques mots de français appris à l'école. Je possède toujours un sac élégant qu'il avait acquis là-bas pour ma mère. Il a aussi ramené une bonne couverture de laine blanche, dont ma mère m'a fait un manteau à capuchon que je porte sur des photos prises quand j'avais deux ans.

Le 25 août 1944, alors que mon père s'occupe depuis deux ans déjà de régler le trafic dans l'armée de l'Est, la IIe division blindée du général Leclerc atteint Paris. Adolf Hitler voulait s'offrir Paris une fois encore, il a ordonné à ses troupes de défendre la ville. La seule bonne nouvelle dans cette effroyable histoire, c'est que le général en place n'a pas obéi à son ordre. Il ne tenait sans doute pas à avoir Paris sur la conscience. Quiconque connaît la photo de Frank Capa, sait ce qu'on pouvait représenter ce jour-là: le triomphe du Bien sur le Mal.

Que je me sente perdue à Paris des dizaines d'années plus tard ne m'a jamais surprise.

Traduit de l'allemand par Ursula Gaillard

Hanna Johansen

Né en 1939 à Brême, Allemagne. Vit à Kilchberg, Suisse. Auteure de romans, prose, livres pour enfants, pièces radiophoniques. Dernière publication: *Der schwarze Schirm*, Roman, Hanser, München 2007. En français: *Lena*, roman, trad. Nicole Taubes, Gallimard, Paris 2005.



©Thomas Riz

Martin R. Dean

Mon Paris?

« Places, ô places de Paris, scène infinie »
[Rainer Maria Rilke : Les Élégies de Duino.
Traduction de Philippe Jaccottet]

Comme j'aimerais pouvoir écrire «Mon Paris!» Couronner le geste possessif d'un point d'exclamation et souligner ainsi qu'il existe un Paris n'appartenant qu'à moi, que j'ai conquis cette ville, que mes efforts pour la traverser comme un aquarium, l'analyser et la disséquer comme un corps, l'effiler comme un drap, l'inhaler comme un parfum, n'ont jamais faibli. Je me rends dans cette ville plusieurs fois par année depuis maintenant trente-huit ans. C'est un de mes rares rituels bien établis. J'ai vécu dans cette ville et je l'ai oubliée lorsque je séjournais à Londres et à Rome. Mais j'y suis toujours revenu.

Et cependant cette amoureuse – pour reprendre l'euphémisme que certains écrivains lui attribuent – s'est toujours refusée à moi. Mes rituels sont pourtant simples et têtus. À peine suis-je descendu du train à la Gare de l'Est que je m'assois dans un bus et me laisse conduire d'un bout à l'autre de la ville. Je me fonds dans la ville, à coup d'heures de trajet en bus. Je m'assure que les arrêts sont toujours les mêmes, que les bancs publics pour se reposer sous les platanes, les enseignes des épiceries, les squares et leurs chemins de gravier n'ont pas changé; même les poubelles me paraissent familières. Je touche des mains les poteaux de métal vert au bord de la route, les boîtes aux lettres, je reconnais les enseignes des boulangeries. Je tutoie de petites rues aux noms inconnus, des places sur lesquelles je me suis une fois tenu, et je rassemble peu à peu ma propre histoire, celle que j'ai laissée à Paris. Je descends aussi dans les souterrains et prends le métro. À mes débuts, j'ai appris par cœur les stations de métro, jusqu'à pouvoir en redessiner le plan. Au début, tout n'était qu'un immense apprentissage par cœur: je ne passais pas une heure dans cette ville sans être excité et avoir envie d'apprendre quelque chose. Peut-on seulement «apprendre» une ville? Je descendais avec le *Malte Laurids Brigge* de Rilke dans les cataombes de la place Denfert-Rochereau, jusqu'aux têtes de mort. Je visitais *Les Egouts* et je savais qu'il y avait encore un autre Paris souterrain, celui de la poste pneumatique dans lequel des lettres d'amour filaient d'un bout à l'autre de la ville.

Lorsque les feuilles tombent à Bâle, j'imagine l'automne à Paris. Les grands cafés où sont installés des chauffages à gaz tremblants, pour que l'on puisse continuer à boire ses pastis dehors. J'entends en hiver le claquement des talons, la nuit, sur le pavé d'une rue solitaire. Je transpose mes étés à Bâle dans les étés à Paris, quand les boulevards surchauffés se vident et que le béton dégage une certaine odeur de poussière et de débauche. Quand les prostituées s'appuient sur les châssis brûlants des voitures et que la nuit enfiévrée commence sur les Grands Boulevards. Les printemps n'arrivent jamais sans l'odeur de l'eau de javel qui bouillonnait au petit matin dans les rigoles lorsque je me rendais



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

dans le jardin du Luxembourg, le visage encore chiffonné plein de sommeil, pour y lire des poèmes.

Je suis allé pour la première fois à Paris à la fin des années soixante-dix, écrire dans ses jardins, les Buttes-Chaumont, les Tuileries, le Luxembourg, mon premier roman, «Die verborgenen Gärten», «Les jardins secrets». J'ai alors découvert ces enclaves de verdure et leurs histoires, qui m'ont fait remonter loin dans l'histoire de l'humanité. Sans Paris, jamais je ne serais devenu écrivain. Je lui en ai rendu grâce en lui réservant dans presque chacun de mes livres une petite apparition.

Dans les années quatre-vingt, un ami africain m'a ouvert les portes d'un monde enfoui, d'immenses salles serties de miroirs dans lesquelles une jeunesse dorée noire dînait, dansait, jouait de la musique jusqu'aux premières lueurs du soleil. C'était une ville dissimulée dans la ville, où d'éclatantes beautés se tenaient à l'affût aux tables et aux comptoirs et où étincelait dans un coin le visage noir ébène et impassible de Miles Davis. Paris avait suspendu pour quelques courtes années la discrimination des races et se nourrissait de la fascination de la différence et du métissage. À peine un couple qui ne s'enivrait de sa mutuelle différence.

Les grandes villes de ce monde s'emparent avec despotisme de tous nos sens et les transforment, comme seules les œuvres d'art le font. Elles ouvrent à la désolation quand on flâne dans les allées coquettement tenues des cimetières, pour rejouer, tombe après tombe, l'oubli, qui en automne entraînera avec les feuilles mortes les hommes dans les musées et les cafés. Elles dévoilent au hasard les places sur lesquelles se joue la petite vie, où l'on rencontre soudain des enfants. Elles vous conduisent au gré de leurs envies dans de vieux passages, à travers un monde un peu poussiéreux de marchandises scintillantes. Les siècles passés ne sont nulle part plus proches, les façades plus chargées d'histoire et le ciel plus large qu'à Paris. Dans chaque pierre, dans chaque maison, est tapie l'Histoire des idées de l'Europe; la ville respire encore le souffle des Lumières, autant que celui du Marquis de Sade. Où l'air est-il donc plus lourd de séduction? De cette envie d'offrir à la perversion un espace imaginaire afin de penser jusqu'au bout les possibilités de l'humain? Cette envie de croiser l'autre du regard. Inimaginables, les rues de Paris sans les jambes des femmes, avec ou sans bas, inimaginables sans les noms de Diderot, Voltaire ou Rousseau.

Paris aime le jeu du dédoublement, que ce soit à travers la multiplication de sa propre histoire ou dans la littérature, qui a déformé et révélé la ville, l'a «panoramisée», lobotomisée et alphabétisée. J'ai toujours aimé descendre les escaliers des salles de cinéma, vers ces bourses d'images érotiques dans lesquelles les films de Truffaut ou de Rohmer reflétaient ou prolongeaient les instants, la vie de la rue.

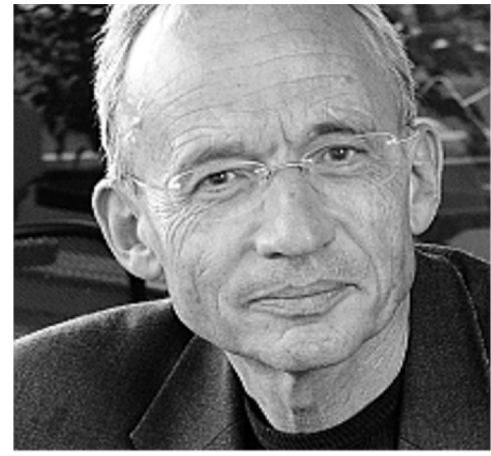
Paris m'a toujours sauvé de l'embourgeoisement, de la morosité, de la pruderie obtuse. Du quotidien absurde et du repli dans mon tout petit Etat. D'une noyade dans la grisaille environnante. À Paris, on la rencontrait n'importe où, la vie, c'est pourquoi j'y suis toujours retourné. Paris me transformait en quelqu'un que j'appréciais.

Dans un rêve qui m'aura accompagné une vie durant, je retrouve cette ville, une fois encore. Toute entière, il ne lui manque pas une pierre. Je fais ce rêve à chaque fois que je sens poindre en moi la nostalgie de la vie. Quand j'imagine que ma vie pourrait être différente, plus pleine...

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Martin R. Dean

Né en 1955 à Menziken, Suisse. Vit à Bâle. Auteur de romans, prose, théâtre. Dernière publication : *Meine Väter*, Roman, Hanser, München 2003. En français : *La ballade de Billie et Joe*, roman, trad. Sibylle Muller, Circé, Belval 2003.



Daniel de Roulet

Entre Paris et la Suisse, la mondialité

L'endroit d'où j'écris est situé à mi-chemin entre Paris et la Suisse. Pour aller à Paris, je mets deux heures et demie. Pour aller en Suisse, même temps de déplacement.

Longtemps j'ai cru que Paris était constitué de vingt arrondissements entourés d'un boulevard périphérique. La banlieue n'était faite que pour être traversée avant d'atteindre le cœur de la cible au bord de la Seine. J'ai fini par comprendre que ce Paris intra muros n'était que littéraire, voire muséal. En réalité, la capitale de la France est un conglomérat visqueux où pataugent douze millions de Franciliens dans une vie de travail, de chômage et d'interminables déplacements quotidiens. Ce Paris-là est à peine pris en compte par la littérature. Celle-ci fantasme un Paris réduit à une gloire venue du dix-neuvième siècle, cultivée au vingtième et disparue au vingt et unième. De belles maisons d'édition, des prix littéraires et quelques auteurs à la mode constituent un petit monde, satisfait de ses privilèges, jamais ébranlé par la fureur du monde. La seule chose que j'aime dans Paris, c'est sa ressemblance avec le New York que j'ai connu il y a vingt ans, la mixité raciale, les comportements plus souriants. Mais ça ne concerne que quelques endroits et depuis lors New York est plus sympathique encore.

De même j'ai cru longtemps que la Suisse était ce pays policé qui trouvait son expression la plus achevée dans le «Feuilleton» de la NZZ et le supplément culturel du Temps. Mais cette représentation n'a rien à voir avec le pays réel.

Contrairement à tous les Etats européens, la Suisse est un pays d'immigration massive dans une proportion que peu de gens reconnaissent, surtout pas en Suisse. Un tiers de la population helvétique actuelle est, directement ou par l'un de ses deux parents, issu de l'immigration. En outre, un quart de cette population est né à l'étranger. Qui dit mieux?

Aux Etats-Unis, pays où l'immigration est une référence nationale, la population issue directement de l'immigration est aujourd'hui de 15%, contre 33% en Suisse. Même l'Australie ou le Canada ont une proportion d'immigrants plus faible.

En outre, la majorité des immigrés ne sont accueillis qu'à titre temporaire dans cette Suisse qui compte désormais 7,3 millions d'habitants. Or depuis 1950, ils sont 6 millions, les étrangers ayant bénéficié d'un permis de séjour. Quatre sur cinq d'entre eux sont repartis. S'ajoutent à cela les 7 millions de permis saisonniers.

La Suisse est donc l'objet d'un brassage de population sans aucune comparaison en Europe. Cette explosion migratoire n'a pourtant eu aucune influence directe sur les structures politiques helvétiques. Les étrangers n'ayant pas le droit de voter, voire de s'exprimer, les Suisses de souche (comme on dirait à Paris) continuent de s'administrer comme s'ils vivaient dans un espace étanche. Le décalage entre la situation réelle d'un pays, caractérisé par l'incroyable force migratoire, et l'immobilisme de son image



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

de soi ne peut que provoquer une rupture du consensus. Actuellement cette rupture est l'apanage du populisme. Le discours des Suisses sur eux-mêmes, le discours de la littérature de ce pays sur elle-même ne résistent pas au choc du pays réel.

L'hésitation des auteurs à frotter leurs mots aux thèmes politiques, leur honte d'être nés par hasard dans un pays qui voterait « mal » soulignent leur difficulté à jouer le rôle de sismographe ou de simple boussole. Ils produisent une littérature souvent sentimentale, comme si l'artiste devait éviter à tout prix de dire trop de mal de la marche du monde.

J'habite l'entre-deux depuis une dizaine d'années. Une vie frontalière. J'ai eu le temps de réviser à la fois l'image que je me faisais de Paris et celle que m'offrait la Suisse. Je me suis installé à l'écart avec la conscience aigüe qu'en habitant sur place, au cœur de la cible helvétique ou parisienne, je resterais aveugle, je serais condamné à reproduire des débats esthétiques surannés. L'entre-deux est une position peu confortable. Je ne profite ni d'un lieu ni de l'autre, je garde le derrière entre deux chaises. Je perds des repères, le jugement de mes pairs. La qualité de ce que je produis moi-même n'est sûrement pas à la hauteur de mes intentions. L'isolement guette.

L'avantage, c'est qu'au bout d'un certain temps, mettons dix ans, je m'aperçois que je ne suis pas seulement entre Paris et la Suisse, je suis aussi à même distance de New York et de Moscou ou entre San Francisco et Tokyo en passant par les pôles. Je ne suis pas au centre, il n'y en a plus. Je bénéficie d'un entourage virtuel, le logiciel qui gère mes courriels s'appelle justement Entourage, tout un programme. Je visite de temps en temps un nœud de réseau réel, une métropole, une périphérie. J'ai couvert à pied la distance entre Paris et la Suisse, j'en ai fait l'envol du marcheur. Depuis le début du vingt et unième siècle, je suis comme tout le monde attaché à différentes laisses électroniques qui réduisent les distances.

Et j'en viens à me demander comment il me serait jamais possible d'aller m'installer de nouveau à Paris, où j'habitais à dix-huit ans, ou dans le microcosme lémanique où j'ai longtemps vécu. Je profite du nomadisme ambiant, je baigne dans la mondialité qui est pour moi l'exact contraire de la mondialisation. Cette dernière organise un univers dit multiculturel où chacun ne trouve place que dans son ghetto, sans déranger la fluidité des finances et de la marchandise. La mondialité au contraire suppose une confrontation entre le global et le local.

Il m'arrive de regretter le temps de la modernité où chaque auteur était à la fois radical et enraciné. Radical pour faire table rase des académismes, enraciné parce qu'aucun art ne naît jamais hors-sol. Radical et accroché à sa racine, c'est presque un pléonasme. C'était la position de mes grands-parents, Robert Walser, C.-F. Ramuz.

Désormais, qu'on le veuille ou non, c'est la mondialité qui nous avale. Dans celle-ci, j'essaie de prendre en compte mes racines multiples, sans me laisser écarteler. Contemplant le mur au fond de mon jardin, je trouve la métaphore qui peut expliquer ma position. Sur les aspérités du mur, le lierre se développe, fleurit, attire les abeilles tardives de l'automne. A chaque fois qu'elle veut se développer, la plante grimpante aux feuilles cirées plonge une nouvelle racine dans une fissure du mur. Elle s'appuie sur autant de racines qu'elle en a besoin, peut éventuellement se passer de l'une ou de l'autre qu'on lui arrache. On l'appelle plante radicante. C'est à ce lierre que ressemble non pas l'identité post-moderne (le lierre n'est pas un parasite), mais le développement d'une nouvelle radicalité, celle qui confronte à chaque instant l'infiniment local à l'absolument global.

Quand je lis la romancière indienne Arundati Roy qui écrit en anglais ou la Roumaine Herta Müller en allemand, ou l'italo-américain DeLillo, ou le créole Edouard Glissant, je

retrouve la démarche du lierre radifiant. Non pas identitaire, ni hors-sol, ni cynique, mais résolument accroché aux fissures du monde pour l'ébranler par plusieurs racines à la fois.

Aujourd'hui les écrivains du monde entier, modestes Romands ou Parisiens, Japonais ou Newyorkais, sont confrontés à cette situation: tenter de se développer à la verticale sur un mur parfois fissuré, parfois lisse. S'agripper, faire corps avec la mondialité tout en y faufilant de multiples racines.

C'est accroché à ce mur-là que j'essaie d'écrire, un mur au fond de mon jardin, entre la Seine et la Venoge, à même distance de Brasilia et de Johannesburg. J'essaie.

Daniel de Roulet

Né en 1944 à Genève. Vit à Frasné-les-Meuilières. Auteur de romans et de récits. Dernières publications: *Un glacier dans le cœur: vingt-six manières d'aimer un pays et d'en prendre congé*, Genève, Editions Metropolis, 2009; *Le Silence des abeilles*, roman, Paris, Buchet-Chastel, 2009.



Je suis tous les jours à Paris

Paris est la déesse des villes. J'aimerais juste rappeler cela, pour changer. Une déesse chrétienne avec un mamelon au bord de la Seine et l'autre à Montmartre. Qu'elle n'ait pas eu droit à une place dans la Sainte Trinité est une des nombreuses pannes de l'histoire de l'Eglise. Rome, sa rivale, a su s'en faire une, ce qui ne lui fut pas difficile puisqu'elle est la concubine des papes. Pourtant Rome a atterri à la seconde place, elle n'est que la ville éternelle. La divine, c'est Paris, et cela inclut l'éternité.

La ville est encore visible sur d'anciens tableaux religieux. En tant que pli de la Trinité, elle caracole sur le manteau de Dieu, flanquée de fleurs étincelantes et d'étoiles d'or.

Aujourd'hui, plus personne ne parle de son caractère divin, mais curieusement, des millions de pèlerins s'y rendent régulièrement. Ils se livrent à leurs cultes, sacrifient une partie de leurs économies le soir dans un temple et se couvrent d'objets dévotionnels dans une de ses boutiques. On les voit se recueillir à de petites tables de bistrot et écrire des paroles pieuses sur des cartes postales qu'ils envoient ensuite aux quatre coins du monde.

C'est à l'une de ces images sacrées que je dois mon autel domestique. Il se trouve sur mon bureau et se compose des cartes postales que je reçois de mes amis tout au long de l'année. La tour Eiffel est la dernière qui me soit parvenue et comme personne n'est reparti en vacances récemment, la ville trône au sommet de

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

la rangée depuis des mois. Que dis-je, elle fait bien plus que cela, ce serait une bien mauvaise déesse si elle ne s'occupait pas de chacun de ses fidèles en particulier. Elle m'appelle dès que je la regarde. Et moi, la main sur le combiné ou sur la première page de ma déclaration d'impôt, je réponds à son appel. Je monte la rue Mouffetard ou m'arrête sur la place Blanche et j'aspire le souffle ambré qui se dégage des bouches du métro. Une minute de recueillement comme celle-ci et la matinée est réussie. Je suis tous les jours à Paris.

Et les amis aussi, qui pénètrent dans mon appartement et voient la tour Eiffel sur mon bureau, tombent immédiatement sous le charme de la divinité. Leurs langues se délient, sans y avoir été invité, elle ou il commence à parler des surprises qu'ils ont vécues au paradis: «C'était il y a deux semaines, je me trouvais au sommet de la tour Montparnasse et j'ai appelé un collègue pour lui dire que je ne pouvais assister à la séance ce soir-là, que j'avais un empêchement. – Zut, la séance! J'avais complètement oublié, je suis à Paris. – À Paris! Où ça? – Au pied de cette tour, comment est-ce qu'elle s'appelle déjà, tu sais, autrefois c'était un quartier pittoresque. La tour... la tour... ah, oui, la tour Montparnasse. Je l'avais déjà repéré là-bas en bas, minuscule à côté d'un platane, son portable à l'oreille. Et nous avons tenu séance à deux, en dînant au restaurant Perraudin, à la rue Saint-Jacques. »

Ou cet autre qui se fait arrêter la nuit par deux types sur une route de contournement et tirer de sa voiture. «Deux solides gaillards qui sentent l'alcool. – Vous n'auriez pas dix euros? demandent-ils d'un air contrit. Qu'est-ce que tu veux que je fasse? Je sors mon porte-monnaie, je cherche un billet de dix euros et je m'attends à ce qu'ils m'arrachent des mains tout ce que j'ai sur moi. Mais non, ils attendent patiemment, l'un deux prend le billet que je lui tends et me remercie poliment. Ils me tiennent la portière, et je poursuis ma route sans encombre».

Chacun a un miracle à raconter. Seuls ceux qui n'ont jamais été à Paris, qui préfèrent Florence ou Berlin, se taisent. Ils n'ont pas vu la carte postale. Ils ne croient pas en Paris.

Hier matin, alors que je m'installais à mon bureau, j'en ai soudain eu marre de la tour Eiffel. Quel sujet éculé! Et ces couleurs insupportables! J'ai pris la carte, je l'ai déchirée et je l'ai jetée dans la corbeille à papier. La carte suivante a pris sa place sur l'autel. Une photo en noir et blanc – deux verres et une bouteille de vin sur une petite table, des passants, un bout de rue en arrière-plan. Madrid? Sans Francisco? Non, le boulevard Saint-Germain. La main sur le combiné, je me suis retrouvé à la librairie La Hune, à feuilleter les dernières nouveautés littéraires. En sortant, j'ai résisté à la tentation de me tourner sur la gauche pour m'installer au café des Deux Magots. Je devais absolument appeler le service des impôts. J'ai composé le numéro. Quand une voix féminine s'est annoncée, je me suis entendu dire: «Bonjour Madame,* avez-vous encore des billets pour ce soir?»

Si j'avais eu un dernier doute sur l'omniprésence de Paris, il était à jamais levé. Mais je suis un croyant strict. Une divinité est partout, tu ne peux te soustraire à elle.

*en français dans le texte, ndt.

Traduit de l'allemand par Ursula Gaillard

Rudolf Bussmann

Né en 1947 à Olten, Suisse. Vit à Bâle. Auteur de romans, prose, poèmes. Dernière publication: *Ein Duell*, Roman, Arche, Zürich/Hamburg 2006.



Relations

Une vision panoramique de Paris, voilà ce que j'aimerais. Pas la vue que l'on a d'une estrade, d'un point fixe, pour pouvoir contempler la ville à l'entour, ce qui serait intéressant aussi, mais le contraire, une possibilité dont je n'ai parlé à personne jusqu'à présent. La possibilité d'observer Paris depuis plein d'endroits situés à différentes distances.

Paris vu de Berlin, de San Francisco, de Londres, de Rome ou de Madrid.

Je connais le regard de Budapest sur Paris qui, depuis plus d'un siècle, continue à exercer un effet apaisant sur la Hongrie toute entière et la rend confiante.

Là-bas, à l'Ouest (pense-t-on en Hongrie), se trouve la capitale française, intelligente, ouverte, digne d'être vécue, qui dure ou qui est peut-être même éternelle, et le simple fait de connaître l'existence de cette métropole occidentale et de tous ses hommes et femmes intelligents stabilise votre propre joie de vivre.

Lorsque je suis arrivée à Vienne, je n'ai pas eu à modifier cette attitude de base reconfortante. À Vienne, chacun est libre de penser ce qu'il veut. Mais en Allemagne, l'angle de vision s'est décalé et j'ai perdu l'équilibre. Rien qu'à titre d'exemple, tous mes amis et mes connaissances s'efforçaient de réussir le vrai R guttural, le roucoulement dans la gorge. Ils étaient d'avis que c'était la seule façon de s'approcher avec respect de la France et de Paris. D'un seul coup, le respect s'est mis à jouer un rôle. Jamais je n'y aurais songé autrefois. De l'Allemagne, on parlait à la rencontre de l'autre grand pays en se tenant sur ses gardes, la tête haute, pas question de perdre la tête, aussi raisonnable que possible, vêtu de façon réfléchie et avec le bon R. Mais c'est justement ce R là qui m'était étranger, mon pharynx n'avait pas reçu la bonne formation; grâce à la belle langue hongroise dont je m'étais emplie la bouche jusqu'alors, j'ai dû passer mon tour pour le R français et admettre que je n'étais pas faite, hélas, pour Paris, France. J'avais pourtant commencé à apprendre le français et au cœur de l'Allemagne, j'ai lu avec ma mère «L'île des pingouins» d'Anatole France, j'ai lu ce roman avec elle (avec sa prononciation hongroise) et j'ai ri de ces dames et de ces messieurs coquets parmi les pingouins qui se faisaient habiller pour être plus beaux, mais en même temps, je me rendais bien compte que j'aurais été mieux inspirée de me taire et d'oublier tout ce français.

Plus tard, je suis arrivée en Suisse et là, il aurait fallu que je sois aveugle pour ne pas remarquer à quel point le français déborde dans ce pays. À peine m'étais-je rendue une fois à Lausanne ou à Genève que déjà on me parlait français, peu importe que je leur réponde bien ou mal, et les gens se mouvaient de la même façon que je l'avais vu faire à Paris, France, ou comme je le connaissais des films. À l'aller déjà, dans le train, les contrôleurs germanophones se sont transformés subitement en agents de train français; mais de telles métamorphoses, j'en ai vues aussi à Bâle ou à Berne, et ce quand quelqu'un à côté de moi se retournait soudain pour se mettre à parler français avec un tiers et à rire même, pour ainsi dire, en français.



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Puis je me suis rendue à Paris, depuis la Suisse, je suis retournée à Paris en partant de la Suisse cette fois-ci, et depuis je sais que cette ville ne fait pas le même effet, selon l'endroit d'où l'on s'y rend. C'est la relation qui se modifie. À présent, les mets me paraissent plus épicés, plus naturels au nez, ils ne m'évoquent pas des recettes, mais la cuisine elle-même, et il en va de même pour les maisons, les bâtiments sont présents, même si l'on ne connaît pas le nom de leurs architectes respectifs, et quand quelqu'un arrive à Paris depuis la Suisse, il éprouve du plaisir à prendre le métro, sans devoir pour autant s'écrier, les yeux écarquillés: regarde, c'est le métro. Dans ces conditions simplifiées, beaucoup de femmes de tous âges et tout autant d'hommes attirent quotidiennement votre attention de façon très agréable, si l'on s'écoutait, on passerait son temps à regarder autour de soi. Et j'ai aimé aussi les regards avec lesquels les gens sont venus à ma rencontre. Pas une seule fois, depuis que je suis arrivée de Suisse à Paris, on n'a cherché à me repousser ou à me remettre à ma place. Ce n'était sans doute pas différent jadis, mais jadis, j'avais immédiatement baissé les bras. Ici, le français déborde et s'écoule directement dans le pays, ce qui vous change par la force des choses, et ici, il suffit de projeter de se rendre à Paris, France, qu'on est déjà à moitié arrivé là-bas; au paravant, on achète encore du sucre, de la farine et du lait, et sur chaque emballage, il est déjà écrit en français ce que l'on tient dans sa main, ici, on boit déjà pratiquement du lait français, du café français, personne ne cherche à vous séparer de Paris, France. La Suisse a des flancs découverts et comme, à proprement parler, il n'y a que les corps qui possèdent des flancs, le mot me plaît tout particulièrement dans ce contexte-là. Mais je ferais mieux de ne dire qu'une seule chose, c'est qu'ici, l'on n'est pas sur ses gardes, on n'est jamais sur ses gardes ici face à Paris.

PS : J'écris *Paris, France* de cette manière-là pour rappeler Gertrude Stein et son livre du même nom. De plus, Madame Stein participe à la vision panoramique mentionnée; elle est venue à Paris d'Amérique.

Traduit de l'allemand par Patricia Zurcher
Zsuzsanna Gahse

Née en 1946 à Budapest. Vit à Müllheim en Suisse. Auteure de prose, théâtre, essais, traductions. Dernière publication: *Oh, Roman*, Edition Korrespondenzen, Wien 2007. En français: *Logbuch / Livre de bord*, trad. Patricia Zurcher, Editions d'en bas, Lausanne 2007.



Claude Delarue

La parole des autres

L'auteur suisse romand souffre de deux handicaps importants. Le premier est d'être de langue maternelle française; le second est de se trouver dans la proximité immédiate de la France.

Si nous parlions un sabir tel le basque, le ouïgour, l'une de ces merveilleuses langues agglutinantes, peut-être exercerions-nous un attrait sur notre grand voisin et non le dédain ou l'indifférence qu'il témoigne envers les sous-provinciaux que nous sommes: des

francophones qui n'ont pas même l'heur d'être d'anciens colonisés, c'est-à-dire d'avoir appris, souvent contraints et forcés, cette admirable langue qu'ils ont ensuite remodelée à leur manière avec tant d'invention. Entre le Canada et la France s'étend une vaste mer et une histoire assez riche en péripéties pour que cette dernière respecte les particularismes linguistiques de la première; Gaston Miron et Michel Tremblay ont été très à la mode en France dans les années 80.

Il n'empêche que je me souviens du scandale que souleva récemment dans la presse parisienne une biographie de Glenn Gould écrite en anglais, traduite en français par un Québécois et qui comptait encore à sa parution en France quelques malencontreux québécismes. Horreur! Les Français, qui s'expriment de plus en plus approximativement, deviennent les pires puritains dès qu'un «étranger» introduit ses idiomes barbares dans le cristal de leur langue. La Belgique, autre voisin francophone très souvent tourné en ridicule, a au moins le privilège de posséder une Académie Royale, ce qui impressionne un peu les Français qui, sous les couches de républicanisme, ont conservé pour la monarchie un certain vague à l'âme. Et puis la Belgique enfante tout de même plus de deux écrivains célèbres par siècle. Tandis que chez nous, tout se passe comme si le nombre des grands auteurs vivants reconnus était proportionnel aux kilomètres carrés du pays: on ne peut pas aller au-delà de deux sur une si petite surface géographique. A ce compte, on peut presque dire que la littérature romande n'existe pas.

Durant mon enfance déjà, puis mon adolescence, il n'était question que de Charles-Ferdinand Ramuz. J'entendais prononcer son nom presque tous les jours, il était impossible d'admirer le paysage lémanique ou valaisan, les vignobles, le lac, les montagnes et ses rudes paysans sans songer à lui et imaginer qu'il en portait la paternité divine. C'était assez agaçant et laissant Jean-Luc à sa persécution, je me suis plongé dans la lecture de Dostoïevski. J'avais entre treize et quatorze ans et aucune velléité de devenir écrivain.

Puis, après une génération de lettrés romands confits en dévotion pour les belles-lettres et qui manifestaient pour certains écrivains français une exaltation de néophytes aussi patente qu'un aveu d'infériorité – ce qui flatta nos voisins et les conforta dans leur suffisance ancestrale –, apparut soudain le deuxième héraut des lettres romandes. Le plus grand auteur de la seconde moitié du vingtième siècle (comme il n'hésitait pas à le proclamer lui-même) était né dans le canton de Vaud. Quatre décennies plus tard, sa mort tragique en plein exercice de ses fonctions littéraires, vient de bouleverser notre petit pays, d'emplir les pages des journaux et de démontrer combien désormais la littérature romande se trouve proche du néant. Je crois que même la disparition de Borges ne suscita pas une telle débauche d'oraisons funèbres et d'honneurs. On aurait dit que la Romandie médiatique toute entière se cramponnait à son unique «grand homme» et ne voulait plus lâcher le morceau. Le nouveau génie ne supplantait pas Ramuz, qui reste à mon sens supérieur à lui, mais il le perpétuait dans son rôle de Grand Régionaliste. En tant que francophone, on est toléré par la France dès lors qu'on devient l'effigie de son pays d'origine où l'on est revenu après s'être imprégné des richesses parisiennes.

Et pourtant, la devise du Vampire de Ropraz ne fut jamais «pour vivre heureux, vivons cachés». Ni même celle-ci qui pourtant lui convient: «mieux vaut être premier dans son village que second à Rome». Hormis le talent, il possédait au plus haut point ce qui manque à la plupart des auteurs suisses romands: l'art de la provocation, le culte de lui-même et une fringale universelle de reconnaissance. Le carriérisme, l'ambition et la ruse ne retirent rien aux réelles qualités d'un artiste; à Paris, cette heureuse composition est soeur de l'intelligence, de la hardiesse et de la malice. Sauf par erreur, le talent le plus avéré ne parvient à rien sans elle. C'est pourquoi il y aurait une leçon à tirer de ce «comportement exemplaire»: il éclaire de biais la pénombre où se tapit l'identité culturelle ambiguë qui régit l'esprit et la mentalité de notre petit pays.



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Le Suisse romand est humble, modeste et discret. Les grandes gueules n'ont pas droit de cité dans le pays; vanter ses propres mérites est impudique et de mauvais goût; le vers d'Alfred de Vigny dans la *Mort du loup* «... Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse» convient assez bien à une mentalité souvent frustrée par une maladresse d'expression. On nous apprend à lire et à écrire, pas à parler. Abattus par ces lieux communs que l'éducation protestante calviniste nous instille insidieusement depuis plus de quatre siècles et qui, hélas, correspondent à une indéniable réalité culturelle, nous fuyons dans l'introspection puis glissons tout naturellement dans une culpabilité civilisée, vague, à peine dicible ou une neurasthénie paludéenne. Le maître d'œuvre incontesté de cette tendance est Amiel; son contraire Charles-Albert Cingria. En sorte que le public romand va chercher ailleurs le bruit et la fureur dont il a besoin tandis que pour se défouler, les auteurs appartenant aux différentes factions (j'ai quitté la Suisse depuis trop longtemps pour préciser lesquelles) s'insultent puis s'embrassent au gré des vents à propos d'arguties idéologiques et passionnelles alambiquées, se combattent et se réconcilient avec une régularité d'horloger. Pour les folliculaires français, qui ne comprennent rien aux Suisses ni à la Suisse, nous sommes sombres, lourds, ennuyeux. De temps à autre, il arrive que notre voisin manifeste pour l'un ou l'autre d'entre nous un engouement littéraire que nous ne savons cultiver. Si l'on comptait pendant une année les ouvrages romanesques suisses romands critiqués dans le Monde des Livres, les doigts d'une main suffiraient. C'est qu'en littérature, la seule appellation «auteur suisse romand» qui, une trentaine d'années plus tôt, au temps du cinéma de Tanner, de Sutter, de Godard, excitait encore la curiosité des amateurs provoque aujourd'hui un bâillement hippopotamesque ou un sourire sarcastique. Il suffit de porter pendant quelques années en France cette appellation et de n'être un écrivain pas trop mauvais pour voir s'abaisser inéluctablement sur notre existence déjà précaire le voile d'une insidieuse occultation. C'est pourquoi je suggérerais aux jeunes auteurs romands qui publient leur premier livre chez un éditeur français d'affirmer qu'ils viennent de Clamecy ou de Carcassonne plutôt que de Lausanne ou de Fribourg.

Les mandarins français sont orgueilleux, arrogants, hautains et hégémonistes. Ils sont centralistes jusque dans la culotte: hors de Paris point de salut. Versailles et autres monuments ne sont plus que des musées, ils clament aux touristes incultes du monde entier la Grandeur de la France mais avec des modalités différentes, la Cour reste bien vivante. Elle s'est transportée tout d'abord dans les salons littéraires, puis dans les cafés célèbres pour finir dans les réseaux médiatiques de toute espèce. Là se trament les mêmes combines nauséabondes que dans les salons de Louis XV, où l'on se torchait le cul avec les rideaux. On ne peut pas, on n'a jamais pu – sauf par accident – réussir à Paris dans n'importe quel domaine sans être un tant soit peu courtisan. Or, à l'exception de quelques-uns, les auteurs romands n'apprécient pas et ne comprennent rien au protocole compliqué de la Cour; il n'appartient ni à leur histoire ni à leur éducation. Comme tout le monde, le Suisse romand sait cirer les bottes mais il ne sait pas courtiser. Pour qui considère qu'aimer être courtisé ou aimer courtiser équivaut à un art, nous passons pour des rustres. Et pourtant: un auteur suisse romand qui, dans le monde littéraire, joue le jeu de la Cour et s'abandonne aux courbettes étudiées est presque toujours ridicule.

La Suisse n'a misé ni sur la culture ni sur les arts; elle a préféré à juste titre les valeurs matérielles plus sûres pour lesquelles elle était mieux faite. Le monde entier le sait et c'est souvent un sujet de moquerie, nous excellons dans la fabrication du chocolat, dans l'industrie pharmaceutique, dans l'horlogerie de luxe (il paraît que nous fabriquons des coucous constellés de pierres précieuses pour les émirs), autrefois dans la banque et beaucoup dans le compromis. Le seul avantage que la littérature puisse tirer de cet état de fait, et pour peu qu'un peuple se sente responsable de son Histoire, réside en la culpabilité qu'il peut éveiller dans la

conscience douloureuse des écrivains.

Mais pour l'heure, nous attendons la venue des deux prochains grands écrivains romands de ce vingt-et-unième siècle. Deux seulement, ce n'est pas trop demander. J'espère que nous saurons les flairer car il ne faut pas compter sur la perspicacité et la bonne foi des lettrés français pour nous les signaler: la Suisse n'a pas d'odeur.

Claude Delarue

Né à Genève en 1944. Vit à Paris. Auteur de nombreux romans, récits et recueils de nouvelles. Dernier livre paru: *Le Bel Obèse*, roman, Paris, Fayard, 2008.



Maja Beutler

Les années cinquante

La concierge ouvrit la porte portant le numéro 229 et m'invita à entrer. En signe de bienvenue un vrombissement montait du puits sonore du Boulevard Raspail, faisant vibrer l'air sans fléchissement. «Question d'habitude», commenta la concierge. Deux matelas nus, tendus de toile rayée, étaient adossés à la paroi et deux tables, nues également, étaient placées devant la fenêtre. La concierge tira un papier de sa poche: «J'apporte les chaises demain et la Maison des Etudiantes vous donne une semaine pour acheter...» Elle tint ses lunettes pliées devant ses yeux et lut: «Une toile cirée pour la table, un couvre-lit, une lampe de chevet et – la France est aussi propre que la Suisse – une balayette et une ramassoire.» Est-ce que j'avais pensé à apporter des draps et une couette? Sinon, je trouverais les deux au Monoprix, «tout droit en direction de Montparnasse et la deuxième à gauche.» Et du chocolat suisse, est-ce que j'en avais, dans ma valise? Pas pour elle, jamais de la vie: deux ulcères à l'estomac, supportables grâce aux pilules Rotter, délivrées sans ordonnance en Suisse, n'est-ce pas, mais on vit à Paris. La concierge fourragea des deux mains dans ses cheveux teints en blond et sourit pour la première fois: «Nous nous sommes bien comprises, ma petite? Je tolère que vous sortiez trois fois par semaine jusqu'à 2h du matin et vous me commandez deux emballages de 500, et voilà, c'est à prendre ou à laisser.» Elle se tourna vers le placard encastré dans le mur du fond. «Libérez la partie droite, aucune n'a de clé, mais celle de gauche appartient à votre voisine de chambre, elle vient de Grenoble, deuxième année de chimie. A demain, ma petite, Rotter avec deux t!»

La rumeur de la circulation grondait toujours. Sur le toit de la maison d'en face, une rangée de cheminées courtes et rouillées s'étirait dans le ciel pluvieux, comme des porte-bouquets pour le cinquantième anniversaire de maman: une mer de roses sur les toits de Paris.

Berne, le 3 octobre 1957



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Chère Mirli,

Quand je suis revenue de la gare et que j'ai trouvé l'appartement si tranquille et si étrangement rangé, les larmes me sont montées aux yeux. Allez enfants de la patrie, dans quelques mois, nous arriverons. Ce matin, à 9 heures moins le quart, j'ai laissé tomber le ménage et c'est parti. La première leçon de «Polissez votre français» s'intitulait «Un voyage à Paris». Je me sentais comme Socrate: Je sais que je ne sais rien. Pour papa, c'est pire. Mais Fräulein Landolt est pleine d'espoir pour nous deux. J'aimerais simplement ne pas devoir expliquer à l'hôtel: «Pardon, je viens de Bärn et ne comprends pas français». Et papa qui dirait: «Moi aussi pas». Mais passons. Sais-tu combien c'est difficile d'appeler sienne une fille qui se gorge de sagesse à la Sorbonne?

Berne, le 12 décembre 1957

Chère Mirjam,

C'est chaque fois une joie pour nous de lire combien tu te sens bien à Paris, que tu vas au théâtre, malgré l'Uni, et que tu arpentes la ville avec des amis; c'est beau de laisser agir sur soi le charme d'une ancienne culture. Ce ne serait pas possible ailleurs ni autant qu'à Paris, «la ville la plus brillante et la plus riche sur la terre», comme c'était écrit dans mon vieux livre de géographie. Je t'envie de visiter à ta fantaisie tous les musées, les bibliothèques, et j'aimerais tant pouvoir t'accompagner aux lieux chargés d'histoire qui rappellent les époques les plus brillantes de la France (Napoléon). Tu ris, évidemment, que dès notre arrivée, je veuille immédiatement aller aux Invalides. Tu sais que je n'ai jamais eu la possibilité de voyager. Si Napoléon avait battu les Russes, une Europe unie serait née et ma génération n'aurait pas vécu deux guerres...

Berne, le 24 février 1958

Chère Mirli,

Juste une question pratique: Si nous venons vraiment, nous devons nous procurer une valise qui deviendra probablement la tienne, on connaît le jeu. (Leçon 5!) Il existe des valises en tissu de voile, celles qu'on appelle «valises pour avion», légères et assez extensibles parce que sans panneaux durs. Est-ce que j'en achète une, vert foncé ou cognac?

Berne, le 15 mars 1958

Ma chère enfant,

Madame la maman parle maintenant français en rêve, avec un bon accent, à ce qu'il me semble. Rotter avec deux t, elle s'est déjà envolée pour Paris, intérieurement. Son vieux jars doit maintenant se mettre à cacarder lui aussi, s'il veut voler avec elle. Je te prie instamment: sois s'il te plaît à la Gare de l'Est, le 23 mars, à 21h19 précises. Après la leçon 6, nous savons seulement dire couramment: «Parlez-vous français, Monsieur?» Et que va-t-il se passer si nous comprenons de travers la réponse?

Dans la cohue des voyageurs, je ne les vis pas tout de suite. Puis j'aperçus papa appuyé à un pilier, sa valise verte à ses pieds, il tapotait la joue de maman qui s'épongeait le front. J'agitai les bras, j'appelai. Lorsqu'ils me remarquèrent, ils se mirent en marche, main dans la main. Ils souriaient, pleins de bonne volonté désarmante...

Traduit de l'allemand par Diane Gilliard

Maja Beutler

Née en 1936 à Berne. Vit à Berne. Auteure de romans, prose, théâtre, pièces radiophoniques, chroniques. Dernière publication: *Schwarzer Schnee, Erzählungen & Das Album der Signora, Zyglodge, Oberhofen am Thunersee* 2009. En français: *Les faux-parleurs*, roman, trad. Anne-Lise Moser-Ammann, Ed. de l'Aire, Lausanne 1990.



David Collin

Voyage entêté au centre de soi

«Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus»

[Marcel Proust, cité par Jean Roudaut dans «C'est bientôt jour», in *Adieu à Adrien Pasquali*, Editions Zoé, 2000. Le titre de ce texte reprend une phrase de Jean Roudaut dans ce même texte (p.24)]

Inventons une date. 2 septembre 1981. Dernier voyage, dernière étape d'un déménagement fragmenté. La 4L blanche est bourrée de cartons de bananes. La vaisselle tintinnabule sans se briser. Ligoté à l'avant, je regarde anxieux le jour percer sous mes pieds, la route défiler à travers la carcasse rouillée qui n'en finit pas de se désagréger dans un lent dernier soupir, et comme une craie, de crisser âprement sur le tableau noir de nos vies bouleversées. Dernier voyage avant la casse. On ne se retournera plus. Paris brûle dans nos souvenirs douloureux. Tabula rasa. Adieu pains au chocolat et aux raisins des quatre heures, bienvenue aux cafés complets d'une Helvétie inconnue – avec Genève pour capitale! Pour rendre ce retour totalement improbable, le sort va s'acharner sur les cousins qui nous hébergeaient aux dernières heures de notre séjour parisien. Attaque de leur bijouterie quelques jours après notre départ. Balle entre les deux yeux. Elle tomba sans comprendre. On ne se retournera plus. Derniers liens, derniers refuges assassinés brutalement.

Longtemps, Paris demeurera le paradis perdu d'une enfance abandonnée inopinément sur le seuil de sa mort lente. A l'orée de l'adolescence, j'avais douze ans, Paris était ma ville. Elle devint subitement, et pour dix ans au moins, le mirage fantomatique d'une ancienne vie, troublée par un ultime tragédie.

*

Chaque fois que je quitte Paris, j'ai l'impression de revivre les sensations de cet exil double: départ d'une enveloppe familière, abandon des territoires de l'enfance. Soulagement et nostalgie immédiate. Y revenir sonne en revanche comme le retour d'un Ulysse réorienté dans sa patrie, manière de reconstituer les parties manquantes, de me rassembler tout entier. De me réconcilier – ce que tout voyage en soi me permet.

L'approche ferroviaire se fait en tenaille. J'alterne les trajets, j'encerle la capitale. Gare de Lyon, Gare de l'Est. Je reconquiers ma ville en démultipliant les trajets, je m'approprie son territoire en la sillonnant de long en large. Et je marche longtemps, je musarde, je marche au lieu de monter dans un bus, dans le froid ou la chaleur, et parfois sans but véritable, en m'abandonnant à la surprise d'une découverte. Je ne cesse d'explorer, et en deux ou trois jours, en dix ans, je trace d'interminables diagonales d'un bord à l'autre des frontières de la Cité, triangulant par-dessus et par-dessous la Seine, embrassant la totalité pour ne pas la laisser s'échapper une nouvelle fois.



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

*

J'ai rarement été accompagné. Toujours fait le voyage en solitaire. Seule la silhouette familière de Jacques Chessex hantait parfois le quai matinal du TGV à Lausanne. Echangions deux mots avant de monter dans nos compartiments respectifs. Avant de nous retrouver dans le même bus 67 à destination de Saint-Germain-des-Prés. Anonymes qui regardaient passer ensemble Austerlitz, le Jardin des plantes, et les longs bâtiments austères de Jussieu. Ce soir encore, à la Gare de l'Est, j'ai vu son ombre surgir dans le froid glacial du quai numéro 5. Revenait me dire que le voyage ne finit jamais.

A Paris, mes amis me surnomment «l'Helvétie». A Fribourg, il arrive encore qu'un archéologue farceur relève dans mes intonations des traces minuscules de mon accent parisien. Entre-deux. Avec des restes d'étrangeté des deux côtés du voyage. Mais quelle que soit la direction, je rentre toujours chez moi.

J'apporte de l'eau au moulin de mon helvétisme en offrant des chocolats aux amis parisiens qui m'accueillent, et en haussant les épaules quand par jeu ou ignorance, ils énoncent des clichés helvétiques éculés. Jeu amical et lutte de mots. Mais j'accepte volontiers ce surnom amical qui me donne l'impression à Paris, d'être un peu plus Suisse que je ne le suis chez moi. Leur paradis fantasmé est suisse, le mien je ne sais plus trop, se situe quelque part dans le mouvement répété de mes allers-retours. J'y suis, j'y suis pas, j'y serais trop que cela ne serait pas vivable, je n'y serais plus qu'il me manquerait quelque chose.

*

Au fil des années, depuis le moment où j'ai commencé régulièrement ce mouvement de retour éphémère vers Paris, une topographie se dessine en fonction de mes amitiés, de quelques rencontres récurrentes, et des lieux restreints dans lesquels j'aime revenir. Noms de rues, de stations de métro, ou d'institutions, je classe les lieux en deux catégories: les lieux d'enfance (les arrêts Volontaire et la rue du même nom dont l'odeur particulière me monte à la gorge et me procure une émotion indéfinissable, comme l'odeur même du métro qui s'élève à travers les grilles d'aération, le parvis de Notre-Dame-des-Champs, les volumes rectangulaires de Montparnasse, le 40 de la rue Blomet et la petite boulangerie au feu de bois dans une rue perpendiculaire, le collège Stanislas, la Place d'Italie, tel square et le jardin du Luxembourg), et en seconde catégorie, les lieux du nouveau Paris que je me suis réinventé depuis une dizaine d'années (dont les rues du Bac, de Naples, de Clichy, la rue Jacob, Maubert-Mutualité, la Montagne Sainte-Geneviève, l'Institut du Monde Arabe, le cabinet de curiosités de Deyrolles, le bistrot de l'Université, la rue Cambronne, la place St-Sulpice, le petit café de la Mosquée de Paris, le Mémorial de la Shoah, le Wepler, la rue des Francs-bourgeois, le Centre Culturel Suisse et Muji, le théâtre des Bouffes du Nord, Belleville, la BNF, de nombreux musées et quelques rares hôtels attachants comme celui de la rue Maître Albert et l'hôtel «l'Hôtel» où résidaient Oscar Wilde et Jorge Luis Borges).

Les librairies (Tschann, Corti, la Hune, Shakespeare & Cie, L'Ecume des pages, Compagnie, Les Cahiers de Colette, Gallimard Clichy et Raspail, Mona Lisa, l'Arbre à Lettres), si on les reliait, formeraient un réseau restreint et complémentaire qui affinerait la définition de mon territoire; tout comme les livres que j'ai ramenés, de ces librairies et dans lesquels sont inscrits nom, date, et lieu; aussi, la bibliothèque engoncée dans mes caves fribourgeoises comprend elle-même une série de territoires invisibles, d'itinéraires secrets, témoins de passages résiduels dans les lieux d'acquisition de mes livres. Sans compter quelques restaurants (comme le petit bistrot près de la gare Saint-Lazare où rien n'a changé depuis 1940) et des cafés trop nombreux pour les citer, autant de lieux où j'ai mes habitudes selon les amis qui les fréquentent, et avec qui j'aime me retrouver. Par-dessus cette trame littéraire qui comprendrait également les éditeurs qu'il m'arrive de visiter, il me faudrait nommer les réseaux d'amitié qui constituent les liens invisibles d'une topographie plus

sensible que physique, d'un réseau de pensées et de rencontres qui, en de rares occasions, lorsque j'incite les amis parisiens à enfin se rencontrer, alors qu'ils habitent à deux pas les uns des autres, s'entrecroisent ou se superposent. Je dis «réseau», mais je n'aime pas trop ce mot si parisien qui sous-entend un quelconque profit, de donnés-rendus, de petits services accordés en échange d'un avantage substantiel. Cercle ne conviendrait pas non plus car il supposerait un groupe précis et régulier, qui se réunit à date fixe, et peut-être à effectif invariable dans un lieu clairement identifié (c'est arrivé en quelques occasions avec celui des Fins Gourmets). Alors que faudrait-il pour désigner ces univers de relations qui parfois s'ignorent mais qui m'aident à me retrouver? Sans ces repères, cette ville ne serait-elle pas qu'un paradis perdu, ou uniquement un paradis perdu, ou pis que cela, la forme touristique d'un ancien rêve? Pourrais-je concevoir ces repères comme des niveaux de perception différents, les strates sensibles d'un univers personnel de relations sans contraintes ni attentes? Dans l'idéal. Vu de loin, cet ensemble d'apparitions et de disparitions constitue une sorte de magma fluctuant qui tend peu à peu à se restreindre et se stabiliser. Même si, en même temps, s'ouvrent en permanence sous, les strates connues et rassurantes de quelques lieux privilégiés, les possibilités quasi infinies d'autres voisinages. Combien de fois ais-je été surpris de trouver, à deux pas d'une adresse connue, un lieu que j'ignorais? Combien de fois ai-je découvert, dans tel immeuble que j'ai l'habitude de fréquenter, une personne que je visite pour la première fois, ou la trace d'un passage ancien?

*

Une ville peut exister dans notre esprit à travers un seul lieu. Telle ville peut se réduire à une chambre d'hôtel, à une gare. Aux seuls espaces que l'on aura fréquentés – et régulièrement. Après tout, ce n'est pas avec la ville de Paris que j'entretiens une relation particulière. C'est de moins en moins l'idée floue et abstraite de Paris qui s'élabore, mais plutôt le territoire limité que j'ai dessiné à force de répétitions et d'habitudes, de conquêtes lentes et amicales. Un Paris ressassé dont on devinerait l'ampleur si l'on superposait mes trajets, à pied ou en métro, si l'on pouvait compter le nombre de fois où je suis passé là, où j'ai dormi, où j'ai parlé, où j'ai rencontré, si l'on dénombrerait les afflux de passage et de présence qui ont habité un lieu, qui ont fait vivre une relation. Un Paris personnalisé et précisé au fil des années, et derrière lequel il y aura toujours un fond de nostalgie passée, de nostalgie future. Car à mesure que mon Paris se précise, ses fondations tremblent, des pans entiers disparaissent, s'oublient. Et les amitiés qui en sont l'origine menacent de s'estomper peu à peu dans le mouvement de répétition et de resserrement qu'implique l'amitié véritable. Quand une telle chose arrive, on migre d'un univers à portée de main, contenant toutes les possibilités (dont on aurait pu ne rien faire), vers la région floue de nos affections sincères, de nos constructions lentement élaborées, et qui à mesure que le temps passe, auront quelque chose d'unique et de définitif.

Vu ainsi, le paradis perdu qui s'était doublé d'une refondation et d'une reconquête des lieux d'enfance, deviendra un jour le paradis perdu des vieilles amitiés disparues, et de celles qui peu à peu, se seront résumées à l'essentiel. On pourra dire que le territoire de Paris aura été l'un des cœurs palpitants d'une vie, et seuls les livres et la correspondance de ceux qui auront contribué à l'édifier par leur présence, à l'élaborer, pourront encore en témoigner.

Entre Paris et Fribourg, 22-30 janvier 2010,

David Collin

Né en 1968 à Annecy-le-Vieux. Vit à Fribourg. Auteur d'un roman, *Train fantôme*, paru à Paris, aux Editions du Seuil, en 2007.



Eleonore Frey

Extrait d'un lexique parisien

il y a quelques jours j'ai rencontré le mot «ahuri» sur le boulevard beaumarchais. non pas, comme cela aurait dû être le cas, à la une d'un quotidien, mais en chair et en os sous les traits d'un japonais de 13 ans environ, accompagné par sa mère. à peine sorti de l'abattis des motos parkées au bord de la chaussée, les cheveux dressés sur la tête, les yeux grands ouverts, il avait l'air d'avoir été transporté là par un typhon, peut-être à cause d'un malentendu, et se demandait à présent s'il était encore en vie. visiblement incapable de comprendre ce qui lui arrivait avec les moyens dont il disposait dans la soudaineté de son malheur, il ne lui restait qu'à attendre. non pas sa mère, qui se trouvait encore sur le trottoir, de l'autre côté des susukis et des kawasakis lui barrant le chemin, et qui ne savait comment s'y prendre pour rejoindre son fils. ni le moment où dans le flot des voitures s'ouvrirait une brèche par laquelle se réfugier de l'autre côté de la route. il me semblait au contraire qu'il attendait quelque chose venant de plus haut qui remettrait en mouvement le cours de la vie en l'y inscrivant à nouveau, peut-être quelque chose comme ces nuages bas et menaçants, chargés de grêle, qui passent dans le ciel et s'éloignent aussitôt à l'instant même où j'écris pour essayer de trouver un exemple, non sans avoir propulsé auparavant quelques grêlons par la cheminée, et qui fondent à présent dans mon salon et entachent le sol de suie. les orages purificateurs ont un prix. le garçon ne s'en tirerait pas non plus indemne, s'il devait tout de même s'en tirer une fois encore; après une telle pluie diluvienne, ses cheveux ne se dresseraient plus sur la tête, mais s'agglutinaient en mèches collantes sur son visage. il n'aurait plus l'air d'une frayeur respectable, mais d'une misère détrempée. on penserait forcément qu'il serait en larmes, lorsque enfin, après avoir reculé de quelques pas, il se serait abrité sous le premier arbre venu, et que les gouttes courraient sur ses joues en y laissant leurs traces sales.

mais le garçon n'a nullement été touché par la grêle tant qu'il était à portée de ma vue. il a donc été pour moi et demeurera le mot «ahuri» en personne, peint à grands traits cunéiformes partant de sa tête dans toutes les directions. c'est exactement comme cela qu'il s'est gravé en moi – un signe indéchiffrable – sur le fond coloré et animé du boulevard; *ahuri* ou, comme dit le dictionnaire, *surpris et déconcerté au point de paraître stupide*. le lendemain, il était parti. de son propre chef, je suppose. s'il avait fallu l'arracher de force à sa transe et le transporter, statufié peut-être, dans un musée ou, devenu fou, à l'hôpital, le pharmacien chez qui j'ai acheté une brosse à dents alors que je me rendais au kiosque l'aurait su. avec cela, j'en étais arrivé à la lettre b: la bastille. elle forme le centre d'une étoile. les autos qui arrivent sur la place par les rues qui convergent vers elle et qui tournent autour ont l'air d'être envoûtées. pour toujours? j'ai beau être souvent en poste au café des phares, je n'ai encore jamais constaté que l'une d'elles soit effectivement

incapable de se soustraire à son attrait quasi cosmique. mais un jour cela finira inmanquablement par arriver. on peut être sûr qu'à paris, des forces sont à l'œuvre avec lesquelles on n'a jamais compté. comment sinon serait-il possible que non seulement la seine, mais aussi le flot des voitures continue à couler, et que la neige y soit encore blanche? c comme cirque d'hiver, tiens. j'y ai vu une fois un clown qui n'arrêtait pas de dire kaputt, kaputt!

Traduit de l'allemand par Ursula Gaillard

Eleonore Frey

Née en 1939 à Frauenfeld, Suisse, Vit à Zurich. Auteure de prose, pièces radiophoniques, traductions. Dernière publication: *Muster aus Hans.Ein Bericht*, Droschl, Graz, Wien 2009. En français: *Nina*, trad. Anne Lavanchy, OSL, Zurich 2009



Michael Stauffer

Un homme cherche un fleuve

Un homme avait une longue liste de fleuves dans le tiroir de sa table de nuit. Chaque nuit avant de s'endormir l'homme ouvrait le tiroir de la table de nuit, sortait la liste, la parcourait du doigt, s'arrêtait à n'importe quel endroit, pour rêver ensuite de ce fleuve.

L'homme entendit crier un enfant. Il alla vers cet enfant et dit: «mon enfant. Si plus tard tu étudies, s'il te plaît sois conscient de la beauté du bâtiment de l'université et ne va pas la dénigrer, pour dire ensuite sur tous les tons à la fin de tes études combien le bâtiment de l'université était beau!»

L'enfant arrêta de crier et l'homme poursuivit son chemin en se fiant à son cinquième oeil.

Bientôt l'homme se trouva effectivement au bord d'un fleuve. Il ne savait pas s'il s'agissait du fleuve qu'il avait choisi sur la liste du tiroir de sa table de nuit.

L'homme pataugea dans l'eau et nagea contre le courant.

L'homme sortit épuisé du fleuve. Un orage se levait à l'horizon. L'homme n'interrompit pas sa recherche du fleuve de la liste du tiroir de sa table de nuit. Il monta dans une auto et fonça quatre fois en haut et en bas d'un chemin de gravier cahoteux pour soulever des tourbillons de poussière. L'homme voulait empêcher que d'autres hommes cherchent le même fleuve que lui.

L'homme sortit de l'auto, retourna près du fleuve et but deux litres d'eau. Puis l'homme revint à la voiture et pissa sur l'aile arrière droite.

Ensuite l'homme retourna sur la rive du fleuve et mangea un oeuf dur. L'homme vit les morceaux de coquilles d'oeuf qui jonchaient le sol. Il essaya d'interpréter le motif. Il chercha en tâtant dans son pantalon un autre oeuf cuit et le mangea aussi.

L'homme roula plus loin avec l'auto, vit deux pêcheurs, descendit et demanda aux pêcheurs le nom du fleuve.

Les pêcheurs haussèrent les épaules. L'homme revint à son auto et alla chercher une pâtisserie en forme de poire fourrée à la vanille et la tendit aux pêcheurs. L'homme répéta la question sur le



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

nom du fleuve. Les pêcheurs haussèrent de nouveau simplement les épaules.

L'homme commença à frapper un des pêcheurs. Après la bagarre avec les deux pêcheurs, l'homme avait un oeil vert, une oreille repliée et il lui manquait aussi une touffe de cheveux.

L'homme ne savait toujours pas s'il se trouvait au bord du fleuve de la liste du tiroir de sa table de nuit, ou pas. L'homme monta à nouveau dans la voiture et continua à rouler. Il vit une femme avec deux enfants et descendit. Un des deux enfants avait un catalogue de Hornbach. L'un des enfants enleva le catalogue de Hornbach à l'autre et le tendit à l'homme.

L'enfant qui s'était fait enlever le catalogue se précipita sur l'homme et lui colla une série de gifles bien dosées.

L'enfant qui s'était fait enlever le catalogue renversa l'homme, s'assit sur son ventre et appuya son genou sur l'aîne. A ce moment l'homme en eut marre et il se réveilla.

Il ouvrit le tiroir de sa table de nuit, prit la liste et biffa le nom «Seine». Il écrivit le texte suivant à côté du nom du fleuve biffé:

«Dès maintenant je chercherai seulement ce que je veux. Je n'ai jamais voulu commander un pastis pour trinquer à je ne sais quelle fine plaisanterie».

L'homme se leva, il avait les joues rouges, il mit son index à moitié dans sa bouche.

L'homme riait et du feu brillait dans ses yeux.

Traduit de l'allemand par Noëlle Revaz et Michael Stauffer

Michael Stauffer

Né en 1972 à Winterthur, Suisse. Vit à Bienne, Frauenfeld et en Europe. Auteur de prose, théâtre, pièces radiophoniques, CDs. Dernière publication: *Kleine Menschen*, Menschenversand, Luzern, 2010.



Corinne Desarzens

Je t'aime, moi non plus

Paris ne m'a jamais fait rêver. Plutôt l'Irlande, à vingt ans. Et New York, à trente. Puis le Japon, voici cinq ans. Et l'Éthiopie, maintenant. Là où une autre langue permet de se sentir autre. Loin du français. Bien plus agréable, la sensation de se sentir étranger, sans repères familiers. La tour Eiffel? Glaciale. Arthritique. Les gens? Persuadés d'avoir raison. Les WC? Sales. L'Académie? Un bocal de vieux cornichons. Quarante sirènes moustachues à la queue verte.

Mais j'ai rêvé de Paris. A m'abîmer les yeux sur des plans minuscules, des heures, sur ces fameux arrondissements déroulés en escargot. Sur les noms de rues à faire battre le cœur, rue de l'Arbre-Sec, rue de la Bienfaisance, rue Croulebarbe, arènes de Lutèce, chemin Vert, boulevard des Filles-du-Calvaire, rue Camulogène, allée des rouillards, cour de la Grâce-de-Dieu, rue des Cinq-Diamants, galerie du Caire, rue de la Lune, rue Gît-le-Cœur, passage du Désir. Oui, surtout les passages. Les pointillés invisibles. Rêvé sur des lignes de métro que je n'emprunterais jamais, divisant

la capitale en petits carrés que je presserais comme des quartiers d'orange. Et sur la moindre carte postale en noir et blanc, avec beaucoup d'escaliers, beaucoup de réverbères, beaucoup de pavés mouillés, beaucoup d'arbres, mais sans trop de feuillages, car les arbres parisiens ne frémissent qu'au printemps ou à l'automne, des cartes sans personne, pour mieux imaginer qui peut bien monter, ou laisser son ombre, tout en bas des marches. Quoi de plus parisien que le blanc et le noir? Les rires et les adieux? A proximité du Théâtre de la Ville (ex Sarah Bernhardt), court la petite rue de la Vieille Lanterne, aujourd'hui disparue, où se pendit Gérard de Nerval, en laissant un message: *Ne m'attendez pas. La nuit sera noire et blanche.*

Oui, beaucoup rêvé. A distance. *Je t'aime, moi non plus.* Car la simple idée d'arriver à Paris me faisait peur. Ces murs pleins de tags et ces agendas pleins de courants d'air. Je préférais le voyage en soi, pas le départ ni l'arrivée, mais la multitude de points et d'épisodes, quand deux ingénieurs du plastique, face à face, se réjouissaient de leur nouveau plancher d'hélicoptère, où lorsque soudain, en pleine campagne, le train s'arrêtait à hauteur d'une maison où une femme, surprise d'exister, levait les yeux sur moi.

Puis vint le temps des missions commandées, et souvent détournées. Chez Nougaro, allée des Brouillards, pour parler de rosiers. Chez Brétécher, pas très loin. Rue de la Bienfaisance, chez la Néfertiti du Huitième, la vicomtesse de Ribes, tout de rouge vêtue, entre le rouge Hermès et le sang de bœuf chinois, montée sur des jambes de danseuse qui paraissaient commencer sous son cou, traverser un salon bleu pour s'installer, repliée, sur un canapé recouvert de léopard. Chez Chanel, pour Inès, avatar de la méchante et calligraphique Coco. A l'Académie, pour assister à un discours de réception et, encore, intercepter les histoires dans le français dit *soutenu*, implacable.

-Je vous avais bien dit qu'il fallait que je m'en aille, dit une épouse dans les bras de son amant.

-*Que je m'en allasse*, rectifia le mari.

-Je suis surprise, dit Madame Littré, dans la situation inverse, elle.

-Non Madame, répondit son époux en se rajustant, vous êtes étonnée, c'est moi qui suis surpris.

Mais Paris, malgré les casques à plumes des gardes et les roulements de tambour, ne me faisait toujours pas rêver. Seul le petit «ting», très zen, pour inviter l'assistance à se lever dès l'apparition des grands sauriens, me faisait tressaillir. Moins que les yeux scintillants de Mathilde de la Mole, dans *Le Rouge et le Noir*. Moins que la boue, dans les rues du XVIII^e, exigeant des socques de bois pour affronter la merde et contourner les immondices.

Je rêvais de ceux qui ne se conformaient pas, qui aimaient la solitude et le silence au cœur de la très grande ville. *L'incapacité de satisfaire le goût général du public était la garantie qui vous faisait admettre chez elle*, dit George Moore en parlant d'une certaine Ninon qui tenait table ouverte à Paris. George Moore? Un Irlandais, de ceux qui ont le mieux aimé Paris. Tout ce qu'il en disait me plaisait: preuve, encore, que les choses n'existent pas par elles-mêmes, mais par l'œil qui voit et l'oreille qui entend. Je dressais la cartographie des esprits libres, des poches de résistance contre les magazines criards où des roquets clament leur importance. Contre les mythes obligatoires et les admirations balisées, sur fond de ratonnades et de castagnes, à huis clos, juste en-dessous des devises gravées dans le marbre. J'aimais les conteurs, leur disponibilité, ceux qu'intéressaient davantage les liaisons, les étages, que les cloisons. Les chercheurs, ravis de tirer trois lignes de cinq cents fiches, autant que les sensuels, qui ont besoin de cinq cents lignes pour résumer un seul fiasco.

Dans ces années-là, j'avais un ami portugais, un rieur, pour qui le monde n'était qu'un grand jeu de l'oie. Quand une réception l'ennuyait, il descendait aux cuisines, là où le passionnait bien plus ce qui s'y racontait. Sans demander la permission, il posait le pied sur une péniche sur le point de partir. Nous partagions un pain entier, tiède, et la farine poudrait nos habits tandis que nous marchions. Tout regarder, qu'il voulait, qu'il exigeait. Tous les détails. Les agapanthes, moins connues que les nénuphars, de Monet au sous-sol



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

du musée Marmottan. Les WC de la Madeleine, derrière une chaîne, au bas de marches en colimaçon, lambrissés d'acajou, aux énormes miroirs et aux palmiers en pots. Les ciels qui basculaient dans un rétroviseur. Nous étions intrépides. Tout écouter, il fallait. Rue de la Lune, un cinéma se transformait, le soir venu, en club échangiste. Entrer? Que non. Bien mieux: se régaler des confidences du gardien, à l'entrée.

Puis vint le 10 juillet 2008. Ce matin-là, je suis montée dans le premier TGV de cinq heures trente, décidée à m'offrir Paris, avec, pour la première fois de ma vie, la certitude des grands prédateurs: un héritage contre quelques miettes de pierres terriblement historiques. Quelques tantièmes, selon les notaires et les loups de l'immobilier. Paris ne me fait pas rêver, je leur dirai, mais je cherche quand même. J'ai vingt-quatre heures pour trouver. Quoi? Une parenthèse. Une tanière où disparaître et vivre plus fort. Pour rendre visite aux instants, mais aussi se laisser surprendre et s'accorder une seconde vie. Sans rien dans les mains, sans recommandation ni annonce, ni portable, j'avais à vives enjambées, comme autrefois, mieux qu'autrefois, saisie par la même griserie que lorsque l'ex G.I. paralysé d'*Avatar* découvre l'usage de ses longues jambes bleues. Bercy? Trop de zones piétonnes, sûrement sinistre l'hiver. Un Malgache m'a montré un morceau de sixième étage sans ascenseur. Une jeune punk d'Aix-en-Provence, un appartement biscornu au 7, Filles-du-Calvaire. Mentalement, j'enlevais la virgule et mettais *Sept* à la place du chiffre sur la carte de visite que je n'aurais jamais. Elle avait la peau très blanche et le cheveu très noir, cette fille, le regard liquide, avec du désir et de l'inquiétude à la fois, en cela semblable aux Parisiennes à l'air faussement perdu de jolies souris mouillées. C'était son dernier jour, à l'agence. Ensuite se déroula une sombre moquette pleine d'électricité statique tout au long de sombres corridors menant au repaire d'un vieil Argentin ironique, dans un quartier où les chiens risquaient bien, par là, de glisser dans une flaque de collagène. Avec soulagement, je retombai sur la jeune punk en *converse* sans lacets. Ses collants noirs étaient vraiment très épais.

*Sa jupe avait des trous
Elle aimait des voyous
Ils ont les yeux si doux*

Il y a une rue, me dit-elle, moins belle, bon, que les Filles-du-Calvaire. Elle m'y donna rendez-vous deux heures avant le train du retour, le soir. Nous sommes passées devant le marché des Enfants Rouges, devant son coin restaurant en plein air, été comme hiver. Rouge, la couleur des habits que portaient les orphelins. Des rues poussiéreuses et tranquilles. Une haute porte rouge écaillée. Quelques lauriers. Du silence. Un petit passage en coude. Deux tranches de planchers posés l'un sur l'autre, reliés par un escalier de chêne, avec un patio de poche carré. Une cinquantaine de personnes avaient défilé avant moi. Paris ne me fait pas rêver, mais je cherche quand même. Elle éclata de rire. Quels sont, dites-le-moi tout net, les défauts de ce cube?

Possible, je le sentais, de mener ici une existence de nonne et de luron. Pouvoir s'allonger quand descend le soir. Dans les films, le héros s'allonge, dans les feuilles d'une forêt par exemple, il ferme les yeux, parfois pas, et on comprend le secret de son âme. Quoi de meilleur que de s'allonger et de rêver? *Quand l'obscurité vint arrêter mes yeux sur la ligne imprimée*, dit George Moore, *en contemplant le ciel assombri, pouvoir laisser les songes monter dans mon cœur et l'emplir*. Quelle meilleure raison de s'installer au cœur d'une très grande ville? D'accélérer et d'arrêter le temps à volonté. Or le présent est composé à 90% de passé. C'est bien, ça.

Elle me montra le square du Temple. Sur un banc, un Mauritanien rassemblait les pans de sa grande robe bleue, ses bras entourant ses genoux. George Moore n'aimait rien tant que de regarder le ciel pâlir et l'ombre accuser les lignes. Ce qui arrivait justement à l'instant. *Je me demande à laquelle des femmes autrefois connues j'aimerais le mieux rendre visite*. Il se décidait pour celle aux yeux liquides, aux lèvres d'une courbe mince, où se mêlent le désir et l'inquiétude.

S'offrir Paris. *Je t'aime, moi non plus*. J'ai dit oui au carré de

ciel, au-dessus de ma tête. Au tissu bleu. Oui au kiosquier à la gueule tragique, à l'angle de la rue de Turenne. Aux jus carotte-gingembre du marché des Enfants Rouges. Au beurre que laissent sur les doigts les croissants de la rue des Archives, juste avant la rue Pastourelle en direction de la Seine. Au poids d'une chaise-longue, la dernière de la saison, dans mes mains tout au long de trois rues brûlante. Aux arbres des parcs, fumés, attaqués par l'ortner, à l'automne, et le soleil rouillé, au goût de cacao. Au Nécessaire Pour Parfumer les Courants d'Air. A George Moore. Et à une fille noire et blanche.

Corinne Desarzens

Née à Sète en 1952. Vit dans le canton de Vaud. A publié de nombreux récits et romans, dont le de mrier en date, *Le Gris du Gabon*, a paru à Vevey, aux Editions de L'Aire, en 2009.



Paris

A Paris je pourrai écrire mieux. Encore une demi-heure, et le train sera à Paris et je pourrai écrire mieux. Ça serait quand même bizarre, si je ne pouvais pas écrire mieux à Paris. A Paris je pourrai écrire beaucoup mieux. A Paris tous ont depuis toujours beaucoup mieux écrit. Hemingway a beaucoup mieux écrit à Paris qu'avant quand il écrivait chez lui dans son Midwest. Dans ce café de la Place Saint-Michel à Paris, Hemingway pouvait écrire beaucoup mieux. Gertrud Stein déjà a prouvé à tout le monde qu'on peut écrire beaucoup mieux à Paris. A Paris il faut seulement respirer profondément, puis il est tout de suite clair qu'on peut écrire mieux à Paris. Hemingway a écrit chaque matin une histoire dans le café de la place Saint-Michel à Paris. Je vais aussi me chercher un café à Paris et écrire chaque jour mieux.

Là-bas je vais écrire une histoire qui sera meilleure que tout ce que j'ai jamais écrit.

A Paris tout le monde sans exception a mieux écrit. George Orwell a aussi mieux écrit à Paris. Günter Grass aussi a mieux écrit à Paris. Depuis qu'on a trouvé sous un lit dans un appartement dans une arrière-cour un manuscrit du *Tambour*, chacun sait que Günter Grass a pu très bien écrire à Paris. Monsieur Nizon aussi a mieux écrit à Paris. A Paris tout le monde peut écrire mieux. J'écrirai aussi beaucoup mieux à Paris. A Paris on écrit mieux. A Paris tout s'écrit mieux. Même Henry Miller a mieux écrit à Paris et Anaïs Nin n'a jamais aussi bien écrit qu'elle a écrit à Paris. En anglais particulièrement, tous ont pu écrire mieux à Paris. En chinois, le meilleur sans exception a été écrit à Paris. Et depuis que César Vallejo et Pablo Neruda ont écrit à Paris, on peut aussi mieux écrire en espagnol à Paris. Monsieur Vargas Llosa a écrit beaucoup mieux à Paris qu'au Pérou. Ce que Monsieur Vargas Llosa, alors qu'il travaillait le matin pour une station de radio, a écrit l'après-midi et le soir à Paris, Monsieur Vargas Llosa n'aurait nulle part pu l'écrire aussi bien qu'il l'a écrit à Paris. Monsieur Vargas Llosa n'a plus jamais écrit aussi bien qu'à Paris. Gabriel Garcia Marquez n'a pas



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

écrit *Cent ans de solitude* à Paris, mais il aurait encore beaucoup mieux écrit *Cent ans de solitude* à Paris. Et Joseph Roth! Et Walter Benjamin! Et Tucholsky! Et René! Et Robert! Et Sherwood Anderson! Et Faulkner! Faulkner ne s'est pas seulement laissé pousser la barbe à Paris! Faulkner aussi, à Paris et après Paris, a écrit encore mieux qu'avant Paris. Et le jeune Diggelmann qui allait sur les boulevards et qui disait ses textes dans un enregistreur à cassettes, n'a plus jamais écrit aussi bien que dans ce Paris où déjà ces Messieurs Sartre et Camus et toutes ces dames avec tous ces beaux noms ont mieux écrit. A Paris ils avaient seulement besoin d'aller dans les rues et tous pouvaient déjà écrire mieux. J'écrirai aussi beaucoup mieux à Paris. Après tout Beckett a écrit *En attendant Godot* à Paris. A Paris Beckett a mieux écrit même en français. Qu'Eugène Ionesco ait écrit à Paris beaucoup mieux qu'il avait écrit avant Paris, est incontestable. James Joyce à Paris jusqu'à sa mort a écrit toujours mieux. Et Rainer Maria Rilke, comme il a mieux écrit à Paris! Nul n'a écrit à Paris mieux que Rainer Maria Rilke. A peine Rainer Maria Rilke à Paris a-t-il un petit peu traîné au zoo qu'il a tout à coup écrit la panthère:

*Quelquefois seulement le rideau des pupilles
sans bruit se lève. Alors une image y pénètre, court à
travers le silence tendu des membres –
et dans le cœur s'interrompt d'être.*

C'est ce que Rainer Maria Rilke a écrit à Paris. Une chose pareille on ne peut l'écrire qu'à Paris! Je vais aussi beaucoup, beaucoup mieux écrire à Paris. A Paris tous sans exception ont pu écrire mieux.

*Traduit de l'allemand par Noëlle Revaz et Michael Stauffer
(Traduction de Rilke: Claude Vigée)*

Beat Sterchi

Né en 1949 à Berne. Vit à Berne. Auteur de romans, prose, théâtre, pièces radiophoniques, CDs, traductions. Dernière publication : *Ging Gang Gäng. Sprechtexte, Der gesunde Menschenversand*, Luzern 2010. En français: *La Vache*, roman, trad. Gilbert Musy, Zoë, Genève 1998.



Le livre d'Irina

(extrait)

Tôt un dimanche matin, Dunja, assise dans un petit café un peu sinistre du cinquième arrondissement à Paris, écrivait une (longue, longue, longue) lettre à son mari.

(...)

Hier, un peu avant quatre heures, alors que je sortais de la Bibliothèque Nationale pour rentrer à la maison, il a plu des cordes pendant un bon moment. Ce n'était pas vraiment rafraîchissant, la pluie était aussi chaude que l'air et elle faisait le même effet que la

sueur qui ruisselle nuit et jour sur la peau de chacun ici. Mais je l'ai savourée quand même et, trempée jusqu'aux os, je suis remontée tranquillement la rue de Rivoli, désertée, et j'ai fait un peu de lèche-vitrine (tu n'imagines pas combien de nouveaux magasins j'ai découvert depuis que je dois faire notre chemin toute seule!)

À un moment, je me suis retrouvée devant une boutique de lingerie avec de ravissants corsets en vitrine. Les vitres étaient un peu embuées et la boutique était tellement obscurcie par l'ombre des nuages que j'ai pensé qu'elle était fermée. Et ce n'est qu'après avoir collé sans gêne mon nez à la vitre pour voir les étalages, que j'ai remarqué la femme à l'intérieur qui se tenait devant le miroir, dans une robe blanche, longue jusqu'aux genoux, complètement trempée. Elle me tournait le dos, mais Ira, je voyais son attitude et ses mains alors qu'elle essayait d'arranger ses cheveux, ses gestes hésitants – et tout d'un coup c'était exactement comme si j'étais en train de m'observer moi-même. Comme si j'étais toi et que je me voyais de l'extérieur, à travers tes yeux...

Ah mon Dieu, c'était incroyable, comment pourrais-je te le décrire, pour que tu comprennes à quel point j'étais bouleversée? Je ne sais pas si la femme dans la boutique de lingerie me ressemblait d'une quelconque manière, mais ses mouvements, son corps, la manière qu'avait sa robe d'à moitié tomber, à moitié coller contre son corps, et puis ces cheveux, fins, mouillés, ces magnifiques cheveux, dont les pointes sur ses épaules ressemblaient à des petites pattes de moineau, toute cette vision m'était infiniment intime – non pas intime comme quelque chose de propre à soi, mais comme quelque chose de longtemps aimé, d'intimement désiré.

Ira, je l'ai regardée du même regard rempli d'absolue tendresse et de domination que tu peux avoir pour moi alors que je suis en train de me maquiller ou de me coiffer – et je la désirais comme tu me désires! J'avais incroyablement envie d'elle et, en même temps, j'avais l'impression d'être elle, et de ne pas du tout être si ardente, juste seule et lointaine et heureuse du retranchement dans cette petite boutique de lingerie, coquette et vaporeuse, au centre d'une ville grise, sentant la poussière et l'amiante, vidée de toute vie. Tout cela est fou, je sais, mais tu me comprendras. Oh, je t'en prie mon amour, dis que tu me comprends!

Et puis elle s'est tournée vers la fenêtre (c'est que je lui prenais la lumière) et elle m'a vue – tu peux t'imaginer bien sûr comme je me suis sentie surprise en flagrant délit. Elle, par contre, a continué à se déplacer très calmement, sans montrer la moindre frayeur ou le moindre étonnement, sans même sourciller.

Dès que j'ai vu son visage, le sentiment d'intimité s'est d'ailleurs envolé – non ce n'est pas vrai, l'intimité est juste devenue une autre (mais alors ne me demande pas laquelle!) Son visage n'est pas remarquablement beau, il est simplement ouvert, ouvert et sans secret, comme une tache de lumière sur le mur. Une surface sans caractéristique particulière, mais limpide et offert, et – non, pas vulnérable non plus, mais plutôt revendicateur, un visage sans nécessité à la prudence.

Mais surtout (mon Dieu, je suis encore toute troublée!) surtout son regard – ce regard clair et entier – son nez fin, les narines écarquillées, et ses cheveux mouillés, tombant raide, avaient quelque chose de si ouvertement sexuel – sur le moment je l'aurais giflée tellement je me suis sentie petite souris grise dans mon désir silencieux et soumis.

Oh Ira, c'était tellement inattendu de rencontrer dans cette ville éteinte un regard dans lequel on ne lit qu'un désir sans borne de volupté! C'était si beau que c'en était douloureux. Et ensuite? Elle a fait, je crois, un pas vers moi. Probablement pour me proposer de me mettre au sec, ou peut-être voulait-elle simplement me dire que la boutique était fermée. Ira, j'ai fui (c'est ça, moque-toi de moi), je suis partie en courant comme toujours, oh, comme je m'en veux! Et j'ai dû paraître si ridicule, justement parce que je me donnais tellement de peine pour rester digne. J'ai changé de trottoir du pas pressé d'un... d'un courtier en bourse et puis j'ai couru sous la pluie tout le long de la rue de Rivoli jusqu'à la station de métro, la nuque raide, la robe plaquée aux cuisses, il n'aurait plus manqué que je la déchire,



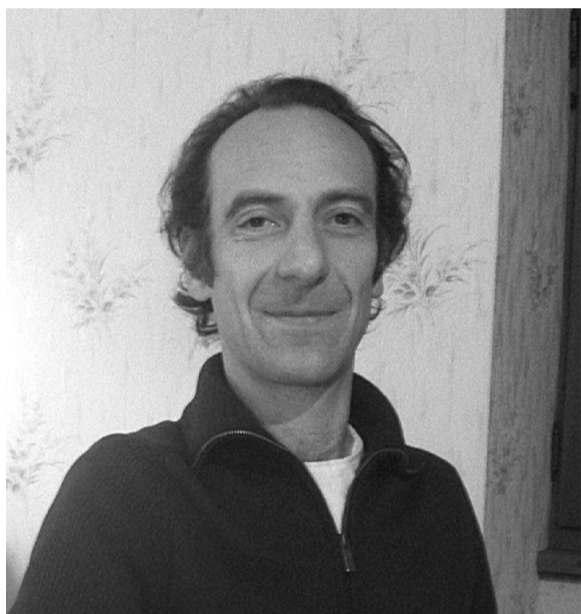
le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

avec mes pas de girafe. Et, pendant tout le chemin, mon attention était installée dans mon dos, entre mes omoplates, j'allais les oreilles tournées vers l'arrière: et je n'espérais rien plus ardemment que de l'entendre sortir dans la rue et m'appeler.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Tim Krohn

Né en 1965 à Wiedenbrück, Allemagne. Vit à Zurich. Auteur de romans, prose, théâtre, pièces radiophoniques, films, CDs. Dernière publication: *Ans Meer*, Roman, Verlag Galiani, Berlin 2009. En français: *La Caverne de Platon*, avec Lika Nüssli, OSL, Zurich 2009.



Alexandre Friederich

La bataille de Saint-Eustache

(extrait)

- Voilà, dit le père Oreste, en ouvrant la chambre.

Deux pièces. L'une sur la rue Montmartre, l'autre sur cour. Paris d'un côté, Saint-Eustache de l'autre. D'ailleurs tout allait par couple dans la paroisse. Une penderie mais deux tables, deux buffets, deux fauteuils. Encore humide de la nuit passée dans la forêt de Sénart mon pantalon collait à mes fesses, j'étais vanné. Depuis Montereau il faut cent kilomètres pour atteindre les Halles. Cependant il y avait plus pressé, l'estomac. Le père sorti, je dévorai trois sandwiches, puis la vie s'organisa. Le linge propre sur le buffet de droite, le sale sur l'autre. Les livres à lire, les livres lus. Et ainsi du reste, pour mesurer, compter les jours. Ensuite un long sommeil. Du café. Un stylo. La mise en route. Quand je n'écrivais pas, je faisais des élongations, je croquais des cacahouètes. Une poche d'un kilo répandue sur le buffet. Et de l'eau dans un verre à dents.

L'accès aux deux pièces du père Oreste se faisait par l'impasse Saint-Eustache. Au bout d'un escalier de pierre, le secrétariat paroissial, domaine du père, puis un escalier de chêne qui conduit aux chambres des pères, enfin, un escalier à vis – je le quittai à mi-marche, pour rejoindre ma chambre – il menait je ne sais où. De toute manière les prêtres étaient invisibles, ou presque. Ils couraient, ils étaient furtifs, occupés, heureux. Je les croisais dans les douches, je les croisais peu. La grosse bâtisse où nous logions ensemble n'était pas l'ancien presbytère. Les prêtres l'avaient cédé au camp d'en face, le camp des Halles, le camp des modernes. Au centre de ce quartier, Saint-Eustache était un havre. Assailli, noyé sous les colifichets, l'argot, la pommade, les disques, le presbytère, le vrai, le seul, celui des origines, bâtisse serrée entre la rue du Jour et l'impasse Saint-Eustache, était devenu l'aire d'activité des mannequins vivants et morts des boutiques Agnès B. Là, quelques vestiges, frontispices ou colonnettes, étaient mis en scène à côté d'une paire de culottes. A quelques mètres se dressait l'église. La raison de mon voyage, sorte de navire attaqué des poulpes. Charbonneuse, massive, préhistorique, l'église. Une église

menacée de nettoyage par une mairie de névrosés. Sous son portique, des dames distribuent le pain aux indigents, sur ses flancs les boutiques de la lingerie, de la mode, de la fourrure. C'était ça la bataille des siècles aux Halles. L'odeur de l'argent qui plane sur le tombeau de Saint-Eustache. Au père Oreste, j'avais demandé de m'offrir un hospice pour écrire sur cette catastrophe et comme j'étais perdu, j'étais heureux de pouvoir écrire ici, dans les étages, d'être reçu ici, de prendre mon poste de vigie entre deux fauteuils, deux buffets, de disposer d'une réserve de cacahouètes.

Si j'avais pris mon départ dans l'axe de la Suisse, en gare de Montereau, si j'avais marché tout droit sur cent kilomètres jusqu'au premier arrondissement pour m'arrêter ici, à la porte de Saint-Eustache, c'était pour voir où commençait Paris, où étaient les champs de bataille, ce qu'ils étaient. Installé au quatrième étage de la paroisse par les pères oratoriens, je surveillais la bataille, sa température, son destin. Et quand j'en avais assez, je circulais. Je circulais comme un dingue. J'allais partout, j'y allais plusieurs fois, jour et nuit, pénétrant les chapelles, les boutiques, les cafés, plongeant sous le jardin des Halles. Entre la paroisse et la série des vitrines Agnès B. par exemple, il était une porte étroite, la porte Nord-Ouest. Elle vous amenait dans l'église. Vous piquiez une tête dans le chœur après avoir soulevé deux gros morceaux de taffetas. Auparavant il fallait traverser l'impasse et sa population: corbeaux vomissant, fêtards, soupes vertes tombées du ciel, dames d'œuvre, punks sous pression et Fred, collé à l'impasse comme un étron, Fred le clochard de l'Impasse. Quand j'en avais fini avec la chapelle des bouchers, je m'arrêtais chez Fred, je fumais avec Fred, puis je remontais au pas de course jusqu'à mon quatrième étage pour voir les pigeons chier sur les pinacles. Pauvres bêtes! Les éclats de voix montaient des rues comme une friture de pop-corn et quand elles levaient la patte et tournaient l'œil, c'était pour roucouler et chier dans les airs.

A la fin de la journée, le soleil tombait derrière la coupole de la bourse. Alors jupes, pochettes et bracelets vendus aux vitrines disparaissaient sous des rideaux de fer, l'impasse Saint-Eustache retrouvait son aspect de piano déglingué et Fred remuait, les chats s'extirpaient des gouttières, les prêtres ouvraient leurs bibles. C'était l'heure où Saint Néri, notre patron à tous, descendait autrefois aux catacombes pour parler à Dieu. Moi, je dévalais l'escalier, j'aboutissais dans l'impasse, j'entrais dans Paris. Ne sachant ce que je pouvais faire, ni ce que nous allions devenir, tous, je me morfondais. Les pieds meurtris, le sourire allongé, je marchais devant moi, je traversais les rues molles pour la dixième ou vingtième fois de la journée, je les traversais en somnambule, ne sachant que penser de la bataille, ni comment la raconter, ne sachant si j'allais remonter dans ma chambre prendre une note ou descendre plus loin dans Paris pour prendre l'air. Oui, ainsi allait la vie, et ainsi les personnages du drame. Ou alors j'allais à la station du RER Château de Vincennes, je campais dans l'air puant, puis je grimpais sur l'esplanade aux pavillons verts où dort une colonie de déchus. Ou alors j'écoutais les nègres tombés des arbres généalogiques de Oualata et Bamako, qui hurlent, qui appellent leur mère. Comme la ville est en phase de les digérer, ils la maudissent. «Je t'aurai mère de mes deux!» Et les accidentés de l'aube, du soir, de l'après-midi. Et les touristes qui photographient les fadas, les fadas qui disent bonjour, et donner moi une pièce au bord du grand puits de l'humanité.

Quand une scène s'achevait, je restais un peu, je respirais, j'observais les pigeons aux tuiles des contreforts. Déjà il me fallait remonter, quitter la bataille, jouer le code de la porte, emprunter l'escalier de pierre et l'escalier de bois, rentrer dans mes deux pièces, m'asseoir à table, écrire un peu, écrire pour participer à la bataille tandis qu'au sol, quatre étages plus bas, à la faveur de la nuit, éclataient d'autres scènes moins innocentes.

Les jours suivants, enfin remis de la marche des cent kilomètres à travers la banlieue, je me sentis prêt à descendre pour ne plus remonter, mais d'abord je mis au point une expérience. Juste avant de quitter la paroisse, de m'immerger, j'allais faire ceci. Contrôler les passants par la force de la volonté. Du moins essayer. La volonté dans le regard. Le regard sur le passant, sur sa tête, sur son

âme. N'importe quel passant, au hasard. Celui qui passe. Le passant des Halles. Regarder avec puissance dans la rue Montmartre ce gars, cette fille ou ce couple. D'un regard plein, qui brûle et fait déraiper le réel aux limites de Saint-Denis, du forum et de Saint-Eustache. S'il y avait de l'énergie, il fallait qu'elle soit quelque part, n'est-ce pas? Alors dans le regard. Posté sur la hauteur, les yeux pleins, le cerveau calé, je vissais mon regard dans un homme ou une femme. Voici comment cela se passait. Je le fixais au coin de la chapelle Saint-Agnès comme une ventouse fixe la tête d'un nouveau-né. Il ne s'arrêtait pas tout de suite de marcher, il approchait. Et moi je le fixais du haut de ma fenêtre. Je le fixais avec une volonté accrue. Pour le happer. Changer sa trajectoire.

Les pompes et l'engloutissement des cacahouètes avaient leur part dans l'épreuve. Tu regardes avec force tel gars, telle fille, cet autre gars et hop! une poignée de cacahouètes, puis dix pompes, on souffle, on se recoiffe, on boit une gorgée d'eau, on est paré, au suivant! Les coudes en appui sur le bord de fenêtre, je multipliais les essais. La distance la plus courte, c'était le moment où le passant se profilait devant la vitrine du modiste Jack Henry.

Apparut alors le père Oreste. C'était lui, cet homme fin aux bras secs. Son port de tête avec quelque chose d'inactuel, d'opiniâtre. Le père semblait nier l'effondrement. Tout vacillait, lui gardait l'équilibre. Pour ne pas se perdre, il marchait vite. A l'observer dans la rue je comprenais mieux cette façon qu'ils avaient tous de courir à travers la paroisse, de s'en aller, cela pour ne pas tomber dans la fosse. Le père Oreste aussi. A petits pas. Dans la foule. Contre la foule. Pour ne pas tomber. A le voir ainsi, j'eus honte de garder entre moi et le monde une distance. Honte de mes yeux, de mon regard, de ce qui s'y produisait. Honte de mes cacahouètes. Ce n'était pas ainsi qu'il fallait porter le fer – non. Le monde entier et tout Paris convergeaient dans le trou des Halles. Les forêts, les cités, les canaux, les corps convergeaient par les souterrains et par les voies sur l'esplanade des Halles, et il n'y avait guère que Saint-Eustache pour pointer le vide. Il était temps d'y aller, de demander à Fred de m'emmener voir Paris.

Alexandre Friederich

Né en 1965 à Lausanne. Vit dans la région genevoise. Auteur de récits de « philosophie-fiction »; le dernier en date, *Histoire de ma montre Casio*, a paru à Lausanne, aux Editions Art & Fiction, en 2008, avec des illustrations de Pascale Favre.



Arno Camenisch

L'eau bout

au bord de la route
il y a un renard mort
je pense à lui
quand nous traversons le tunnel
et je l'oublie
quand nous sortons du tunnel
pour descendre la route du col

la nuit devrait tomber
le jour résiste encore
pendant la nuit le renard revient
alors que je suis derrière la voiture et pisse
il m'observe

je plante
mon crayon
dans ses cheveux

On s'offre
du bon vin pas assez
pour plus d'un verre
elle boit vite je
regarde son cou
le serveur apporte l'addition
qu'on ne lui a pas demandée
après le premier plat on quitte le bistro
et le boulanger du village sourit en nous
tendant le pain par-dessus le comptoir
il sait la faim de son côté
sur la place de l'église dans
le camping-car nous tombons
l'un sur l'autre

Le chien policier louche
je ne sais pas s'il
me regarde moi ou elle
le policier le retient par
la laisse il a trop
de dents dans la bouche
la clé est dans la serrure et
je grimpe sur les sièges
je souris et elle salue
lorsque nous démarrons ils l'auront
remarqué nous n'avons
pas de plaque

Allein
est isolé
à flanc de coteau

le bouchon du réservoir
a disparu je l'ai
oublié je bouche
le trou avec des chaussettes elle
me prend en photo
et l'appareil crache
l'image SX-70 est écrit
sur le cache de l'appareil
sur le mur elle roule
des cigarettes elle peut le faire
d'une main j'admire
l'herbe gratte la gorge et a un goût
douceâtre la photo est sur le siège du passager
à côté du carnet
dans lequel j'ai noté
sous la photo
du renard mort
que la cuvette des toilettes
est plus haute ici
qu'à la maison



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

des pieds
je heurte les portes arrières
de la voiture les vitres
descendent elle est garée
dans la pente j'ai faim
alors que nous sommes couchés nus
l'un à côté de l'autre on voit
à travers le toit le feuillage à nouveau
calme des tableaux de Monet pourraient
apaiser la faim elle me
tend la bouteille de vin je veux
aller au Musée du Luxembourg
est-ce que le frein à main
est bien tiré je n'y pense
plus du tout

des lotissements recouvrent
le littoral
la route se faufile
entre les collines à travers les rochers
au bord de la route toutes serrées
sont garées les voitures et les vespas
sans chaise longue
pas de bord de mer l'eau
sent le pétrole des heures
plus tard nous savons on ne trouvera
nulle retraite
sans s'étourdir

elle repousse ses couverts
je finis de manger le serveur
pose une soucoupe avec un
reçu et de la monnaie sur notre table
on peut se tromper ça arrive
elle fait un signe je laisse
un peu de pourboire
ce ne serait pas notre genre
dans les étroites ruelles
on a tôt fait
de disparaître

la nuit avant *Finale*
sur le parking
de la grande rue
je rêve
que je suis à Berne
coincé
dans les rails du tram

elle a des boucles d'oreille
il me faut un instant
avant de reconstituer
la mosaïque de sa tête
je la prie de m'avertir
ses cheveux d'argent
ça me déconcentre

quand tu marches
disait l'oncle tu as
seulement un pied
sur terre

on a passé la frontière

je regarde par-delà les coteaux secs et
repense aux serpents du livre de français
et à Pierre qui s'est fait mordre ou bien était-ce
Christine du coin de l'œil je la regarde
qui porte la main à ses lunettes de soleil
dans le rétroviseur mon bras pend par la fenêtre
elle s'est fait mordre par la maman des serpents
alors qu'avec des ciseaux elle coupait
les petits en deux

sur la chaussée
il y a un pneu le soleil du soir
m'éblouit je l'évite
elle regarde en arrière et
moi dans le rétroviseur
dans le bord du miroir je vois
son crâne est-ce qu'on
arrive bientôt je ne sais pas
peut-être qu'on arrive

derrière la station d'essence
sous l'avant-toit
le butagaz est posé sur le sol
tout autour des Rigatoni éparpillés
ils crissent sous les chaussures
l'eau dans la casserole bout déborde
derrière la voiture il y a une clôture derrière
la clôture dans l'herbe il y a une chaussure
sous la chaussure il y a un os

le matelas est
dans le champ le renard
rôde autour du matelas
je ne le vois pas ça doit être
un affamé elle désigne quelque chose
dans le noir et je jette
la chaise le fermier arrive
avec sa carabine et fait la loi
c'est son champ
je n'en doute pas
dans la voiture on n'a
pas les pieds sur terre
lorsqu'on débarque
la première expérience
est celle
du silence

tu oublies
qu'on t'oubliera
je n'ai pas besoin d'en savoir plus
je suis allé à la fenêtre et j'ai regardé
dehors il y avait un blanc
j'étais ivre juste assez
pour être insouciant
alors je me suis assis
et j'ai écrit

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Arno Camenisch

Né en 1978 à Tavanasa, Suisse. Vit à Bienne, Suisse. Auteur de prose, pièces radiophoniques, CDs, traductions. Dernière publication : *Sez Ner. Romanisch und Deutsch*, Urs Engeler, Basel, Weil a. Rhein 2009. En français : *Sez Ner*, trad. Camille Luscher, Ed. d'en bas, Lausanne 2010.



Isolde Schaad

Eve et Jean Paul

J'avais prévu depuis longtemps un séjour linguistique à Paris. En effet, la capitale de l'amour fait partie de l'équipement érotique de toute femme. L'Eve première devait déjà savoir ce que signifie l'adjectif «français» dans les petites annonces et je dévorais les pages du «Monde» qui leur étaient consacrées. Il s'appelait Jean Paul. Il était la référence absolue pour le français. Et moi? J'étais téméraire, par naïveté. Jean Paul était pris à la gorge par le délai imposé par son éditeur. Il devait achever son grand œuvre sur Flaubert avant que l'image qu'il laisserait à la postérité soit trop ternie, murmurait-on du côté du lectorat. La petite annonce disait: «Philosophe cherche aide éloquente, au style sûr, capable d'écrire sous dictée et intéressée par le destin de Madame Bovary en version originale». Un appât, je l'appris bientôt. Car de 9h à 14h, le chef d'œuvre de Jean Paul traitait de l'être et du néant, la fin restant ouverte, avec toutes sortes de contraintes entre deux.

Tout d'abord, je crus qu'il voulait simplement prendre quelque repos avec moi dans l'intimité, pour échapper au poids que représente une Simone de Beauvoir, aussi bien debout que couchée. Le génie et la petite main: et voilà que moi, Eve, qui aurais pourtant dû être la première à défendre les femmes, de femme à femme, je m'embarquais dans ces tourments de la complexité? La vie est plus forte, pensé-je après coup. En plus il était gai, ce qui est très rare chez les grands esprits. Il se servait des mains et de la langue jusque dans les replis les plus reculés du corps. Oui, c'était un homme sensuel, consciencieux, et aussi précis au lit qu'à sa table de travail.

Lorsque je le rencontrai pour la première fois, je vis un vieil homme haut comme trois pommes se lever de sa table et me lancer un regard à la fois étonné et anxieux. Simone m'accueillit à l'entrée de l'appartement et me conduisit dans son bureau.

-Maître, puis-je vous présenter le bon génie qui vous accompagnera dès demain? C'est Mademoiselle Eve, de la Suisse allemande, et nous avons beaucoup d'espoir car il semble qu'elle lit Flaubert en français.

-Quel malheur pour vous, plaisanta-t-il en me secouant mollement la main tout en m'auscultant de son œil de hibou derrière d'épaisses lunettes. Ses pupilles me dévoraient avidement et je sentis tout à coup qu'une tache, pourtant inexistante, maculait mon pull-over.

Il bredouillait les phrases que je devais prendre sous dictée, apparemment indifférent au style. Le style, précisément! Il dictait de manière si indistincte que je devais constamment lui demander de répéter. Lui, en revanche, faisait preuve d'une grande patience tandis que j'écrivais et, chaque fois que l'heure sonnait, il me demandait si j'avais faim ou si Madame Eustache devait nous préparer un thé. Lui-même semblait se nourrir des Gauloises bleues qu'il gardait au coin des lèvres une fois éteintes. Sur son bureau, une boîte à biscuits cabossée, dont il tirait probablement de quoi se nourrir lorsqu'il était seul, et j'imaginai comment il portait laborieusement des sablés à sa bouche sans quitter son texte des yeux. Un jour, j'ouvris la boîte et y trouvai un cocon de mites accroché aux miettes restantes. Le sujet

était donc clos pour moi et je fus très contente lorsqu'il m'invita un jour à manger au restaurant. Mes ressources m'auraient au plus permis un sandwich à l'emporter ou le Wimpy londonien, entre-temps arrivé à Paris. Mon employeur était connu pour laisser ses factures aux autres et il arrivait qu'un voisin de table, ébloui d'avoir été habilement entraîné dans une conversation, finisse par payer notre repas, fromage et dessert inclus.

Lorsque son opus magnum parut, après sa mort, une faute d'impression fit apparaître l'auteur sous le nom de Jean Paul Zartre. Sur quoi, les gardiens de la réforme de l'orthographe proposèrent Chartre, qu'ils trouvaient plus adapté. Quant à moi, comme les bibliothécaires, je préférerais le Zartre intime à l'énorme cathédrale à laquelle allait la faveur des spécialistes masculins. Une querelle éclata entre les Zartriens et les Chartriens. Elle dura deux ans, finit à la Cour européenne des droits de l'homme et m'amusa. Jean Paul, pensais-je, doit jubiler, où qu'il soit, cet athée.

Traduit de l'allemand par Diane Gilliard

Isolde Schaad

Née en 1944 à Schaffhausen, Suisse. Vit à Zurich. Auteure de romans, prose, essais, théâtre, films. Dernière publication : *Robinson und Julia*, Roman, Limmat, Zurich 2010. En français: *Nous, là-bas: rapports humains et comportements tribaux des Suisses dans l'Est africain: une lecture*, trad. Anne Cuneo, Editions d'en bas, Genève 1988.



Noëlle Revaz

Paris by night

Je rêve souvent de Paris: ma sœur va à Paris, elle voit là-bas mon violon sur un étal, le violon que j'avais perdu. Il manque encore les deux cordes... Ma montre aussi est aperçue. Je pars moi-même pour Paris, le train a deux heures et demie de retard, je donne une consultation de droit à une femme d'âge mûr, au sujet d'une grosse somme d'argent à hériter. Nous sommes au Petit Palais, dans un appartement rouge et brun, plein de portes, qui a été beau autrefois, mais qui transpire le laisser-aller. Un comptable m'indique sur un ton grinçant qu'il doit verser cette grosse somme de sa poche. Sa fortune personnelle va y passer. Je proteste auprès du comptable, qui se répand en salamalecs et m'assure que tout va changer. Il faut ensuite que je traverse la ville avec mes enfants. Je crains m'être trompée de ville, je ne reconnais rien. Je bois un café sur une terrasse, le patron m'avertit que l'addition se montera à 26 euros, mais si je m'assieds sur une fesse ça me coûtera la moitié. La Tour Eiffel est renversée, un artiste l'a retournée sur la pointe et les habitants disent que c'est beau. Je traverse des quartiers inconnus, tout est en pierre, le sol, les murs, les églises qui bordent les maisons, la même pierre grise qui doit dater au moins de l'époque romane, ou plus ancien. Tout semble un peu dépassé. Autour des places, au bord du fleuve,

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

une forêt de façades roses décrépite, romanes, aux rosaces peintes presque effacées, s'élèvent dans des terrains vagues. C'est glaçant et merveilleux en même temps. En se retournant, on voit pointer le sommet de la façade de Notre Dame: usée aussi, et sans vitraux, un reste rongé par le temps. Un sdf me dit qu'il faut regarder d'un seul oeil, et alors tout est différent. Je suis ensuite au bord de la Seine, l'eau y est absolument claire et légère, éblouissante, des baigneurs insouciant s'ébattent sans faire attention aux touristes.

Noëlle Revaz

Née en Valais en 1968. Vit dans le canton de Vaud. Auteure notamment de deux romans, dont le dernier en date, *Efina*, a paru à Paris, chez Gallimard, en 2009.



Urs Faes

Paris. Déclaration d'amour

pour Peter H.

Gare de l'Est. Le voilà de retour. Les passagers se bousculent hors du train, se pressent vers la sortie, s'engouffrent plus loin. Au pas, des pas, pas à pas, sur les talons. Les uns à côté des autres. Les uns sur les autres. Chaussures. Traînées, heurtées, claquées –

Le voilà de retour, après presque trente ans. Un léger effroi le saisit lorsqu'il se surprend à chercher un manteau vert dans la foule, un visage pâle, des cheveux raides, clairs, tombant sur les épaules.

André lui a recommandé pour son séjour un petit hôtel situé rue de la Sorbonne. Le métro cliquette par-dessus la Seine, tanguer légèrement. Sa main s'agrippe à la barre. Comme par enchantement, la barre attire son regard, son vide éclatant le magnétise. Et soudain l'image réapparaît. La main d'Yvette, agrippant la barre juste à côté, juste en dessous de la sienne. Un jour, il avait étendu les doigts vers sa main et remarqué à cet instant que la bague à son doigt manquait. On change à Chaussée d'Antin-Lafayette, avait-elle dit sans le regarder, on va jusqu'à Saint-Lazare et puis on remonte la rue de Rome à pied jusqu'à l'Hospice de la Jeunesse Dorée, où tu loges, dans la chambre juste en dessous de la mienne. Il avait hoché la tête, les yeux fixés sur sa main, sans un mot.

J'ai encore quelque chose à te dire.

Elle était entrée peu après le petit-déjeuner, un sac de toile à la main.

De la lessive, je vais à la laverie, tu peux m'accompagner, on pourra parler, juste là en face, rue des Dames, c'est là que sont les laveries.

Parler à la laverie ?

Pourquoi pas? Allez, viens.

Rome express – laverie publique: au milieu, un banc en bois sur lequel étaient assises des femmes attendant leurs lessives, des asiatiques, des noires, et tout autour, le gargouillement et le clapotis des machines, de la vapeur humide. Yvette avait poussé en silence le linge dans le tambour de la machine, des maillots de corps, des chaussettes, des chemises, des sous-vêtements de femme, des sous-vêtements d'homme.

J'ai tout rassemblé, avait-elle dit nonchalamment.

Il avait hoché la tête.

Tu as de la monnaie?

Elle avait dû répéter sa question une deuxième fois avant qu'il cherche de la monnaie et lui compte les pièces dans la main.

Mais qu'est-ce que tu as ?

Elle avait jeté les pièces dans l'automate, il avait regardé l'eau gicler contre la vitre, le linge tanguer dans le tambour.

Et pourquoi ne devrait-elle pas lui laver ses affaires ?

Ses yeux étaient restés accrochés au verre, sur lequel les bulles de mousses tourbillonnaient, leurs lessives, à elle, à lui.

Enfin il n'avait plus tenu, c'est tout juste s'il avait attrapé son sac. Il s'était retourné sans un mot et s'était précipité dehors. Il avait fui chez André, 88 rue de Sèvres, l'immeuble à côté de la brasserie, c'était là qu'il vivait, dans une chambre de bonne sous les toits. André l'avait alors mené à travers les rues, au Canal Saint-Martin et au parc des Buttes-Chaumont. Pour que tu oublies et que tu puisses rouvrir les yeux sur ce qui est, sur ce qui vit: une ville, une déclaration d'amour. Paris.

Et maintenant, après toutes ces années, était-il vraiment venu à Paris pour répondre à l'invitation d'André? Ou étaient-ce aussi le souvenir des débats d'autrefois, les luttes dans la rue, les belles paroles sur l'imagination et l'amour libre qui l'avaient attiré dans cette ville? Yvette pensait-elle alors à cela? Ou n'avait-ce été qu'une petite vengeance bien innocente? Et, malgré toutes ces années, n'était-ce pas plutôt elle, Yvette, la véritable raison de son voyage? André lui avait raconté au téléphone qu'il l'avait récemment rencontrée par hasard.

Elle est de nouveau à Paris. Elle est de retour.

Dans le bus, en cette fin d'après-midi, les gens se tiennent debout, serrés les uns contre les autres, beaucoup ont des sacs pleins de courses, des bouquets de fleurs, des cartons de pâtisseries, il y en a un qui porte un cactus devant lui. À chaque arrêt de nouveaux passagers se pressent à l'intérieur, bousculades, piétinements incessants. Et pourtant tout le monde reste singulièrement détendu. Il lit le nom de chaque arrêt sur le petit écran.

Porte de Vincennes: revoilà les grands immeubles, comme en préfabriqué, pense-t-il et trouve le panneau: Saint-Mandé. Une large rue, des bistrot, une boulangerie, l'église, il se lève précipitamment, appuie sur le bouton, l'arrêt est là: Saint-Mandé église. Il longe la rue principale, prend la première bifurcation. Quelques pas plus loin il tombe sur un petit parc, des acacias, des platanes, immenses et centenaires, au milieu du béton, des toilettes publiques. Un violent coup de vent gonfle sa veste, des feuilles virevoltent, feuilles de platanes. Il s'oblige à continuer, tourne dans la rue Alphand, quel nom, pense-t-il encore, il aperçoit la maison au coin, le numéro 36: une petite maison, coincée entre deux gros immeubles, entourée de verdure, enveloppée, ensevelie sous la verdure.

C'est là qu'elle habite.

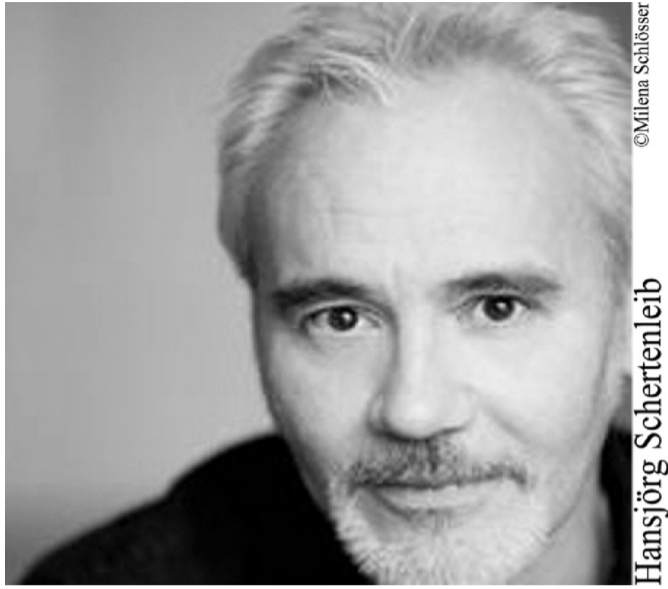
Est-ce qu'il a vraiment appuyé sur le bouton à côté du nom? Le bruit de la sonnette le fait sursauter. Tout comme celui qui le suit, des pas qui descendent les escaliers. La clé qui tourne dans la serrure. Le visage pâle, les cheveux raides, plus clairs encore. L'étonnement, le regard incrédule.

J'ai encore quelque chose à te dire.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Urs Faes

Né en 1947 à Aarau, Suisse. Vit à Zurich. Auteur de romans, prose, théâtre, pièces radiophoniques. Dernière publication: *Liebesarchiv*, Roman, Suhrkamp, Frankfurt a. M. 2007. En français: *Jusqu'au bout du souvenir*, trad. Nathalie Varda, Paris, Intertextes éditeur 1989.



Paris, Paris

Elles étaient partout, je n'osais pas en croire mes yeux. Et c'est à peine si j'osais regarder. Toutes ces femmes qui s'offraient. Et tous ces hommes à la recherche. Je n'étais pas le seul à avoir été attiré ici, à quoi m'étais-je donc attendu, et je n'étais pas non plus le seul à être effrayé. Le cortège des hommes était long, et il était patient, malgré toute la fougue qui l'animait et le maintenait en mouvement. C'est la lumière du soleil qui était gênante, elle était trop claire, elle éclairait trop bien les rues à travers lesquelles nous allions, d'une lumière forte, comme pour le tournage d'un film. Les ombres des pigeons glissaient sur les murs des maisons, frôlaient nos têtes, leurs cris semblaient chargés de reproches; est-ce que les seuls à se courber alors instinctivement étaient ceux qui avaient honte? J'avais l'impression d'être à l'église, pas seulement parce qu'on était dimanche, mais aussi à cause du silence recueilli et de la concentration sérieuse qui masquait le désir et la lubricité sur le visage des hommes. En attendant, nous étions tous ici pour baiser. Le mot déjà faisait perler de grosses gouttes de peur sur mon front. Un chien déposait une crotte sur le trottoir, un groupe d'hommes, discutant à voix haute les qualités et les défauts des femmes devant lesquelles ils passaient, a chassé l'animal. Je n'aurais pas choisi une autre prostituée si Boyroth n'avait pas été là, mais j'aurais erré longtemps encore dans les rues et les ruelles, incapable de me décider, parce que ça aurait signifié que j'osais franchir le pas. «Celle-là, là, a affirmé Boyroth, c'est la bonne. Assez âgée pour montrer à un débutant comme toi comment ça marche sans trop t'effrayer non plus, et avec un corps jeune encore». Claudette, je savais déjà qu'elle ne s'appelait pas vraiment comme ça, avait entre trente et quarante ans et ne ressemblait en rien aux filles que je connaissais. Dans l'escalier, ses fesses devant moi, moulées dans sa mini-robe, ces deux hémisphères qui bougeaient comme si elles broyaient quelque chose en leur milieu, patiemment et impitoyablement, et ses jambes, dans des bas noirs qui ne dissimulaient pas complètement les petites varices sur ses cuisses et les veines bleutées dans le creux de ses genoux, dans cet escalier qui ne semblait jamais vouloir finir, j'aurais presque fait demi-tour. Mais j'ai continué, marche après marche, je l'ai suivie tout en haut, jusque dans sa petite chambre sous les toits.

Dix minutes plus tard, j'étais des leurs.

Du côté des milliers de millions d'hommes qui ont couché avec une femme et qui, dans leur voracité, se réjouissent déjà de la prochaine fois. Est-ce que ça avait été bien? Je ne me suis même pas posé la question. Boyroth m'attendait dans la rue. Il ne voulait rien savoir, il me laissait tranquille, ce qui ne l'a pas empêché de partager ma joie.

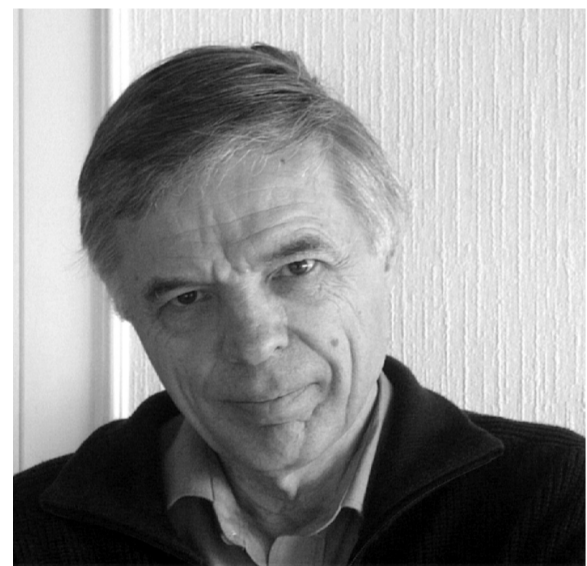
Nous sommes rentrés en Suisse par le train, j'ai savouré chaque minute du long voyage, humant sans arrêt sur mes doigts l'odeur de Claudette qui réveillait des images. Je planais, une grimace instruite accrochée sur mon visage défait, et puis il a fallu que ça sorte, absolument, que je raconte comment ça avait été. J'ai décrit le moindre détail à Boyroth, qui m'écoutait en souriant, comme un père écoute son fils. J'ai décrit la petite chambre qui sentait tellement fort le parfum doux et creux que j'avais craint de me sentir mal, j'ai décrit la lampe avec l'ampoule rouge et le fauteuil sur lequel j'avais posé mes vêtements, soigneusement pliés, comme si

l'ordre allait m'aider à surmonter ce qui m'attendait. Évidemment, j'ai aussi raconté à Boyroth les baisers mouillés de Claudette, des baisers avec la langue, qui m'avaient étonné, effrayé même, est-ce que tout le monde n'avait pas toujours prétendu que les prostituées n'embrassaient jamais leurs clients, et elle qui ne pouvait plus arrêter de m'embrasser. J'ai décrit ses tétons, qui dans ma bouche étaient devenus des noyaux de cerise, les grandes aréoles autour de ses mamelons. Et encore les traces sur son ventre mou, qui faisaient penser que quelqu'un lui était tombé dessus, toutes griffes dehors. Et en les décrivant à Boyroth, je revivais chaque instant de ces dix minutes. Ses aisselles rasées, qui sentaient bon le laurier rose, ses talons épais, le goût de son rouge à lèvres, ses poils de pubis roux, rêches, son vagin qui était resté longtemps sec et fermé, mais qui au bout d'un moment s'était ouvert sous mes lèvres impatientes, s'était ouvert et était devenu large et souple et si chaud, si mouillé que j'avais eu peur, ses cuisses qui entre elles m'avaient capturé, puis à nouveau relâché, les bas de nylon noirs, frais sur la peau, le crissement de ses cheveux crépés, les petites veines sur ses sous-de-pied, ses ongles pointus, son cul avec l'empreinte de mes doigts qui tout de suite s'estompait, ses rotules, qui entraient comme des fruits dans ma bouche, ses gémissements, comme si je lui faisais du mal, mais un mal qu'elle savourait, son visage, ses rides et ses yeux bons, ils étaient bons, il n'y a pas d'autre mot pour les décrire, et enfin son sourire lorsque j'ai joui et que j'ai crié si fort, comme pour avertir la moitié de la terre que j'étais venu, que j'étais enfin, finalement, arrivé.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Hansjörg Schertenleib

Né en 1957 à Zurich. Vit à County Donegal, Irlande. Auteur de romans, prose, théâtre, pièces radiophoniques, traductions. Dernière publication: *Das Regenorchester*, Roman, Aufbau, Berlin 2008. En français: *Les sans-noms*, roman, trad. Marie-Claude Auger, J. Chambon, Nîmes 2003.



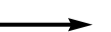
Etienne Barilier

Anciennement, rue Gilles-le-Coq

Une légende, entre toutes, m'a fasciné dans mon enfance: la ville d'Ys est engloutie, mais tous les cent ans elle surgit à nos yeux. Ses habitants nous sourient en silence, il faut trouver les mots qui les garderont parmi nous, les maintiendront dans notre monde. Mais nul, jamais, ne trouve les mots. Ys est belle et nous ne pouvons que la regarder, le temps de sa présence. La regarder émerveillés, avides et navrés. Car nous avons besoin d'elle, tandis que dans les profondeurs de la mer poétique, elle peut vivre sans nous. C'est ainsi qu'il en va de tout lieu de beauté: il apparaît, il s'engloutit, mais c'est nous qui mourrons de le perdre.

Cela est si vrai de Paris que même les Parisiens l'éprouvent.

Je me souviens de ce chauffeur de taxi qui me décrivait sa ville avec un émerveillement étonné, comme s'il la découvrait avec son client, et risquait de la perdre à tout instant. Et l'amour vrai, peut-il rien être



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

d'autre que le sentiment de la perte irrémédiable? Tôt ou tard la personne aimée va s'engloutir, mais c'est nous qui serons perdus, qui le sommes déjà. C'est ainsi que j'aime Paris. Peut-être plus que les Parisiens ne l'aiment, car mon chauffeur de taxi n'était-il pas une exception? La plupart des natifs de la ville ne vivent-ils pas dans l'illusion qu'elle leur appartient, qu'ils ne la perdront jamais? Dans l'illusion plus trompeuse encore qu'ils l'ont atteinte, qu'ils la possèdent, qu'ils en détiennent les secrets?

À l'occasion de colloques, de conférences ou d'émissions radio, il m'est arrivé d'être accueilli dans quelques-uns de ces lieux parisiens que leur seul nom, pour l'étranger, nimbe d'ineffable gloire: la salle Louis Liard à la Sorbonne, où Raymond Aron soutint sa thèse; tel local, prosaïque et sacré, de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, boulevard Raspail; ou de l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm et rue de Sèvres; la Cité de la Musique, l'Auditorium du Louvre. Mais cela ne veut pas dire un seul instant que ces lieux, désormais, soient arraisonnés dans mon espace et mon temps profanes. Au contraire: à chaque fois, j'ai habité mon rêve intact. Le vrai désir, selon le mot du poète, est demeuré désir. C'est seulement pour l'œil distrait que Paris semble contenu dans les trois dimensions, soumis à la quatrième. Malgré ses coordonnées réelles, nul visiteur sérieux ne doute que cette ville n'existe que dans les ordonnances de l'imaginaire, où tout espace est intérieur, où les avenues sont des pensées – et les jardins, la mémoire précieuse, enfantine, éperdue, de ce qu'on croyait ne pas avoir vécu.

Quant à l'Opéra Garnier! Les hasards de la vie et ma passion de la musique m'ont fait rencontrer l'homme qui, un temps, posséda toutes les clés du temple. De ses souterrains hantés de treuils maléfiques, de son lac invisible où croisent les cygnes blancs et noirs, jusqu'à son toit où les abeilles rapportent les pollens de tous les cimetières glorieux, en passant par son arrière-scène, foyer d'or où brûle l'histoire de la danse (de la Carmago à la Taglioni, à Carlotta Grisi, tant aimée de Théophile Gautier), ses cintres où le vertige nous ploie, ses couloirs et vestiaires où traînent écharpes d'Iris et souliers de vair, crissants et cristallins, tout s'est offert, et j'étais, moi, l'abeille qui visite la rose, l'abeille ivre de nectar, prête à en nourrir les rayons du souvenir. Je l'ai fait. L'Opéra Garnier est devenu personnage d'un de mes romans.

Est-ce à dire pour autant que ce lieu soit ma possession; que j'aie trouvé les mots qui le maintiennent à la surface, et l'empêchent de me quitter pour l'autre vie? Mais non, pas même lui, surtout pas lui. Transi de sa réalité, j'ai ajouté le rêve au rêve, dessiné mon fantôme de l'Opéra. Mais la réalité n'y perd pas, telle est ma conviction: par les fantômes, le réel accède à sa finesse ultime.

À force de visites et de séjours en appartement, Paris est devenu ma seconde ville – ou plutôt ma seule ville, car autrement, j'habite un lac, et ne m'en trouve pas mal du tout: les salons et les rues de Paris peuvent vivre à l'aise dans ses profondeurs; tous les cent ans ils montent à la surface et je puis les nommer. Dans telles de ces rues, je connais le marchand de journaux, le boulanger, le Proxy du coin. Et je sais qu'à l'église Saint-Julien-le-Pauvre, on donne du Chopin tous les soirs. Je n'ai même pas besoin d'aller l'écouter pour en être heureux. Car Paris, ville peu musicienne, a tout de même tracé pour Eugène Delacroix les rues où marcher en compagnie de Chopin qui, entre deux quintes de toux sanglante, lui racontait Mozart et Bach.

Tout près de là, Notre-Dame est devenue mon clocher, la place Maubert est devenue ma place. C'est ici que les marchands d'aujourd'hui vendent paisiblement miel et foie gras, haranguant les clientes avec des voix de films en noir et blanc. C'est également ici qu'au seizième siècle fut brûlé un humaniste et traducteur dont je porte le prénom, et dont on ne sait trop si son hérésie l'inclinait au protestantisme ou à l'athéisme pur et simple. Étrange ressemblance avec le Campo dei Fiori, à Rome (où se vendent aujourd'hui, avec les fleurs, les fruits et les légumes), qui vit brûler Giordano Bruno. Étrange salut des deux villes sœurs. Bruno fut bâillonné pour aller au supplice, mais Étienne Dolet ne le fut pas. On raconte que dans ses derniers instants il eut alors le courage de proférer ce jeu de mots latin: *Non dolet ipse Dolet, sed pro ratione dolet* (en traduction libre: si Dolet est dolent, ce n'est pas pour lui-même, mais du dol fait à la raison).

J'ai d'autres voisins plus qu'honorables: d'abord l'auteur de la *Divine comédie*, qui, exilé de Florence, et peu soucieux de rôtir sur

le bûcher (lui aussi!), fréquenta quelque temps la Sorbonne, saisissant probablement l'occasion d'y réviser son Thomas d'Aquin. À deux pas, voici l'auteur de *l'Anti-Justine*, seule réponse vraiment inspirée et vraiment efficace à ce Marquis dont Dante, en son Enfer, n'avait point imaginé les châteaux. Chez Restif de la Bretonne, on ne s'enferme pas pour jouir, et l'on aime sans violence – mais on aime avec violence les rues de Paris, et l'on grave le nom de ses aimées sur le parapet des ponts, ainsi rebaptisés par l'amour. Oui, tous ces lieux sont miens, je les habite en rêve et les parcours en espérance; je les atteins comme atteint le ciel celui qui contemple les étoiles. Mais faut-il davantage?

Paris ne sera jamais une ville en prose, pas même pour les Parisiens. Et décidément, je me trompais tout à l'heure: mon chauffeur de taxi n'est pas une exception, il est la règle. À Paris, grâce aux Parisiens, tout est rebaptisé par l'amour. Songez par exemple à cette venelle qui relie le quai des Grands-Augustins à la rue Saint-André-des-Arts, où vécut autrefois, paraît-il, un cuisinier de mérite, et qui se nommait Gilles. Pour honorer ce maître-queux, ses clients comblés donnèrent à l'étroit boyau le nom de Gilles-le-Coq. Rue Gilles-le-Coq, rue Gilles-le-Coq...

Les siècles passèrent. Et voici, de génération en génération, le nom se transforma, comme la chenille en papillon, comme le piment en libellule. Au vingtième siècle, c'est Saint-John Perse qui le répète, en exil, comme un charme salvateur. Mais d'autres poètes l'ont chanté, ou pour mieux dire, l'ont laissé chanter: Breton, Nezval, Senghor... Car désormais vous marchez dans une rue dont le nom glorifie bien plus qu'un homme: la ville tout entière. Il y bat le sang de tous ses habitants, qu'ils soient étrangers ou Français, qu'ils soient vivants ou morts. Dans ce nom qui dit le repos du gisant, mais aussi l'élan du corps avide d'exister, le vif saisit le mort; oui vraiment, tel qu'il est aujourd'hui, ce nom fait de la vie notre demeure dernière: *Rue Gît-le-Cœur*.

Etienne Barilier

Né à Payerne en 1947. Vit dans la région lausannoise. Auteur de très nombreux romans et essais. Dernière publication: *Francesco Borromini: le mystère et l'éclat*, Lausanne, PPUR, «Le savoir suisse», 2009.



©Peter Friedli

Erwin Messmer

Par ici c'est Paris

Montmartre

Que faire de toutes les pharmacies
dans cette ville que faire des innombrables
bars des églises épicerie et cafés
À chaque contour et détour
ils se tiennent toit contre toit prêts pour toi
Au fond il ne peut rien t'arriver
et puis à la fin tu n'as pas le choix



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Regarde donc les panneaux ces
indicateurs et dans les
entrées les videurs
Celui-ci te renvoie ouste au cimetière
cet autre te renvoie du cimetière
ouste droit là en bas au Moulin Rouge
il n'en allait pas autrement pour Max et Moritz
Il y a toujours un moulin sur la route

Salade russe

Je sors de la bouche de métro. Un homme est couché sous un porche. À côté de lui, les débris d'une bouteille de vin. Il est appuyé sur son coude gauche pour mieux pouvoir de la main droite conduire la fourchette en plastique du trottoir à sa bouche. Sur le trottoir, de la vaisselle en plastique, vide. À côté, la salade russe. Il faut regarder deux fois pour distinguer si ce sont là des vomissures ou de la salade russe. Mais, le fait que l'homme plonge sa fourchette dans la bouillie avant de la porter à sa bouche, permet de conclure qu'il s'agit bien d'une salade russe et non de vomissures.

Opérette au Louvre

sans répit
dans l'orage des flashes
des amateurs
d'art

rien que sourire
toujours hilare :
c'est la séance photo
de Mona Lisa

L'éphémère

Le Musée Kahn débouche sur un parc de près de quatre hectares dans lequel sont aménagés des jardins de styles différents: un jardin anglais, un français, un vosgien, un «bleu» (des cyprès et des conifères américains aux teintes bleutées) et un japonais, particulièrement charmant. Dans le jardin japonais, il y a aussi un petit village japonais, avec des prototypes de maisons japonaises. Devant une de ces maisons, dont on peut voir l'intérieur, se tient une dame avec un couple déjà âgé, probablement ses parents. Elle explique le principe de ces maisons japonaises à la maman, une très vieille dame un peu sourde, qui porte toujours la main à son oreille en demandant de répéter:

«Tu vois comme tous les matériaux de construction sont légers! Les maisons sont conçues pour tenir une quarantaine d'années. Après on les détruit et on en construit de nouvelles. Au Japon, il y a un culte de l'éphémère. Au fond, tout est éphémère. La vie est éphémère, et la famille aussi!» Là, ça va trop loin pour le grand-père qui entend très bien et comprend tout tout de suite. Il fait un signe de protestation: «Non, non, pas la famille!» La dame persiste pourtant et explique que la famille aussi est éphémère, parce qu'elle est constituée d'individus éphémères, à savoir d'humains. Le grand-père ne réplique plus rien, mais il en a assez de ces maisons japonaises et s'apprête à continuer dans la direction du jardin anglais. Les deux femmes le suivent.

Voir Paris et puis

Gare de Lyon
Là il faut sortir
Métro
Là il faut descendre
Tour Eiffel
Là il faut monter
Métro

Là il faut descendre
Notre Dame
Là il faut rentrer
Louvre
Là il faut traverser
Métro
Là il faut descendre
Moulin Rouge
Là il faut passer
Toilette publique
Là il faut bien
Cimetière du Père Lachaise
Là il faudra bien
Mais pas encore
Paris est grand
Allons donc voir plus loin

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Erwin Messmer

Né en 1950 à Rorschach, Suisse. Vit à Berne. Organiste et auteur de poésie, CDs. Dernière publication: *Im schwarzen Lack des Klaviers, Gedichte*, Littera, Zürich, 2008.



Doux Nom doublement plié

1

La forme

qui regarde comme le garçon des braises verse le trop-plein d'eau du flacon en verre du narguilé, ce qu'un et une a laissé en reste dans les bouteilles, les verres, éclaboussant la rue.

Qui s'évente de fraîcheur, et puis balaie, sitôt qu'elle est humide, la rue, dans toute sa largeur.

Au milieu d'une ville brûlante, une fois posée la question des chaises installées, des sièges amoncelés, des embouchoirs alignés, enfin l'instant des narguilés dressés, nous crions, l'affaire des formes du français dans l'arabe,

d'une ville

d'une belle recherchée, le Caire. Nom de rue Champollion, tendresse renouvelée des rues. Donnée, une caresse dans l'entre-deux, maintes fois, de quoi, qu'elle reste à l'intérieur quand le temps du paragraphe retourne le temps de la phrase. Au parc, sur chaque banc, deux jeunes gens, un vert galant, cette étonnante haleine du soir et sonnante pareil le mot de l'histoire de la création. Déjà différé, le beau crescendo et decrescendo du discours de l'être aimant, une inspiration

change plus vite

ou bien aspirer, gémir, soupirant silence, mise à nu, d'une impudeur, qu'on ne peut éviter de voir, du politique, appareil rendu simplement invisible, dans le suspendu, puis amené à disparaître dans les voiles du verbiage et que quelque chose se fasse. Nous voir



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

dans le bain carrelé de bleu, en une façon de foulard propre à chacun, de la poudre en petite tempête du désert, et pourtant, un nom, autrefois, quand. Jamais le voile n'a été soulevé,

hélas !

rue d'Aboukir, un flot d'eau déblaie la rue, un premier d'abord puis un deuxième, entraîne le verre au loin, qui restait, d'un autre, répandant le vin, on balaie la sciure humide en tas entre comptoir et porte, le jour se lève, du delta vient un bouchon flottant, plus vite

que le cœur

des retardataires, qui se souvient du murmure d'une ville, des paroles des fumeuses, le sifflement du bol au charbon ardent. Oubliée la question du sens des propos des buveurs de thé fumant tout autour, elle décale le temps grammatical de la phrase, elle dit: aussitôt qu'elle pense Paris, elle commute dans sa tête de la langue arabe à la langue française,

d'un mortel.

Les îles au milieu du Caire, leurs contours renferment encore l'image des îles de Paris, exactement, crions-nous, c'est ça. Ce qui différencie les îles, c'est leur usage, on les parcourt des yeux, et continue, un chacun, une chacune, traduit le flux constant de la Seine en hautes, en basses eaux du Nil.

2

Hélas.

On distingue le Caire islamique du Caire égyptien, l'époque proto-nationale de l'époque nationale, c'est-à-dire moderne. Sous l'Empire ottoman, le Caire déchoit au rang de ville de province.

La forme.

L'époque moderne commence ici avec Napoléon et les Français. Dans la première moitié du XIX^e siècle, sous Mohammed Ali, la ville prend un nouvel essor – avec, entre autres, la construction de larges rues sur le modèle parisien. Le Caire, construit de frais, doit avoir été une ville somptueuse. Ashraf Ibrahim se plaît à le dire. Avec les Anglais et le Suez et la mise en place d'un roi défini par l'Etat-nation, le sentiment national naît du goût méfiant ou enthousiaste pour les Anglais s'opposant à la domination ottomane, et du goût pour les Français s'opposant aux Anglais et à leur prétention au pouvoir.

D'une ville.

A Paris ayant filé autour du bel obélisque, y restai, et certes, restai attaché au vrombissement. Le roi Ismail Pacha fut ainsi une personnalité incarnant aussi bien la francophilie arabe de l'époque moderne que la formation de la nation à travers l'opposition aux Anglais.

Evolue.

Le plan de la ville du Caire en est le beau témoignage pétrifié.

Plus vite que.

Dans une rue, une salle de cinéma après l'autre. Les studios de film. Les boulevards, l'opéra, les statues au milieu des ronds-points, les îles du Nil, modelées d'après celles de la Seine et rendues possibles par la construction du premier barrage d'Assouan et la régularisation du Nil, tout cela était l'œuvre d'Ismail Pacha et de l'architecte mandaté par lui. Sauté sur les hauts trottoirs. Ai fait la traversée jusqu'à l'île, il y avait du thé sous les palmiers et un lent chemin de retour. Beaucoup d'attente dans les bouchons.

Le cœur humain.

Les grands cafés? Dans l'espace entre les rangées de maisons, dans une ruelle bordée de grands arbres, des caoutchoucs, dans les passages. Après la révolution, Gamal Abdel Nasser renforce encore la formation de la nation en rendant étrangers des résidents établis en Egypte depuis des générations et en prônant pour l'Etat-nation l'Egypte ancienne contre l'islam.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Elisabeth Wandeler Deck

Née en 1939 à Zurich. Vit à Zurich. Auteure de romans, prose, poésie, opéra, films, performances, musique improvisée (compositions instantanées). Dernière publication: *Da liegt noch ihr Schal*, etc, Bern 2009.



Catherine Lovey

Statistiques et probabilités

Statistiquement, la quasi-totalité du monde et presque l'ensemble de l'Europe ne vit pas à Paris. Oui, je sais, c'est difficile à croire. Avant d'être à Paris, il faut donc y aller, et même en revenir. Surtout si l'on souhaite écrire quelque chose sur son rapport à Paris. Si on ne le désire pas, on peut rester chez soi et écrire des pages à propos du percement des tunnels dans les Alpes.

Pour nous autres, les Suisses de la Suisse romande (à ce stade, je me demande si ce «nous autres» se justifie ici, en raison de notre individualisme forcené, à l'anglo-saxonne, si vous voyez, les expressions collectives ne sont pas trop notre genre, ni les mouvements sociaux, les espoirs fous, les utopies, nous, c'est plutôt chacun son chapeau, le parapluie dans l'autre main et bonnes salutations à Madame), bref, c'est en voisin que nous nous rendons à Paris. Un peu comme Marie, mère de Jésus, visitait sa vieille cousine Elisabeth, la maman de Saint Jean-Baptiste. Ces deux femmes bibliquement fières de leur fils aimaient à les comparer l'air de rien (*penser à trouver un exemple plus percutant*) et l'une s'en allait donc saluer l'autre, en voisine aimable et patiente, comptez trois heures et demi depuis Genève, en moyenne quatre, puisque la quasi-totalité des Suisses romands ne vit pas au bout du lac. Un voisin qui met plus de quatre heures pour arriver chez vous, voire cinq, voire six, si l'on inclut les retards dus aux grèves, aux fouilles des corps et des attachés-case, et imputables également à d'autres types de raisons comme, par exemple, des retards inexplicables, est-il encore un voisin? Je suis en train de me poser cette question dans le train quand l'enfant dit :

- Papa, j'ai envie de vomir.

Nous partageons un compartiment à quatre. En face, un père et son fils. Le père lit *L'Equipe* avec des écouteurs dans les oreilles et, toutes les 23 secondes, un message arrive sur son téléphone multimédia. L'enfant est pâle. Toutes les 23 secondes, sans lâcher le journal ni ôter ses écouteurs, le père consulte sa messagerie. À côté de moi, un autre voyageur dort, à l'ancienne.

- Papa, j'ai mal.

Tout à l'heure déjà, le garçonnet ne se sentait pas bien. Il s'était plaint. Le père avait alors saisi du bout des doigts une bouteille de Pepsi mal refermée et le liquide gazeux avait arrosé leurs places ainsi qu'une partie de la tablette commune. Comme je venais de manger un sandwich et que mon sens pratique est assez développé (je préfère ne pas parler d'une façon prématurée de mes capacités d'anticipation, mais j'avais tout de suite repéré le bouchon suspect sur la bouteille), j'avais tendu au père plusieurs serviettes dont il s'était servi pour éponger du bout des doigts et dans les grandes lignes le liquide brun. Mon voisin assoupi avait sursauté. Puis il avait, lui aussi, proposé une serviette tirée de son sachet de victuailles. Son bras était resté suspendu durant plusieurs secondes, en vain. D'une main lâche, le père avait refermé la bouteille au tiers pleine et l'avait reposée près de la fenêtre, à quelques centimètres de



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

mon clavier. Aussitôt, j'avais empoigné mon ordinateur pour le coincer sur mes genoux, me retrouvant dans l'impossibilité physique d'écrire, ce qui ne serait pas arrivé en première classe, où les espaces prévus sont généreux, les causes et les conséquences entendues, et où ceux qui remplissent des tableaux Excel peuvent continuer à le faire, quoi qu'il arrive.

Après l'épisode Pepsi, et tandis que la bouteille brinquebalante menaçait mon ordinateur que je considère comme un prolongement de mon corps, ce qui intéresserait les psychanalystes et constituerait un argument de vente pour les fabricants, le père et le fils avaient pris la direction du bar. À peine debout, l'enfant s'était senti plus mal encore. Son estomac se tordait et des hoquets de renvois se précipitaient le long de son œsophage. Les toilettes toutes proches étant occupées, j'ignore où l'enfant a vomi, en tout cas pas sur les chaussures de son impassible père. Il m'est apparu qu'un homme un peu moins détaché des événements courants de la vie aurait emporté son journal avec lui, songeant par avance au confort de son fils, à celui des passagers et aux multiples restructurations ayant frappé les équipes de nettoyage dans les trains.

C'est à ce moment précis que mon voisin m'a jeté un regard non significatif, juste avant que ses yeux ne se referment. De mon côté, j'ai reposé l'ordinateur sur l'extrémité de la tablette. Après les virus et l'incompétence, les liquides constituent la plus grande cause mortelle des ordinateurs portables, les statistiques sont sans appel.

Il suffit d'un café renversé sur le clavier, même sans sucre, et plus personne ne veut rien entendre parmi les réparateurs et surtout les assureurs. Des *warnings* figurent sur les modes d'emploi, y compris ceux qui ont prévu quelques mots en français coréen, pas de Big Mac au-dessus des claviers, ni de boisson. La cigarette n'est déjà plus mentionnée, si bien que nos descendants pourront situer notre époque sans gaspiller du Carbone 14.

Mais voilà que déjà, le père et l'enfant cireux reviennent. L'homme a fait des achats au bar. Il dépose sur la tablette un petit sac en papier avec poignées et il en sort une bouteille de Coca Cola Zéro. L'enfant se tasse, puis se tord sur son siège. Il a mal. Il dit à son père qu'il a mal au ventre et le père extrait encore du sac un gobelet de café et aussi un Ragusa. Il déchire l'emballage cartonné de la friandise, puis l'aluminium, et croque dans la barre chocolatée. L'enfant dit qu'il va vomir encore, il dit papa, j'ai envie de vomir, et c'est déjà la troisième bouchée de Ragusa sous les dents du père, fabrication suisse, entreprise Camille Bloch SA, sise à Courtelary, Jura bernois. Sans doute l'adulte va-t-il penser à tendre le sac en papier à l'enfant, afin qu'il vomisse dedans, mais il n'y pense pas, sur le sac, c'est écrit *tout & bien*, c'est le slogan du bar et des produits du bar, et même du ticket de caisse, le Ragusa est terminé, allons allons, dit le père à son fils, ça va aller, et les messages affluent sur l'appareil de l'adulte branché qui remet ses écouteurs et replonge dans *L'Equipe*.

J'ignore pourquoi les chansons les plus douces reviennent en mémoire dans les moments les plus crus. La pluie pouvait bien s'acharner contre la vitre, mon voisin ronfler, le père s'abstraire, c'est un air de Paris qui s'est soudain échappé. J'ai souri à l'enfant malade et je crois bien qu'il a lui aussi entendu une voix pleine de regrets demander

*où sont tous mes amants,
tous ceux qui m'aimaient tant,
jadis quand j'étais belle,
adieu les infidèles,
ils sont je ne sais où,
à d'autres rendez-vous.*

[*Où sont tous mes amants*, Fréhel (Paris 1891-1951)]

Catherine Lovey

Née en Valais en 1967. Vit dans le canton de Vaud. Auteure de romans, dont le dernier en date, *Un roman russe et drôle*, a paru à Genève, aux Editions Zoé, en 2010.



Gerhard Meister

Tout sauf la Tour Eiffel

C'est certain, on peut difficilement y voir autre chose qu'un refus d'approcher d'une quelconque manière la ville de Paris, quand, parmi la multitude de ses possibilités, on choisit précisément de piocher la Tour Eiffel pour l'aborder de ses mots, cette Tour Eiffel qui, avant Paris déjà et juste derrière la baguette, vient immédiatement à l'esprit de tout un chacun comme étant typiquement française, cette Tour Eiffel placée dans le monde entier en première place incontestée des exemples de tours, reléguant par exemple la tour penchée de Pise dans l'ombre de son incommensurable célébrité, dans cette large ombre où tout échoue justement, à commencer par la ville de Paris elle-même, qui peut le nier, toutes les approches de cette ville sont plus prometteuses que cette certaine quantité de tonnes de fer, un poids énorme qui écrase la ville, la met à terre, et mieux vaut ne pas penser alors en quelle proportion infinie ces tonnes sont augmentées, si l'on prend en compte non seulement la tour elle-même, mais aussi l'ensemble de ses copies et reproductions, la Tour Eiffel enneigée dans les innombrables dénommées boules à tour de toutes tailles, les bouteilles d'alcool en forme de Tour Eiffel, les peluches, les portes-clés, qui ont au moins le mérite de faire miroiter la possibilité d'une utilisation et de disparaître dans un sac, tandis que l'énorme reste, cet océan de mauvais goût, est produit dans l'unique but d'être acheté par quelqu'un et exposé dans un salon, en soi-disant souvenir du séjour à Paris, comme s'il y avait une chose dans ce monde qui permette moins bien de se souvenir de son séjour dans la ville de Paris qu'une reproduction de la Tour Eiffel, une reproduction de la Tour Eiffel n'évoquant jamais rien d'autre que la Tour Eiffel elle-même, dont l'image contamine irrémédiablement le cerveau humain moyen au cours de sa deuxième année de vie déjà, et est dès lors ancrée dans l'esprit, si bien que tout ce qu'il rencontrera par la suite ne seront plus que des calques de cette image, que ce soit des Tours Eiffel en masepain ou la véritable Tour Eiffel, qui, à cause de sa taille démesurée, ne peut absolument pas être évitée au cours d'une visite de la ville de Paris, et toute résolution de ne pas voir la Tour Eiffel en visitant Paris, la seule résolution en même temps qui permette seulement d'imaginer une visite de Paris au-delà de tout cliché tour-eiffelien, est ainsi condamnée à l'échec, car la pointe de la Tour Eiffel, tôt ou tard, apparaîtra au-dessus d'un toit ou au détour d'une rue, entre deux immeubles, sans parler de l'impossibilité de se rendre à un endroit un tant soit peu surélevé sans immédiatement voir la Tour Eiffel, qui ne rappelle à personne qu'il est en train de visiter Paris, non, la Tour Eiffel se contente de rappeler la Tour Eiffel qui rappelle la Tour Eiffel et ainsi de suite, la vue de la Tour Eiffel étant synonyme de ruine de toutes les facultés de perception et d'imagination, l'élire comme thème d'un texte littéraire équivaut en conséquence à signer l'arrêt de mort programmé de celui-ci, car qu'est ce qu'un texte qui ne stimule d'aucune façon les facultés perceptives et imaginatives de son lecteur sinon des lettres mortes, bas les pattes de la Tour Eiffel, doit-on



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

conseiller à tous ceux qui tentent de se rapprocher de la ville de Paris par l'écriture, à partir du moment pourtant où c'est arrivé, que quelqu'un s'est perdu dans le labyrinthe des poutrelles d'acier, que la pointe de la tour ondoie déjà à double dans ses pupilles et que, sous les impulsions du nerf qui conduit de son cerveau à la main écrivaine et retour, il ne peut faire autrement que de l'explorer, cette forme abrupte, s'élançant de ses quatre fondations furieusement dans le ciel, alors, au nom de dieu, allons-y franchement.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Gerhard Meister

Né en 1967 à Rüderswil, Suisse. Vit à Zurich. Auteur de théâtre, CDs. Dernière publication: *Amerika*, dans: *TheaterTheater*; S. Fischer, Frankfurt am M. 2009.



Michel Mettler

Villes-fleuve

Le conteur, le musicien, ou autre saltimbanque qui part en tournée, court le risque de n'être que peu informé de l'actualité mondiale. Dans le TGV, il survole de vieux journaux abandonnés, en se laissant bercer dans un sentiment d'évasion, arrivé dans le hall de l'hôtel, il aperçoit à la télévision des clips vidéos de starlettes qu'il lui semble connaître pour les avoir vues et revues, mais qu'il serait incapable de nommer. Pendant ce temps, Pyongyang peut bien être la proie des flammes, le Sierra Leone déchiré par un putsch sanglant, le littoral de la mer du Nord dévasté par un raz-de-marée, cela n'ébranlera que modérément le voyageur, car il n'en saura rien. Et ainsi lui échappe aussi le fait, que dans la capitale justement où il se trouve, dans cette ville où depuis si longtemps les ressortissants des différentes ethnies autrefois colonisées vendent des pâtisseries et conduisent des taxis à travers l'intense trafic, se joue une cérémonie officielle d'importance internationale, là, ou dans une ville toute proche, simultanément en tout cas à son entrée en scène à lui – ce qui expliquerait éventuellement que personne n'ait remarqué son apparition.

Assis sur la scène, devant un public clairsemé et sous un projecteur qui lui paraît bien crâne vis-à-vis des coulisses, le voyageur pense que sa tâche principale réside dans le débordement et la submersion. Au même instant, alors qu'il espère que son discours ne s'effiloche pas trop et que ses transitions ne s'étendent pas outre mesure, il pense que c'est un privilège dans une ville fluviale, non, qu'il est du devoir du privilégié, que de laisser s'épancher son discours, sans rives ni barrages, de le laisser déborder dans les méandres et les détours de ses phrases, inspiré par ces plaines alluviales des plats pays où les eaux s'allongent sans contraintes, celles de l'Aar, peut-être, dans l'un de ses tronçons devenus rares, où le concert planifié des rectifications l'autorise encore à s'étendre, basse et lisse, autrement dit, où elle peut s'écouler librement, comme dans l'ancien temps, en dehors de tous canaux ou autres

constructions avec lesquelles l'eau est amenée à remplir l'une de ses multiples fonctions.

Lorsque, sortant de la salle où a eu lieu sa présentation pour échapper au small-talk de l'apéro, il laisse la rue agir sur lui, il s'étonne de la petitesse et de l'étroitesse de l'aménagement du quartier, tout de petits espaces et plafonds bas: mesurée à la grandeur de la ville, la vie paraît presque villageoise, ici, au centre de la cité, dans cette vieille, apparemment jamais entièrement détruite, cellule souche, cellule mère, de la grande ville. C'est pourquoi aucune impression de capitale ne germera dans son for intérieur, lorsqu'il s'assoira dans une brasserie avec les organisateurs et quelques rares spectateurs, mais plutôt la sensation diffuse d'être expatrié dans les sons si étrangers de cette langue sinueuse, qu'on avait vainement tenté de lui enseigner sur les bancs de l'école, et ce n'est que le lendemain que lui sera donné un avant-goût de la confusion infrastructurelle qui définit les capitales d'aujourd'hui, qu'il connaît seulement, n'ayant jamais fait que l'apprentissage des petites villes, dans le cadre de son activité d'orateur.

Avec un frisson d'écœurement matinal, le voilà maintenant perdu, debout dans le hall de la Gare de l'Est, et tandis que lui remonte dans l'œsophage le goût de l'infusion du sachet de thé trempé tel un yoyo dans sa tasse une demi-heure plus tôt, il croit encore n'être éloigné de son foyer que de quelques heures de train bien rembourrées et climatisées. Car il n'a entendu aucune nouvelle et n'a jeté de coup d'œil dans aucun journal, il ne sait rien des désagréments politiques qui durant son absence ont marqué d'autres lieux. Incrédule, il lève son regard vers une ombelle de tableaux d'affichage, placés si haut au-dessus des têtes des voyageurs qu'une observation prolongée ne peut manquer de causer une grave névrose des cervicales.

Enfin, le train attendu est annoncé. Mais à côté de l'heure de départ prévue, une annonce de retard clignote: trente minutes. Et plus il s'obstine au milieu du hall de la gare, en jetant des coups d'œil furtifs et réguliers au tableau, animé par l'espoir de voir le chiffre diminuer sous l'insistance de son regard perçant, et plus le chiffre au contraire augmente – jusqu'à atteindre puis dépasser la frontière magique de l'heure pleine.

La migraine du voyageur a maintenant rejoint son paroxysme. Elle tend dans le hall un deuxième plafond au-dessus de sa tête. Avec ses compagnons d'infortune, il se dirige enfin en direction du quai et comme il en voit l'accès bloqué par des douaniers entièrement vêtus de bleu et finement galonnés, aidés par une grossière barrière rouge et blanche, semblable à celles utilisées pour la circulation, son regard se pose sur des visages empreints d'un sérieux tout policier et d'un zèle enragé. Il s'empresse donc de présenter l'ensemble de ses passeports, réservations et billets de train, tandis que dans un coin de son champ de vision, il croit percevoir la menace d'armes automatiques en joue, se faisant alors l'effet d'un criminel des mœurs notoire, qui convoiterait l'accès à un foyer pour jeunes filles perdues.

Arrivé plus ou moins indemne dans son compartiment, il se souvient obscurément avoir lu avant son départ un article au sujet d'une réunion au sommet d'importants dirigeants à Strasbourg, qui aurait été entaché par des débordements. Il consulte l'horaire à portée de main, constate que le train passera justement par cette ville, et puis il s'endort, avec l'ébranlement des wagons.

Si le voyageur n'avait pas dormi alors et rêvé de ruelles parisiennes dignes des plus petites villes, de chanteuses blond platine se trémoussant sur une musique durement rythmée, jaillissant de gigantesques voitures avec des gestes de langue des signes pour films muets, il aurait vu à Strasbourg une gare bouclée et des rues désertes, à travers lesquelles flottait un gaz bleuté, de celui que l'on jette aux yeux.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Michel Mettler

Né en 1966 à Aarau. Vit à Brugg, Suisse. Auteur de romans, prose, essais, CDs. Dernière publication: *Der Blick aus dem Bild. Von Gemaltem und Ungemaltem*, Insel, Frankfurt a. M. 2009.



Michel Layaz

(re)touches

A l'amphithéâtre de la Bastille, sous terre et pour cinq euros, on propose aux enfants des spectacles, excellents. A trois reprises j'y ai accompagné ma fille; à perte de vue, des centaines de têtes blondes, têtes blondes, blondes.

Dans la salle, le noir n'avait pourtant rien de suspect.

La vendeuse de poisson sur le boulevard n'a jamais les yeux endormis. Et pourtant, le travail terminé, elle lave ses mains, ôte son tablier, part s'asseoir dans la guérite du petit manège aux avions, juste là, en face de la poissonnerie. La mer et les airs. Comme je lui demande s'il n'est pas trop pénible d'avoir deux métiers, elle me rétorque: Les deux bouts, faut les joindre.

L'extérieur de l'immeuble où habite Julie pavoise: pierres de taille, bas-reliefs et porte cochère. A l'intérieur les locaux communs manquent d'allure: boîtes aux lettres déglinguées, paillason épilé, escalier moribond. Julie bougonne. Julie râle. Elle va devoir payer sec pour rafraîchir la façade, ravalement dicté par l'autorité municipale. Qu'importe la coulisse! La façade. D'abord la façade.

Mon pied à terre est rue de la Roquette, et cette rue aujourd'hui est aussi un roman d'autrefois: il y a le boucher balzacien aux mains grasses qui surveille sa femme à la caisse, il y a la fleuriste flaubertienne qui espère qu'un amant lui tende une gerbe, il y a des flâneurs à la Calet et des tronches à la Cendrars, il y a toutes sortes de jeunes gens dont les silhouettes traversent les romans nouveaux sans se douter qu'au numéro 17 vécut Verlaine, mais il y a surtout ceux que la littérature délaisse encore, aux identités peu repérables, si intimes.

Avant même la fermeture de l'établissement, trois ou quatre clochards s'installent sur le perron de la banque. La dureté de la vie s'est inscrite dans leurs traits et dans leurs voix. Un chien énorme les accompagne, menaçant. Tombée du ciel, une petite fille de six ou sept ans s'arrête devant le groupe. Elle a des chaussures blanches et une robe en velours bleue. Ses cheveux sont peignés et tenus par des barrettes en forme de grappes de raisins. Elle a le teint d'une rose, les sourcils et les lèvres dessinées, les joues encore potelées. Elle tient

son corps droit comme un cierge et regarde fixement le chien. Puis elle s'avance, elle s'approche du molosse, et sans hésiter, elle enfonce un doigt dans la truffe irrésistible du chien. Comme un nez de clown.

Combien de fois n'avais-je entendu parler de la parole empoissée des Suisses romands face à celle, raffinée ou gouailleuse, toujours alerte, des Français? Après ma première nuit parisienne – j'avais seize ans – à la boulangère j'ai commandé trois croissants. J'avais beau compter et recompter, cinquante centimes manquaient. Un peu confus, j'allais renoncer à un croissant quand une femme, d'un sourire doux mais amusé, m'a tendu une pièce en disant, d'une voix polie mais polissonne: En échange, je reçois quoi?... Du balourd à qui ces mots étaient adressés, la belle avide n'a rien reçu.

Un homme élégant, la soixantaine, se promène entre les livres d'une librairie réputée de Saint-Germain. Sa femme au visage encore joyeux de jeunesse hume les quatrièmes de couverture plus qu'elle ne les lit. L'homme sort soudain un livre d'un rayon et appelle sa femme. Tout en lui parlant d'une voix basse et magistrale, il tapote sur le livre de l'index: Un auteur remarquable, et ce livre-ci tout particulièrement, on va le prendre. La femme répond, la voix aimante mais mâtinée d'un soupçon d'impertinence: Mais chéri, ce livre, je l'ai lu, nous l'avons déjà.

Dans la boutique d'un marchand de vin, un client s'informe, pose des questions, il a l'accent typique des Alémaniques qui parlent le français. L'homme se débrouille bien, cherche le mot précis, la formule correcte, se trompe parfois, se ressaisit, écarte les germanismes, repart de plus belle, semble saisir au vol les réponses empesées de son interlocuteur. Son choix opéré, l'homme remercie et repart avec trois bouteilles. Le gérant me prend aussitôt à témoin: Ces Suisses, pas des acrobates du français.

La cage d'escalier de l'immeuble se trouve régulièrement plongée dans une obscurité grandissante parce que les ampoules, palier après palier, rendent l'âme. Aucun propriétaire ne prend la peine de les remplacer. C'est le syndic de l'immeuble qui mandate un employé d'une entreprise électrique qui vient dévisser des ampoules fichues et visser des ampoules neuves. Mon voisin direct à qui je fais part de mon étonnement certifie que la raison tient en deux mots: Trop bon, trop con.

Rien n'empêche quiconque d'aller nourrir la terre de Paris. Pour cela, il suffit d'être domicilié dans la capitale ou de s'arranger pour y mourir. Ensuite, moyennant 5500€ pour un m2 on obtient une concession perpétuelle, par exemple au Père-Lachaise (2800€ suffiront pour le même m2 au cimetière parisien d'Ivry). Mais dans un cas comme dans l'autre, cela dépendra d'abord de la place disponible et du plan de gestion de tous les sites. Alors? On s'offre Paris?

Michel Layaz

Né à Fribourg en 1963. Vit dans la région lausannoise. Auteur de romans, dont le dernier en date, *Cher Boniface*, a paru à Genève, aux Editions Zoé, en 2009.



Peter Zeindler

Le sourire de Mona Lisa

«En marche!»

Il se tenait raide comme un général, dans le Jardin des Tuileries. De son bras tendu, il pointait la cible de son ultime attaque, le Louvre. Du bras gauche, il ordonnait aux retardataires de sa petite troupe de serrer les rangs. Epouse et fille accélérèrent la cadence. Son fils et seul héritier mâle se rebiffa. Avait-il l'intention de désertier? Dans ce parc, où la garde suisse avait versé son sang pour le roi? Le fils n'oserait pas reculer. A douze ans, il n'était pas encore assez autonome. En outre, ses connaissances en français étaient insuffisantes et il n'avait pas un sou en poche.

Les jours précédents, la famille avait exploré Paris sous la conduite de son chef. Pour les parents, c'était une sorte de parcours du souvenir. Quinze ans après leur voyage de noce, ils étaient revenus dans la ville qu'ils n'avaient pas été les seuls à choisir comme rampe de lancement de leur amour. En prélude à cette excursion dans le passé parental, les enfants avaient reçu une lecture imposée, les notes rassemblées par leur père (sans les rencontres intimes): «Après avoir cheminé un moment, nous aperçûmes les Tuileries et le plus prestigieux emblème de l'architecture de la Haute Renaissance, le Palais du Louvre. Dieu que c'est beau, imposant, grandiose; un style que nous, individus de l'âge des machines, pouvons à peine concevoir. Notre créativité artistique s'est étiolée. Peut-être nos enfants verront-ils un jour une Renaissance de cette sublime expression que nous découvrons à Paris. Nous plaçons notre espoir dans nos enfants. Puissent-ils découvrir le secret qui nous anime.»

Maintenant, enfin, il pouvait dévoiler à ses deux enfants l'âme de Paris. Il avait apparemment percé depuis lors le secret qui l'animait, qui animait l'humanité, qui animait ses enfants, et il était sur le point d'y faire participer toute sa famille, même contre ses velléités de refus.

Dans la phase de préparation de ce grand acte de dévoilement, il affichait en permanence un petit sourire victorieux qui lui faisait friser les lèvres, celui-là même qu'il arborait lors du jeu de la

marelle hebdomadaire après avoir définitivement coupé la respiration de son fils avec sa stratégie de l'encerclement. A l'entrée de la galerie, il rassembla encore une fois sa famille autour de lui et indiqua de nouveau la direction de marche. Il avançait à grands pas, lançant sa tête à droite par saccades, le menton légèrement levé, comme s'il défilait devant les représentants de la peinture occidentale. Ils étaient enfin arrivés. La foule rassemblée là indiquait que le père n'était pas seul à s'être lancé sur la piste du secret de notre créativité artistique. Il restait debout. Non, il ne semblait pas déçu que de nombreux contemporains partagent sa nostalgie de la véritable expression créatrice. Au contraire: l'expression de son visage indiquait qu'il était convaincu d'être le seul à avoir percé le mystère. Les autres ne paraissaient ni en extase ni émus. Ils n'étaient même pas muets, et pourtant le silence était de règle dans ce lieu saint. Il fendit les masses sauvages. Femme et fille nagèrent dans son sillage. Le fils resta en arrière. Il refusait encore cette femme dont le sourire incarnait tout ce qui faisait courir son père. Mais celui-ci ne perdait pas son fils des yeux. Il se retourna et se pencha sur lui: «Derrière ce sourire se cache le secret qui nous anime!», lui murmura-t-il. «Paris et ce sourire, c'est tout un!»

«Mais Mona Lisa est italienne!» rétorqua le fils.

Le père lui lança un regard de reproche, lui prit le bras et le poussa comme un bélier à travers la foule, jusqu'à ce qu'il se tienne devant la souriante Mona Lisa, les yeux dans les yeux.

Deux semaines plus tard, ce même sourire était plaqué sur les lèvres du père qui reposait dans la chapelle du cimetière. Et ce sourire poursuivit son fils toute sa vie. Il tenta, en vain, de se libérer de ce legs. Il chercha le sourire de Mona Lisa sur le visage de chaque femme qui l'accompagnait dans ses excursions mensuelles à Paris, à la recherche d'une épouse. Peine perdue. Il ne le retrouvait que sur les traits des politiciens parisiens; chez Mitterrand, Giscard, Sarkozy. C'était le sourire des puissants, des détenteurs de secrets, des locataires du Palais de l'Élysée! C'était un sourire d'homme, pas de femme.

Lorsqu'il découvrit ce sourire sur les lèvres de Silvio Berlusconi, un jour qu'il regardait la télévision, il avait 65 ans et il était toujours célibataire. C'était donc un sourire italien. Il perdit toute envie de vivre.

Deux semaines plus tard, sur son lit de mort, il s'efforçait de plaquer ce sourire, le legs non honoré de son père, sur ses propres traits, afin de le transmettre à la postérité, comme son secret. Le sourire se décomposa en grimace et les employés du cimetière eurent toutes les peines du monde à le corriger pour que le trépassé ressemble un peu à ce qu'il avait été. Mais le sourire resta accroché à son visage, jusqu'à ce qu'enfin, il disparaisse définitivement dans les flammes du crématoire.

Traduit de l'allemand par Diane Gilliard

Peter Zeindler

Né en 1934 à Zurich. Vit à Zurich. Auteur de romans, prose, théâtre, pièces radiophoniques, films. Dernière publication: *Die Meisterpartie. Kriminalgeschichten*, Pendragon, Bielefeld 2009.



Jürg Halter

Dans mes veines coule la Seine

Dans mes veines coule la Seine,
je ne peux pas dormir, les villes ne dorment jamais
toutes ces voix, c'est moi: Bienvenue à Paris.

Tu me cherches du regard: Je suis invisible
Paris à tes pieds, Paris à tes côtés,
je ne te séduis que pour te séduire.

Je suis tout autre, mais toujours aussi
comme tu m'imagines: Paris, le ciel sur ta tête,
Paris, les nuages, qui font pleuvoir.

Tu es assis dehors devant un café, pas avéré,
les autres clients se sont mis au sec,
tu joins tes mains pour récolter la pluie.
En pleine heure de pointe, un petit tas de misère,
dans une rue latérale aux Champs-Élysées,
poussant bientôt des cris de joie vers le ciel: Paris!

Toute la nuit, tout le matin, sans répit
tu as parcouru mes rues,
tout est projection – et où reste la consolation?

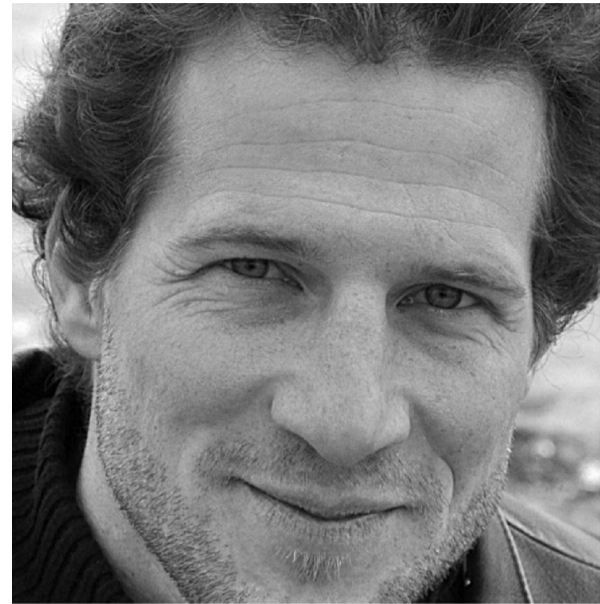
Tu fais refléter ton visage dans l'eau
de tes mains, – tu es près d'ouvrir les écluses,
tu prends ton pouls: A deux doigts d'une transformation.

Voilà que je coule dans tes veines
et tu ne peux plus dormir, –
les villes ne dorment jamais, – toutes ces voix
maintenant tu les entends aussi: souhaite la bienvenue à Paris en toi.

Traduit de l'allemand par Simon Koch

Jürg Halter

Né en 1980 à Berne. Vit à Berne. Rappeur (MC Kutti) et auteur de poésie, chroniques, CDs. Dernière publication: *Nichts das mich hält*, Gedichte, Ammann, Zürich 2008.



©Yvonne Böhrer

Blaise Hofmann

Capitale risque

Les jeunes gens s'adonneront éperdument à ce jeu sérieux et stérile. Il dénaturera leur vie. Les facultés seront désertes. On fermera les laboratoires.

[Louis Aragon, *Le paysan de Paris*]

Gagné la terre au terminus de la ligne 7, station Louis Aragon, pour récupérer un bout de ciel au bord de la Seine, où les bouquinistes ferment boutique.

Spécial Finance, la bourse facile dans la vitrine d'un kiosque. Un coursier chinois parle seul, non, il a une oreillette sous son casque. *Ce golden boy* prévoit de *brainstormer* un *meeting* avec son service de *consulting*. Une femme se pend au bras d'un homme pressé qui parle à son chien. *Le Baroudeur, La Liberté, En attendant l'or*: pour les noms de bistrots, la capitale est inspirée.

On mentionne les lumières de l'esprit et les soulèvements du peuple, mais ne défilent ici que trois livreurs irritables et quelques vieillards foutus.

Des érections, des promotions, des ascensions, c'est vivifiant, et les toits sont assez hauts pour garantir la mort: un quotidien gratuit raconte qu'un journaliste au magazine *La Vie* a mis fin à ses jours en sautant de la terrasse du 56^{ème} étage de la Tour Montparnasse.

Un convoi de sable défile devant un panneau interdisant la baignade. Un autre flanqué d'un drapeau européen convoie des détrousseurs de gargouilles porte-stylo, de préservatifs Pigalle, de pin's Boulangerie de Paris et de décapsuleurs Comptoir des Colonies. Il y a des photographies du Sacré Coeur sur les commodes des familles tortionnaires du monde entier.

À l'abri d'un saule qui plonge ses branches dans la Seine, sur les pavés moussus du square Barye, on ne sait que répondre à la question gravée sur le quai d'en face: «la France pouvait-elle oublier cette armée venue d'Afrique qui réunissait les Français libres, les pieds-noirs, les goumiers, les tirailleurs marocains, algériens, tunisiens, sénégalais et les soldats de la France d'Outre-mer?»

«Si vous aimez les oiseaux, ne les nourrissez pas. Le nourrissage rend les oiseaux sauvages dépendants de l'homme»; la Mairie de Paris a fixé cet avertissement sur le portail d'un petit parc gris où une dizaine d'Africaines se fendent la pipe autour de marmots à la peau laiteuse. Si les mamans de jour prennent du bon temps, celui qui joue avec son propre enfant est regardé de travers, car il est 11 heures du matin et c'est un chômeur.



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Un lycée a hissé sur ses murs une banderole solidaire (des policiers en civil s'étaient postés la veille à la sortie des cours pour coffrer trois étudiants clandestins).

La petite vieille qui mendie debout, un gobelet dans la main, au sommet des marches de la station Blanche, n'est pas là aujourd'hui, parce qu'elle est morte cette nuit.

À Belleville, un jeune homme interpelle les passants: «Marlboro, Marlboro, Marlboro!». Ses amis ont les cheveux laqués, à coup sûr des immigrés. Ils rachètent les habits neufs qu'a volés un toxicomane, un Français de souche, pour les revendre à d'autres Français de souche.

À 14 heures, le marché de Belleville reçoit le service Propreté de Paris: un camion poubelle à compresseur, un petit véhicule à balais rotatifs et une camionnette-citerne. À 15 heures, le marché de Belleville n'est plus, n'a jamais été. On comprend alors que la capitale se porte bien. Aucun problème de transit. Pas une offrande canine, pas un véhicule en dehors des cases. Dociles derrière les feux rouges. Ne jetez pas le verre entre 20 heures du soir et 7 heures du matin. Une Perrier citron, s'il vous plaît. On parle un peu anglais, on fait un effort. Les cendres dans le cendrier, une muselière sur le museau et quelques serveurs cocaïnomanes pour créer l'ambiance.

Des baraquements fument sous le pont des Invalides. Le pont de l'Alma affiche complet. Des pauvres types font sécher leurs fringues sous la passerelle Debilly. Conformément à la législation en vigueur, on désamiante le pont de Grenelle.

Là-bas, le pont que traversait quotidiennement l'amant de Marie Laurencin. Au premier plan, une petite statue de la liberté qui cherche sa grande sœur américaine, mais ne trouve que les locaux de TF1. Pour peu, elle verrait s'activer les collaborateurs de TF1 qui ont honte de travailler pour TF1, mais travaillent quand même pour TF1, parce qu'ils ont des pensions à payer, des prêts à rembourser et des redevances télé à régler.

L'allée des Cygnes porte mal son nom. Du lâcher initial, il ne reste plus un palmipède. Une femme fait la lecture à un homme qui dort sur ses genoux. Des Russes se cassent la gueule en écoutant du rock slave sur un transistor qui sature. Au bout de l'allée, le pont Bir-Hakeim se souvient d'une sacrée raclée...

Monsieur Haussmann n'avait pas tort: il faut bousculer les perspectives. La capitale s'est trop serré la ceinture. Le sang ne circule plus. Nécrose, gangrène. Ceux qui crachent, ceux qui se marrent, ceux qui copulent, ceux qui pleurent, ceux qui occupent la place, ceux qui ont des visages de viande rouge, ceux qui vous parlent dans les yeux, ceux-là habitent hors du bocal.

La nation organisera bientôt des ponts aériens pour sauver ces beaux spécimens. La loi les protégera comme elle protège les minorités ethniques. On leur rendra visite comme on se décide à dire au revoir à une agonisante: s'asseoir sur le bord du lit de la Seine, lui prendre la main, lui parler délicatement, puis s'en aller, un peu coupable de la laisser seule face à son triste sort. «À Paris vivait jadis une ethnie en parfaite autarcie, une ethnie qui adorait les beaux mots: *melting-pot*, *prime time*, *low cost* et bien d'autres...»

Gare de Lyon, *bye-bye* Paris.

Blaise Hofmann

Né à Morges en 1978. Vit dans la région lausannoise. Auteur de récits, dont les deux derniers en date, *L'Assoiffée* et *Notre mer*, ont paru en 2009, l'un à Genève, aux Editions Zoé, l'autre à Vevey, aux Editions de L'Aire.



Avant la parole

Automne 1949. Lui et ses amis rêvent de PARIS. On discute, on danse dans de petites *surprise-parties* Coleman Hawkins. On fume des *Gauloises bleues*. On lit *La Nausée*, *La Chute*, *Les Temps Modernes*. Mais tout cela n'est rien tant qu'on n'est pas descendu du train Gare du Nord, au beau milieu d'un cliché dont on ne voit pas encore que c'en est un. S'asseoir dans un bistrot, près de la fenêtre ou sur la terrasse. Aspirer les gaz d'échappement mêlés à la fumée d'une *Gitane*. Jouir de l'instant, riche de tous les possibles. Bus de touristes dans tous les coins. Juchés sur un camion marqué FIGARO, des aides invisibles lancent des paquets de journaux qui tombent, claquant sur le pavé. Un rat longe le trottoir trotinant à la recherche de quelque chose de comestible. *There Are More Things*. Edgar Vogelzweig entend tout près de lui une voix de femme. Peau brun noir. Grosses lèvres naturellement rouges.

20 ans plus tard. Edgar Vogelzweig vagabondait d'une université américaine à l'autre, avant qu'Antonin Artaud l'attirât à Mexico. Une fois devenu professeur d'esthétique à l'UNAM, Edgar est rarement retourné en Europe. Quand il y passe, il recherche d'anciens amis, la façade d'une maison, une odeur qu'il sait trouver dans une région, un lieu précis: des éléments qui lui manquent pour un texte qu'il est en train d'écrire. Sentir la différence entre photographie et réalité. La photographie: sa spécialité.

Printemps 2004. Son ami d'école, Wolfgang Schmid, vivait à Paris. La nouvelle de sa mort plonge Edgar Vogelzweig dans une panique durable, bien qu'ils ne se soient plus vus depuis plus de quarante ans. Ce sentiment se transforme en enfouissement. La caméra interne tourne. Photographier les traces perdues. Son ami avait renoncé à la peinture et avait bifurqué vers la photographie. Edgar accepte d'ouvrir une exposition des œuvres de l'ami disparu au *Centre culturel suisse* à Paris et de prendre la parole lors d'un colloque sur l'œuvre de l'artiste.

Les derniers intervenants au colloque arrivés, on se livra autour d'un *pastis* aux escarmouches habituelles: que peut être l'art aujourd'hui, lorsqu'il n'existe pas de critères à peu près incontestables et que pourtant, dans les ventes aux enchères et dans les galeries renommées des millions s'échangent sur de prétendues valeurs sûres.

Pas notre problème, dit un collègue.

Au moment de la dernière embrassade, on se jura de récupérer le mort.

Wolfgang sera là.

La conférence se déroula comme on le sait.



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Après, tard dans la nuit, Edgar se rend avec deux collègues dans un bar mal famé de Villiers-le-Bel. Hommage au défunt. Ses derniers travaux montrent des photos d'enfants soldats et des visages de leurs mères. Enfants soldats forcés à faire la guerre, enfants qui l'ont faite pour l'argent ou le prestige, participants aveugles à des massacres et des viols. Attitudes et visages d'enfants gesticulant avec leurs armes. Ils se mettent en scène sans pitié, étrangers à eux-mêmes. Tireurs irrémédiablement désespérés. Comme des morts-nés.

Finale. Les trois profs marchent dans la rue vide vers la station de taxis. Brouillard intérieur. Un plateau de cinéma, vivant comme les photos de l'exposition. Des personnages masqués encerclent une voiture arrêtée, leurs coups de poing la font balancer. Des pierres fracassent le pare-brise de la Mercedes CLS. Quatre jeunes font rouler des conteneurs à ordures sur des rangs de policiers armés de boucliers. Les pneus de la voiture encerclée brûlent. Humilié, le conducteur s'enfuit et clopine en direction de la police. Les agresseurs arrachent leurs masques pour mieux se diriger et disparaissent un à un derrière les portes d'immeubles et de caves des tours d'habitation toutes proches. L'auto, un châssis en feu. Le long du mur, des badauds, vieux et jeunes.

Nouvelle image. Derrière la première voiture, une deuxième brûle, derrière une troisième. On dirait une chorégraphie. Une des photos capte les jets de flammes. Dans le silo dortoir, des fenêtres de cuisine et de toilettes éclairées. A demi cachés derrière les rideaux, des gens debout ou penchés à la fenêtre. Au premier plan, un homme emballe avec dextérité un cadavre partiellement calciné dans un tissu blanc.

Des photos comme attestation de présence, a dit Karin Krähenbühl dans son intervention. Edgar Vogelzweig avait un autre regard. Il a oublié ses arguments. Eméché, il monte dans le taxi avec ses collègues qui gesticulent.

Gare du Nord. La pendule indique neuf heures moins deux. A deux mètres de la table d'Edgar, un policier parle nonchalamment dans un téléphone portable. Tout autour, concert de klaxons. De nouveau, une chose innommable passe dans l'eau du caniveau. Au Nigéria, se rappelle Edgar, des jeunes hommes et femmes postés au bord des routes proposent à grands gestes des rats crevés tout plats, solidement attachés à une ficelle. Cuits à point, un délice. LE RAT COMME UNITE MONETAIRE et L'HOMME AUX RATS de Freud se confondent absurdement dans la tête d'Edgar. La place devient bruyante. Un petit groupe de musiciens noirs passe, emmenés par un immense nègre, crâne rasé, dents blanches, scarifications ethniques sur les joues. Les musiciens en transe traversent la place, se déhanchent sur un rythme toujours plus rapide. Un homme, le visage dissimulé derrière un foulard à carreaux, se plante sans un mot devant Edgar, sort un pistolet de la poche de son manteau. Il tire. Trois coups. Pas un cri. Une voix forte hurle *COUPEZ!* L'image du cagoulé, le pistolet encore pointé sur Edgar, disparaît.

Traduit de l'allemand par Diane Gilliard

Urs Jaeggi

Né en 1931 à Soleure. Vit à Berlin. Sociologue, sculpteur et auteur de romans, prose, essais et publications sociologiques. Dernière publication: *Wie wir*, Roman, Verlag Huber, Frauenfeld 2009.



Alex Capus

1986

Nous étions assis dans la Cathédrale Notre Dame et nous attendions le prêtre. Le soleil lançait à travers la rosace ses rayons colorés sur le cercueil fleuri, posé sur un tapis rouge devant l'autel principal. Tout au fond, au bout du chœur, un moine capucin était agenouillé devant la Pietà. Un maçon était perché sur un échafaudage dans le bas-côté et le raclement de sa truelle résonnait entre les murs huit fois centenaires. Tout le reste était calme. Il était neuf heures du matin et les touristes prenaient encore le petit-déjeuner dans leurs hôtels.

Notre assemblée n'était pas grande, le défunt avait vécu longtemps et la plupart de ceux qui le connaissaient étaient morts avant lui. Au milieu du premier rang étaient assis ses trois fils et ses belles-filles, à côté, les douze petits-enfants, dont six étaient encore célibataires, quatre mariés et deux déjà divorcés; tout au bord, les quatre des vingt-trois arrière-petits-enfants déjà nés en ce 16 avril 1986. Derrière nous, cinquante-huit rangées vides s'étendaient dans la pénombre jusqu'à la sortie – une mer de bancs vides, sur lesquels il y aurait bien eu la place d'installer tous nos ancêtres depuis le douzième siècle.

Nous formions un tas ridiculement petit, l'église était beaucoup trop grande. Notre présence ici était une dernière blague de mon grand-père, policier judiciaire au quai des Orfèvres et grand contempteur des curés. Si jamais il venait à mourir, déclarait-il souvent au cours de ses dernières années, il souhaitait que ses funérailles aient lieu à Notre Dame. Si on lui faisait alors remarquer qu'il n'avait, en tant qu'athée, pas tant à se soucier du choix de la maison de Dieu et que l'église du quartier au coin de la rue conviendrait très bien à notre petite famille, il rétorquait: «L'église Saint-Nicolas du Chardonnet? Mais non, enfin, les enfants, décrochez-moi Notre Dame. C'est quelques centaines de mètres plus loin et cela coûtera un petit quelque chose, mais vous y arriverez. À propos, je souhaiterais une messe en latin, pas en français. Et selon l'ancienne liturgie, s'il vous plaît, avec beaucoup d'encens, des récitatifs et des chants grégoriens.» Et il ricanait sous sa moustache à l'idée de sa descendance frottant durant deux heures ses genoux jusqu'au sang sur le dur bois des bancs. Sa plaisanterie lui plaisait tellement qu'il l'avait intégrée au répertoire de ses répliques préférées. «À moins que je ne fasse un petit crochet par Notre Dame d'ici là», disait-il par exemple quand il prenait rendez-vous chez le coiffeur. Ou encore: «Joyeuses Pâques et rendez-vous à Notre Dame». Avec le temps, sa plaisanterie était donc devenue une expression consacrée et puis enfin une prophétie, si bien que lorsque l'heure de mon grand-père vint effectivement à sonner, nous savions



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

tous exactement ce qu'il nous restait à faire.

Ainsi se retrouvait-il là, étendu dans son cercueil, le nez ciré et les sourcils haussés en point d'interrogation, à la place exacte où se tenait Napoléon lorsqu'il se sacra empereur des Français, et ainsi étions-nous assis sur les mêmes bancs que ses frères, ses sœurs et ses généraux quelque cent quatre-vingt deux ans avant nous. Le temps passait, le prêtre se faisait attendre. Les rayons de soleil ne tombaient plus déjà sur le cercueil, mais juste à côté, à droite, sur les dalles de pierre noires et blanches. Le sacristain surgit de l'ombre et mit en place quelques bougies avant de retourner dans l'ombre. Les enfants gigotaient sur les bancs, les hommes se grattaient le cou, les femmes se tenaient bien droites. Mon cousin Yves sortit ses figurines de Guignol de la poche de son manteau et commença sur le bord du dossier du banc un spectacle pour les enfants, dont l'intrigue était essentiellement composée de coups de gourdin que le brigand à la barbe drue administrait sur le chapeau pointu de Guignol.

Enfin, la petite porte latérale au fond à côté du portail de l'entrée s'ouvrit avec un léger grincement. Nous nous retournâmes. Tout le monde se retourna. La chaude lumière de cette matinée printanière et le bruit de la rue de la Cité s'engouffraient dans la pénombre à travers l'ouverture devenue plus grande de la porte. Une petite silhouette grise, au foulard rouge brillant, se glissa dans la nef.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Alex Capus

Né en 1961 à Mortagne-au-Perche, France. Vit à Olten, Suisse. Auteur de romans, prose, pièces radiophoniques. Dernière publication: *Der König von Olten*, Knapp, Olten 2009. En français: *Un avant-goût de printemps*, roman, trad. Leila Pellissier, Ed. Autrement, Paris 2007.



Les fleurs perdues

1.

L'oncle Sam avait douze ans de plus. Je me souviens de son voyage autour du monde. On l'a conduit à l'aéroport en voiture. Et un an après, on est allé le rechercher. Sam ne semblait pas avoir changé.

- C'était comment? on lui a demandé. Lui: Bien.
- Tu en as vécu des choses?
- Et lui: Beaucoup.

Ensuite on est rentré chez nous. Ma mère a préparé des choses. Du café, du gâteau et du vin. Toute la famille est venue, et tous parlaient en même temps. Essayant d'influencer Sam. Tout ce qui s'était passé pendant cette année. Ceux qui étaient morts. Ceux qui avaient eu des enfants. Les mariages. Et les séparations.

Allez toi, a dit grand-père. A ton tour de raconter. Tu étais loin. C'était comment? Ça s'est bien passé pour toi?

- Ça s'est bien passé, a dit Sam.
- Tu en as vécu des choses?
- Beaucoup a dit Sam.
- Tu as fait des vidéos et des photos? a voulu savoir grand-père.
- Par principe, il ne faisait pas ça, a dit Sam, ça aurait aussi été un peu cher, ou bien, une année entière.
- Alors tu étais où? a demandé grand-père.
- Partout, a dit Sam, tu sais, un tour complet autour du globe.

Il est fou celui-ci, a dit grand-père un peu plus tard, une fois Sam rentré chez lui. Un jeune homme voyage autour du globe. Et quand il rentre, tout ce qu'il raconte, c'est que c'était beau. Peut-être que c'était vraiment beau, ai-je dit pour défendre Sam.

- Sûrement, a dit grand-père. Mais même quand c'est beau, il y a quelque chose à raconter.

2.

Peut-être serait-il devenu un autre, disait Sam, s'il était monté à Paris à vingt-trois ans. Georges était monté à Paris à vingt-trois ans.

- Qu'est ce que je ferais à Paris? avait-il alors dit à Georges. Et Georges avait dit: Laisse tomber.

- Il serait probablement un autre aujourd'hui, disait Sam. A Georges il avait dit: Paris. Je ne connais personne à Paris.

- Mais Georges lui avait dit: Tout le monde est à Paris. Paris, c'est le centre. Là-bas, tu n'es pas juste un gars qui fait ses choses en province. Là-bas, tu es un gars de là-bas.

- Et puis Georges était monté à Paris. Et lui ne l'avait pas accompagné, disait Sam. Parce que lui, il n'était pas comme ça, avait-il dit à Georges, du genre qu'on accueillerait à Paris à bras ouverts. C'était dur à Paris, et personne n'attendait un gars comme lui. Les loyers étaient hauts et les appartements rares. Et lui, il n'emménagerait pas dans n'importe quel trou, juste pour être à Paris. Alors qu'il avait à La Chaux-de-Fonds un atelier abordable, où il pouvait travailler en paix. On pouvait travailler partout.

- Ensuite, il était souvent allé rendre visite à Georges, à Paris, encore et encore, disait Sam. Et il était à chaque fois surpris de voir tout le monde que ce dernier connaissait, et tous ceux de qui il était connu. Il s'était fait sa place. Et il n'était pas devenu présomptueux pour autant. Georges faisait encore énormément pour lui, disait Sam. Il l'emménageait partout quand il était à Paris, lui présentait tout le monde. Et leur rebattait les oreilles avec tout ce que Sam faisait à La Chaux-de-Fonds.

- Il ne pouvait quand même pas monter à Paris pour Georges, disait Sam. C'était justement à cause de Georges qu'il ne pouvait pas monter à Paris. Pour lui, Paris était la ville de Georges. Et tout ce que lui, Sam, pouvait découvrir et atteindre à Paris, Georges l'avait déjà découvert et atteint avant lui. Et s'il devait partir un jour, disait Sam, alors ce serait plutôt Berlin ou Londres, partout, mais pas Paris.

3.

La chanson préférée de Sam était française: *Les fleurs perdues*, de Georges Brassens. Et je me souviens. La manière dont il



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

chantait cette chanson, avec tant de ferveur qu'il devenait Brassens, attendant là, au Jardin du Luxembourg, Angélique, avec son teint pâle, qui lui avait fait tourner la tête au Café Le Flore. Dans la première strophe, il est là et attend, des fleurs à la main, tout un bouquet. Des lilas et des dahlias, des myosotis et des jacinthe. Il est là et attend, Sami alias Brassens, en première ligne, un bouquet à la main qu'on pouvait littéralement sentir. Dans la deuxième strophe, il attend toujours. Les fleurs dans la main tendent leur cou, cherchent la pâle Angélique du regard, pendant que des femmes aux longues jambes lui ressemblant passent leur chemin. Les regards d'Angélique ont laissé des cicatrices dans son âme, chante Brassens. Et Sam attend en première ligne en compagnie de Brassens. Dans la troisième strophe, ils attendent toujours. Les fleurs dans la main commencent à avoir soif. Et Sam chante: Pourquoi justement toi, pâle Angélique? Des femmes passent leur chemin, lui jettent des regards. Des lilas et des dahlias, des myosotis et des hyacinthes. Il faudrait les cueillir, écrit Brassens dans sa chanson, au propre comme au figuré, avant qu'elles ne se flétrissent. Mais Sam attend. Dans la quatrième et la cinquième strophe. Les fleurs pendent tristement et leurs feuilles sont brunes. Les fleurs perdues. Il prend le bouquet et le jette dans un coin. Mais quand il veut lever un pied, dans la dernière strophe, Sam alias Brassens, Brassens alias Sam, a pris racine.

Traduit de l'allemand par Simon Koch

Guy Krneta

Né en 1964 à Berne. Vit à Bâle. Auteur de prose, théâtre, CDs. Dernière publication: *Mittelland. Morgengeschichten*, Dialekt/Hochdeutsch, übers. Uwe Dethier, Der gesunde Menschenversand, Luzern 2009.



Tribunal

C'est ainsi, les accusés ne peuvent même...pas être punis conformément à leurs actes, puisqu'il s'agit bien d'une peine, qui ne ramènera pas mes morts, ne rendra meilleurs ni les coupables ni leur condition, pour autant qu'on ose croire au progrès; chaque coupable a son visage et sa voix, une chaleur plus ou moins grande, du corps, dans la voix, son corps, dans les yeux, qui paraissent ouverts ou mats, éteints ou habités...et qui

justement...font cet effet sur les autres, et là, sur le juge et ses aides, sur les profanes qui officient comme jurés, le procureur, la défense, la victime, si tant est qu'elle vive toujours, et sur l'entourage, qu'il impressionne, volontairement ou non, car ces absents en apparence produisent aussi de l'effet par l'apparence du corps, les vêtements et leur odeur, car naturellement, ils transpirent, les uns beaucoup, les autres à peine, et signalent ainsi leur état d'âme; en fait, ils se trahissent: le vol coule de leur front, dans les oreilles sont plantés les couteaux qu'ils ont dû enfoncer dans une pauvre chair, ou pas, et il manque les couteaux, ceux qu'on affirme, et le front est lisse, mais la lumière et l'air font diversion, tout résulte sûrement du degré de fraîcheur de l'air, qui diminue avec l'affluence des spectateurs, et qui, malgré ou à cause de la luminosité, qui elle aussi endort où rafraîchit, installe une atmosphère clémente ou aggravante, même parmi les assesseurs qui doivent rendre un jugement; tout dépendra de leur sensation.

Au final, on a toujours affaire à une erreur criante, contre laquelle personne ne peut être poursuivi, car le système nous jette de la poudre aux yeux. On ne cesse de comparer chacun, au...quotidien comme au tri...bunal, on est contre ou pour, ou l'on balance, mais ce dont on est fait, comment cela résonne en l'autre et ce que cela nous rappelle parfois, tout cela nous émeut naturellement; au fond de moi-même, le pas contenu d'un criminel éveille ma pitié, mais d'autres s'en offusquent, et ils prolongent la détention, alors qu'une apparition rayonnante est récompensée, ou que le faible est gagnant.

Le plus petit tremblement dans la voix s'est fait entendre, et ce que disent les témoins ne peut peser plus lourd. Nous bander les yeux ou placer le...criminel dans notre dos pendant qu'il parle ne servirait par conséquent à rien; il faudrait passer par le papier pour y échapper. Ses aveux sont là, silence, la défense, sans une faute d'orthographe, imperturbablement retranscrits en phrases courtes par le dactylo commis d'office, avec toujours la même police d'écriture et le même interligne, noir sur blanc, les faits bruts, aucune mention du sexe ou de l'âge, et donc aucune signature, qui permettrait, par la manière dont...elle nous parlerait, peut-être embellie, d'en déduire l'auteur. Il en va cependant de l'affaire que ses lecteurs jugent avec sobriété, des signes verticaux qui se cambrent aussi, ...pour nous amadouer. C'est là qu'entre en jeu notre circulation sanguine, nos propres peines assombrissent le tableau, que les joies toutefois illuminent, si nous sommes bien reposés, m'explique Florent le trois décembre au Café de la Source, rue de la Convention.

Traduit de l'allemand par Simon Koch

Klaus Händli

Né en 1969 à Rum bei Innsbruck, Autriche. Vit à Port, Suisse. Auteur de prose, théâtre, opéra, pièces radiophoniques, films. Dernière publication: *Stücke*, Droschl, Graz, Wien 2006. En français: *J'aspire aux Alpes: Ainsi naissent les lacs*, trad. Simon Koch, CTL, Lausanne 2007.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil



Nous étions en route pour Paris

Nous étions en route pour Paris. Par une nuit. Par la Belgique. Suivant la lune, comme toujours. Traversant d'anciennes régions minières sous un éclairage autoroutier orange. Sur les côtés, des terrils endormis se faisant passer pour un paysage. La route martienne à travers la Belgique; pays de fantômes. À peine avions-nous passé la frontière qu'ils se jetèrent à notre rencontre. Natacha s'était étendue sur la banquette arrière et somnolait. Moi, Véronique, j'étais assise à côté de Paul qui conduisait en fredonnant sa chanson qui commençait à me sortir par les oreilles. «Ne me quitte pas» de Jacques Brel; interminable comme la Belgique et ce voyage de nuit pour Paris. Paul possédait une paire de chaussures anglaises cousues main qu'il prenait pour son *Moi secret*. Au moment de se coucher, il les mettait à côté de son lit, côte à côte, et leur chantait: «Ne me quitte pas»; c'était sa chanson, son unique chanson.

Il y a un instant à peine, nous étions encore assis dans la cuisine de Natacha où, depuis quelques semaines, nous nous retrouvions tard le soir, quand nous quittions les théâtres où nous travaillions pour retourner à la vie. Nous ne nous donnions pas rendez-vous, nous restions juste assis autour de la table vers minuit, dans la cuisine de Natacha, et nous avions le sentiment de pouvoir arrêter le temps et l'espace rien qu'en reprenant notre souffle. Nous avions l'impression de grandir, de nous étendre, nous allions jusqu'à la lune que nous pouvions voir briller au-dessus du Neusser Wall par la fenêtre allongée derrière nous. Natacha préparait des spaghettis. Nous nous moquions d'elle à cause de sa sauce à la crème et à l'ail que nous refusions de manger. Parfois, Natacha se laissait convaincre de faire une sauce à la tomate, comme ce soir, et après ça, nous n'avions pas mis long à nous décider.

Toute la journée déjà, Véronique avait pensé et repensé à sa professeure de français. Tous les matins, quand celle-ci entrait dans la salle avec ses presque quarante filles assises à leur pupitre avec leurs cahiers ouverts et leurs cheveux dénoués, elle disait avant même de s'arrêter: *levez-vous, mes enfants*. Comme si elle avait dit:

au revoir, mes enfants. À quoi nous devons répondre: nous nous levons. En même temps, nous avons fait ce que nous disions et l'air s'était empli d'un battement d'ailes qui semblait soulever aussi bien les filles que la salle. La chanson de Bob Marley «*Get up Stand up*», nous l'avons pratiquée tous les matins au cours de français bien avant qu'il ne la chante, et à l'époque déjà, cela ressemblait à une petite ascension. Cette sensation de soulèvement céleste avait pénétré Véronique jusqu'à la moelle des os, ce qui était lié aux mots «*Levez-vous, mes enfants*», sur quoi elles étaient devenues ces filles qui se soulevaient et dont le sens de la résurrection, le sens de l'insurrection avait été titillé.

Voilà à quoi elle pensait tandis que Paul chantait. Elle lui alluma une cigarette, ils fumèrent. Devant eux, le train fantôme belge. Comme si, un beau jour, dans le train fantôme qu'ils connaissaient du luna-park où ils étaient régulièrement montés à bord de ses wagonnets pour aller voir les fantômes – les fantômes du genre «*It's all right Ma (I'm only bleeding)*» qui guettaient derrière les tournants et les trous dans les décors –, ils avaient simplement poursuivi leur chemin à travers la Belgique sur la route pour Paris. Paul roulait vite, nous n'avions qu'une chose en tête, traverser, nous savions que dès que nous aurions atteint la France, nous serions en sécurité. Le jour pointait, l'éclairage au-dessus de la chaussée pâlit, le soleil levant s'occupa de lui jusqu'à ce qu'il puisse s'écouler goutte à goutte dans un nouveau jour et qu'il puisse enfin se souvenir. Oui, je me souviens, semblait dire ou luire soudain l'éclairage autoroutier et ce fut l'instant même où Paul cessa de chanter sa chanson.

On a réussi, s'écria Natacha depuis derrière, et en effet, nous avions une nouvelle fois passé la frontière et les fantômes nous avaient lâchés.

À présent, nous n'étions plus qu'à un saut de puce. Le premier «café au lait» au restoroute nous a déjà fait arriver à Paris. Au pied des montagnes d'amoureux devant les cafés, au bord du fleuve, qui fixaient l'eau et s'embrassaient et continuaient à fixer l'eau. Ils se couchaient sur leurs livres que plus tard, ils emmèneraient à la Sorbonne, puis dehors à nouveau, ils voulaient étudier la vie, émigrer en Palestine, en Inde. Ils roulaient à vélo vêtus de toutes les couleurs, arrivaient à moto, et entre eux, des hommes âgés qui se laissaient entraîner d'un bout à l'autre de la journée sur des bancs, avec devant eux la Seine, et derrière eux la Seine, avec un engouement dans le cœur et dans le creux des genoux.

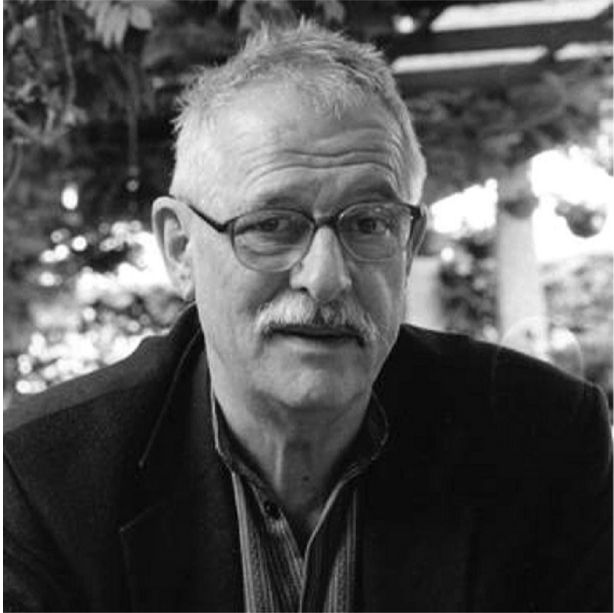
Nous pensions à l'été de l'amour, et ce que nous pensions ce faisant, nous ne le savions pas non plus, et ç'avait été le début et Paris et l'amour dans cette ville. Nous avions le sentiment qu'à cette étape de notre voyage, tout était très simple.

Traduit de l'allemand par Patricia Zurcher

Friederike Kretzen

Née en 1956 à Leverkusen, Allemagne. Vit à Bâle. Auteure de romans, théâtre, pièces radiophoniques. Dernière publication: *Weisses Album*, Roman, Nagel&Kimche, Zürich 2007.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil



Hansjörg Schneider

m'a invité à m'asseoir à une table autour de laquelle des policiers buvaient du café et mangeaient des croissants.

J'ai mangé et bu moi aussi. Puis le jeune flic m'a serré la main en me souhaitant bonne chance. J'ai endossé mon sac à dos et je me suis mis en route vers le centre de la ville. À pied, bien entendu. Et dans mon esprit trottait encore l'image de cette église illuminée de blanc.

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

Hansjörg Schneider

Né en 1938 à Aarau, Suisse. Vit à Bâle. Auteur de romans, prose, pièces de théâtre, films, CDs. Dernière publication : *Leköb und Disträ. Eine Lebens- und eine Liebesgeschichte*, Ammann, Zürich 2009.

Un parfum réconfortant

J'avais dix-sept ans et je voulais voir Paris. La Tour Eiffel, l'Arc de triomphe, Notre Dame. Je connaissais tout cela à travers le livre pour enfant «Globi à Paris». Et puis ma mère, qui dans ses jeunes années avait gardé des enfants au bord de la Seine, m'en avait parlé.

J'avais avec moi un vieux sac de l'armée, avec la croix suisse dessus, et une adresse à Malakoff au sud de la ville où devait se trouver une auberge de jeunesse. Je me suis donc planté au bord de la route, le pouce tendu, pointé en direction de l'ouest.

C'était l'époque des Citroën élégantes, à la carrosserie basse, très suspendues. Mais pas une ne roulait plus loin qu'une douzaine de kilomètres. Et je me retrouvais alors de nouveau en rade pour quelques heures. Le premier soir, j'ai poussé jusqu'à Auxerre. Quand l'obscurité a rendu toute poursuite impossible, je suis allé dans le pré à côté de la route, j'ai déroulé le sac de couchage et j'ai rampé à l'intérieur. Je me souviens que c'était près d'un fleuve, qui était à côté d'une colline. Au sommet de cette colline se dressait une église, illuminée de blanc.

Le soir suivant, quelqu'un m'a déposé dans une banlieue à l'est de Paris. J'ai cheminé plusieurs heures en direction du sud de la ville, demandant ça et là mon chemin. Je n'ai gardé aucun souvenir précis de cette étape-là, je sais seulement que j'étais fortement impressionné par tout ce monde, par le trafic, par la largeur des rues. Et j'avais toujours en tête l'image de cette église illuminée de blanc.

Vers minuit j'avais atteint l'endroit où l'auberge de jeunesse aurait dû se trouver. Il n'y avait là rien d'autre qu'un immense chantier. Alors je me suis assis sur un banc et j'ai mangé la demi-baguette que j'avais avec moi. Je me plaisais bien sur ce banc, car enfin, j'étais tout de même à Paris!

Une Citroën noire s'est arrêtée à ma hauteur. C'était une voiture de police. Un jeune flic en est sorti et m'a demandé ce que je faisais là. Je mange du pain, ai-je dit. Il m'a indiqué de le suivre.

Nous avons roulé un petit moment dans la banlieue plongée dans la nuit. Puis la voiture s'est arrêtée et nous sommes entrés dans un poste de police. Le jeune flic a ouvert une cellule et jeté deux couvertures de laine à l'intérieur.

Bonne nuit, m'a-t-il dit.

Je n'aurais même pas eu besoin des couvertures de laine puisque j'avais mon sac de couchage. La porte de la cellule est restée ouverte.

Le matin, j'ai été réveillé par une odeur de café. Une bonne odeur de café, incroyablement réconfortante. Je me suis levé et l'on



Alain Claude Sulzer

Au mauvais moment

J'arrivai peu après six heures du matin en gare de l'Est, descendis, mal reposé, du train, et ne me rendis compte qu'au bout du quai que j'avais oublié mes bagages dans le wagon-lit. Encore ivre de sommeil, je revins hâtivement sur mes pas; de retour dans le compartiment, je constatai qu'une personne dormait toujours dans une des couchettes du haut. Je réveillai l'homme et encaissai une injure qui convenait bien à l'air vicié qui s'était accumulé entre les couchettes superposées. Je quittai le compartiment, traînant mon sac de voyage derrière moi et je me jurai de ne plus jamais reprendre un train de nuit, encore moins un wagon-lit. Je me promis par ailleurs de remplacer le plus tôt possible mon bagage encombrant, que je ne pouvais ni porter confortablement ni soulever aisément, par un sac plus pratique, et, s'il le fallait, par une valise.

Lorsque je sortis sur le grand parvis devant la gare, duquel on avait une première vue de Paris, je reçus au visage l'air frais du matin. Je traversai la rue. Il y avait partout des cafés ouverts et des gens en mouvement, je pris mon temps. Je ne savais pas vers où me diriger, après tout je ne possédais pas même un plan de la ville. Je me dis que le plus indiqué était de suivre la route la plus animée, qui me mènerait directement au cœur de Paris. Mais laquelle des deux voies qui s'ouvraient devant moi était-elle plus animée, le Boulevard de Strasbourg ou bien – je pouvais lire les plaques – la Rue du Faubourg Saint-Martin? Je choisis cette dernière.

L'aube s'éclaircissait rapidement tandis que j'avançais, et au



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

fur et à mesure que je m'éloignais de la gare, mes narines étaient frappées de plus en plus fréquemment par ce mélange caractéristique d'odeurs, composé de l'air évacué par les tunnels du métro, sentant le caoutchouc et le métal, des pots d'échappement de voitures à l'arrêt et au démarrage, ainsi que du parfum âcre de l'eau de javel versée sans égards pour les passants sur les trottoirs devant les établissements en cours de nettoyage, d'où elle dégoulinait dans les caniveaux.

La cigarette que je fumai ce matin-là n'était pas ma première, cela va de soi, mais c'était certainement la première que j'eus fumée avant de prendre un petit-déjeuner. Chez moi, une telle chose ne me serait jamais venue à l'esprit. Ici cependant, cela paraissait s'imposer à moi. Après avoir aspiré profondément la fumée deux fois, j'éprouvai le besoin de m'asseoir aussitôt. Mais il n'y avait de banc visible nulle part ; je m'adossai contre un mur, je respirai lentement et profondément tout en fermant les yeux. Je ne jetai pas la cigarette, dont la fumée me montait au nez. Au bout de quelques secondes, je me sentis mieux, et je tirai une nouvelle fois sur la cigarette afin d'affronter une nouvelle sensation de vertige. Cependant, il ne s'en déclencha pas. Au lieu de cela, il y eut le sentiment inhabituel, libérateur et inconnu, d'être mon propre maître. J'étais mineur, je voyageais seul et cela dans une ville que je ne connaissais pas et de l'étendue de laquelle je n'avais aucune idée. Je savais uniquement qu'elle était immense et sillonnée par un vaste réseau de lignes de métro et de gares qui s'entrecroisaient. Il y avait une cathédrale, des cafés célèbres, la Tour Eiffel, la Seine, et, ainsi que je pouvais dès à présent le constater, des gens de diverses couleurs de peau. Avais-je jamais vu auparavant un Noir ou une Asiatique, si ce n'est au cinéma?

Était-ce le fait-même d'être dans la ville où mon père s'était trouvé qui renforçait encore cette sensation jubilatoire de liberté et d'indépendance? Ma mère et Roland, mon beau-père, ne se rendaient pas à Paris, ils préféraient le Midi, le ciel lumineux et clair, la chaleur. Dans la vie de mon père, cependant, me disais-je, Paris avait joué un rôle important. Je n'en avais aucune preuve hormis le tampon au revers d'une photo, mais je croyais le ressentir aussi nettement que la présence de mon père dans cette image. Je ne savais pas quand et combien de fois mon père avait séjourné ici, mais j'imaginai que Paris avait eu plus d'importance pour lui que toute autre ville au monde. Ici, je le voyais respirer plus librement, tout comme en ce moment-même je respirais et je fumais ma cigarette, presque comme un adulte que personne n'importune ou ne réprimande.

En cet endroit où j'étais seul pour la première fois, lui n'avait peut-être pas été seul du tout. Je n'en savais rien. André allait sans doute pouvoir me le dire. C'était la première fois que j'étais dans une grande ville.

Traduit de l'allemand par Johannes Honigmann

Alain Claude Sulzer

Né en 1953 à Bâle. Vit à Bâle. Auteur de romans, prose, traductions. Dernière publication : *Privatstunden*, Roman, Epoca, Zürich 2007. En français: *Leçons particulières*, roman, trad. Johannes Honigmann, J. Chambon, Paris 2009.



C'était au début des années 60, dans ma petite ville natale de Porrentruy, on descendait parfois chez la voisine, pour regarder la télévision (que nous n'avions pas chez nous), l'après-midi, un homme très vertical sous sa casquette parlait étrangement, le général de Gaulle s'adressait à la France, il le faisait, me semble-t-il, de Paris, ou du moins, c'est la première image de Paris que j'ai dans ma mémoire, la première association. Une théâtralité, une solennité, l'impression d'un destin qui se joue, en des heures agitées dont la teneur échappe à l'enfant que je suis. Je ressens, simplement, une tension. Comme un drame latent. Voilà sans doute, en une version modeste, ce que Hegel appellerait le souffle de l'Histoire. Et Paris a d'emblée, et durablement, représenté cela pour moi: un lieu, pas trop éloigné, où l'Histoire se faisait, où l'Histoire soufflait son vent imprévisible (en évident contraste avec la Suisse où le fonctionnement est plus paisible, plus consensuel, et n'a jamais engendré une culture du renversement).

Plus tard, c'est Mai 68, les quelques images que l'enfant de huit ans peut en cueillir au passage, dans des magazines, et à la radio (bien plus visuelle que la télévision, au fond). Mais aussi bien, Yves Montand, que mon père écoute chaque dimanche en fin d'après-midi (ou Piaf, ou Brassens). Un peu de Vian, parmi les premières lectures (mais c'est alors surtout la littérature américaine qui me nourrit, Kerouac, Caldwell, Steinbeck, Dos Passos). Et bientôt, Sartre. Je suis adolescent. Je lis *La Nausée* (description terrible des arbres du boulevard Richard-Lenoir, qui longtemps m'effraya par son seul nom, et où je vais avec plaisir faire le marché du dimanche matin depuis bientôt vingt ans...), et *L'Enfance d'un chef*, et *Erostrate*. Cela demeure abstrait. La ville du mal-être. Mais aussi, le Sartre intellectuel, avec sa voix aigre, nasale, précise, imposante. Un soir, la télévision diffuse les entretiens réalisés par Michel Contat et Alexandre Astruc. Un événement: on en parle à la radio, dans les journaux, en classe.

D'instinct, la position de Sartre sur l'engagement en littérature m'inspire une gêne. Le professeur de français, un matin, dépose un livre sur mon pupitre, *Le Degré zéro de l'écriture*, une couverture froide, presque scientifique d'apparence. Pendant deux nuits et trois jours, je m'accroche à cette lecture, le texte est parfois difficile, théorique, les concepts échappent à l'acception habituelle des mots, mais c'est un éblouissement. Je veux aller à Paris, je veux voir Roland Barthes. La ville, tout à coup, est devenue indispensable.

Il y a les cours du Collège de France, avec les innombrables librairies qui pullulent alentour. Et tout un climat. La revue *Tel Quel*, les avant-gardes, Michel Foucault, Jacques Lacan. Paris devient cela pour moi: la ville où se fonde, chaque jour, la nouveauté, ou pour le dire avec le terme fétiche de l'époque: la modernité. Le Centre Pompidou ouvre ses portes, au milieu d'une retentissante polémique sur l'architecture audacieuse qui révèle les gaines techniques et l'ossature du bâtiment, avec son fascinant escalator transparent.



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Le gaullisme a vacillé une première fois, Giscard a été élu, la gauche se profile à l'horizon. L'Histoire, encore. Je vais régulièrement à Paris en voiture, éprouvant à chaque fois la magie de l'entrée dans la ville, par la porte d'Orléans, et tout à coup le bruit des pavés sous les roues.

Mais Barthes meurt, en mars 1980. Quelque chose s'éloigne. Les avant-gardes semblent s'essouffler. Pendant quelques années, je préférerais le détour de l'Italie, de la Toscane, comme une façon d'aller puiser dans d'autres ressources, dont celle de l'image, de la peinture, grâce à l'amitié de Daniel Arasse.

Et puis, en 1989, Christian Bourgois, l'un des trois éditeurs à qui j'ai envoyé le manuscrit de mon premier roman, m'adresse un télégramme. Il est enthousiaste. Tout s'enchaîne, très vite. Des propositions, des ouvertures: revues, magazines, préfaces. Je m'installe à Paris. J'ai trente ans.

Une nouvelle vie. D'emblée, j'aime cette ville, son rythme, ses imbrications de styles et d'époques, ses rives, son périphérique, ses longues avenues, les boulevards (un peu moins les rues aujourd'hui, depuis qu'on a mis des poteaux partout afin d'empêcher le stationnement sauvage, les trottoirs sont tellement étroits, je respire par contraste quand je suis à New York avec ses larges espaces pour marcher et croiser d'autres piétons sans avoir à empiéter sur la chaussée). Oui, j'aime Paris pour son histoire, ses traces d'histoire, sa mémoire inscrite un peu partout, combien d'heures passées régulièrement dans le *Dictionnaire historique des rues de Paris* de Jacques Hillairet (éditions de Minit). J'aime la beauté nerveuse, presque névrotique, ou électrique, des femmes parisiennes. L'énergie de cette ville. Ses écoulements (eau, circulation, fêtes). J'aime sa richesse institutionnelle et politique. J'aime qu'on y respire encore (un peu) la culture comme une dimension importante, voire essentielle. J'aime l'élégance des gens – et tout aussi bien leur liberté de s'habiller n'importe comment s'ils le veulent. J'aime le respect des vies privées et ce sentiment que des destins peuvent s'ouvrir à chaque instant, à chaque croisement. J'aime la fébrilité de Paris, même si parfois elle me fatigue.

Alors, ville modèle? Non. Une ville, simplement. Une grande, très grande ville. Paris aurait perdu de son influence? Les choses se passeraient désormais à Berlin, ou à Londres, ou à New York? Peut-être, mais elles se passent aussi à Paris. La théorie du déclin? Attendons de voir. Les Français s'ouvrent de plus en plus aux langues étrangères, c'est sans doute la condition de leur salut, et une supériorité à venir sur les Américains, si étonnés souvent qu'on puisse parler une autre langue. C'est étonnant, combien on voudrait savoir et juger tout de suite l'importance du présent. En tout cas, je vois régulièrement des gens, artistes, auteurs, créateurs de tous domaines, qui « viennent de s'installer à Paris ». Preuve que la capitale suscite encore du désir. C'est vrai que les loyers sont exorbitants, que les conditions de vie y rendent la bohème très improbable, mais en va-t-il autrement à Manhattan? Ou à Londres? Ou à Genève?

Si Paris fascine, et fascine à vrai dire surtout ceux qui n'y vivent pas (car le quotidien est destructeur d'intensité et de mythes), c'est vraisemblablement par sa concentration, sa centralité dans la dispositif français. Pour le domaine qui me concerne, il m'a toujours paru que publier à Paris était une ambition légitime, même quand on vient de Suisse romande ou de Belgique. Ce qui ne m'empêche pas, le cas échéant, de publier aussi en Suisse. Mais la réalité du marché du livre fait que vous bénéficierez *a priori* d'une beaucoup plus large diffusion, et que vous aurez davantage de visibilité. Quant au milieu littéraire, tout ce qu'on en dit est à la fois terriblement vrai (c'est un « milieu ») et très exagéré (il n'y a pas de passe-droits *durables*). Jamais personne n'a vraiment écrit sur le système des prix littéraires, par exemple, et personne ne le fera jamais vraiment – d'ailleurs, à quoi bon: il ne faut pas tuer le rêve dans l'esprit des lecteurs. En même temps, la part des cocktails et des jurys est très faible et

accessoire dans l'activité littéraire, c'est un petit brouhaha saisonnier sans longues conséquences. Et devenir un grand écrivain participe d'une alchimie bien plus compliquée, qui se joue dans des réseaux internationaux où il n'y a en fin de compte pas de triche, mais une cooptation dont les règles échappent à tout calcul.

À cette aune, il est vrai que la France compte très peu d'écrivains vivants qui soient réellement de taille mondiale. Modiano, que j'admire énormément, n'est pour ainsi dire pas traduit. Ceux qui le sont, et qui font de la littérature, demeurent peu reconnus à l'étranger. Seul Houellebecq a réussi à s'imposer à une vaste échelle. Quoi qu'on pense de ses livres, c'est une donnée indiscutable. Mais comme me le disait Robbe-Grillet dans de longs entretiens que nous avons faits pour la radio, sa *Jalousie* s'était vendue à moins de cinq cents exemplaires à sa sortie, avant de devenir un best-seller mondial sur la durée. J'ai tendance, donc, à sourire devant les théories du déclin ou de l'apocalypse. Elles ne datent pas d'hier. Elles ne disparaîtront jamais. La littérature non plus. Pas plus que Paris, je l'espère.

Bernard Comment

Né en 1960 à Porrentruy. Vit à Paris. Auteur de récits et de romans; le dernier en date, *Tryptique de l'ongle*, accompagné de neuf œuvres de Groupe de Chouque, a paru à Nantes, aux Editions Joca Seria, en 2008.



Pascale Kramer

Paris est un avaleur de talents, c'est regrettable mais c'est toujours ainsi. S'il y a de grands écrivains partout dans l'espace francophone, je ne connais pas d'exemple de grandes notoriétés qui se soient faites complètement en dehors de Paris. En revanche, pour écrire, plus on se tient à distance mieux on se porte. Saint-Germain n'est plus un lieu d'émulation littéraire mais de pure et simple compétition (si tant est que cela ait été vraiment différent à la grande époque). J'ai beau ne plus publier mes livres à la rentrée littéraire, je ne suis jamais sereine à cette période. J'écris ces mots du boulevard Saint-Germain un 1^{er} septembre, croyez-moi, l'atmosphère est chargée, perturbante, pas motivante pour un sou. Et pas moyen d'y échapper, ça traverse les murs.

Pascale Kramer

Née en 1961 à Genève. Vit à Paris. A publié plusieurs romans, dont le dernier en date, *L'Implacable Brutalité du réveil*, a paru à Paris, au Mercure de France, en 2009.



trois poèmes inédits

square de clignancourt

la bouteille vide
sur le sol
on demande
de l'eau
un ballon un pigeon
vole contre ma
tête
le vent
soulève la poussière

dans notre ville
ils engloutissent
trop de friandises
ils ne pourront bientôt
plus voler
alors nous les
pousserons
en fauteuils roulants
à travers les rues de la ville

mais l'intendant
m'a montré
la longue liste d'attente
et m'a dit
pour le moment
tout est plein
il me faut
revenir
une fois
mort

à mes oreilles
le roulement du tonnerre
de l'orage qui approche

père lachaise

aujourd'hui j'ai été
au père lachaise
pour m'acheter
un joli petit
tombeau

Traduit de l'allemand par Camille Luscher

les gros pigeons

les pigeons
sont devenus gros

Hans Mühlethaler

Né en 1930 à Zollbrück, Suisse. Vit à Paris. Auteur de prose, poésie, théâtre. Dernière publication: *Sternzeichen Krebs, Späte Gedichte I*, BoD, Norderstedt 2009.

le persil journal/les trente-quatrième et trente-cinquième numéros, juin 2010
les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les photos

©pour le journal *le persil*
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
tél: 0041.21.626.18.79/e-mail:
mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: FRS. 55.-
compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*
Président: Daniel Rothenbühler
Vice-président: Louis-Philippe Ruffy
Secrétaire: Daniel Vuataz
Caissier: Dominique Brand
e-mail: **lepersil@hotmail.com**
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié avec l'aide de **PRO HELVETIA** fondation suisse pour la culture,
du **Canton de VAUD/Suisse** et du **Pour-cent culturel MIGROS/Suisse**

tirage: 8000 exemplaires/deux mille exemplaires offerts à la Maison des écrivains et de la littérature, Paris/
trois mille exemplaires offerts au Centre culturel suisse de Paris
Imprimerie Compédit Beauregard S.A. / 02 33 37 08 33